

A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark brown color, framing the entire page.

Le rescapé de la terre

Herauld, P. J.

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

ANTICIPATION



FICTION

P.-J. HERAULT

LE RESCAPÉ DE LA TERRE



fleuve noir

P. – J. HÉRAULT

**LE RESCAPÉ
DE LA TERRE**

COLLECTION
« ANTICIPATION »

ÉDITIONS FLEUVE NOIR

69, Bd Saint-Marcel – PARIS XIII^e

Dans l'espace, chacun le sait, seules les planètes bleues permettent la vie humaine. La Terre elle-même était bleue.

Cette planète, énorme, était d'un bleu très dense...

Elle avait tout pour donner la vie à une race humaine avec toutes les tares, toutes les monstruosité que cela comporte.

Sa chance, sa Grande Chance a voulu qu'un homme intelligent, pacifique et pourtant très fort, y soit jeté, une nuit. Un rescapé...

CHAPITRE PREMIER

Dans l'espèce de tube transparent où il repose, nu, le corps de l'homme est impressionnant de blancheur. Celle des cadavres. Ses cheveux, châtain très clair, presque blonds, ont poussé mais leur éclat est encore trop vif tout de même pour être ceux d'un mort.

Le bruit d'un déclic vient rompre le silence pesant. Pas un bruit sec de machine bien entretenue, plutôt celui, hésitant, d'un appareillage qui fonctionne toujours, certes, mais avec un poil de retard. Dans une armoire murale un bourdonnement naît et, peu à peu, une horlogerie étonnante met en œuvre une multitude de cadrans qui s'éclairent.

Une sorte de gelée verdâtre glisse dans le tube transparent et vient recouvrir les pieds de l'homme, montant peu à peu vers son visage d'où s'échappent des dizaines de fils collés à la peau par une goutte d'un liquide durci. Insensiblement, comme la marée d'un océan, la gelée s'anime d'un mouvement de flux et de reflux qui s'accélère jusqu'à devenir nettement perceptible à l'œil.

Les heures passent...

*

Comme une décharge électrique, une secousse tend son corps et il ouvre des yeux perdus. Puis la lucidité revient très vite dans le regard qui s'apaise. Il a l'impression que son cœur bat la chamade, comme après un cauchemar. Il esquisse un sourire, tourne légèrement la tête et s'endort.

*

Cette fois ça y est, il est réveillé et doucement la moitié supérieure du tube bascule sur le côté pendant qu'il lève la main pour arracher

les fils qui le gênent.

A peine en a-t-il terminé que son geste se fige. « Mais enfin, ce n'est pas à lui de faire ça, tout de même ? » Tiens, voilà qu'il reprend son monologue interne, sa tare comme il disait en blaguant, souvent, avec Giuse.

Quand il était gosse, tout gosse, cette façon de se parler à lui-même, de réfléchir à voix haute sans prononcer une parole puisque tout se passe dans sa tête, lui a valu bien des soucis. Au fond, c'est probablement ce qui a orienté sa vie. Toujours est-il qu'on le prenait pour un idiot ! Et puis des tests imposés à ses parents, paniqués les pauvres, ont montré un coefficient d'intelligence tout à fait en accord avec son hérédité. Son père et sa mère étaient deux chercheurs, l'une en génétique, l'autre dans ce secteur nouveau et redoutable de la chimie électronique. Tous deux avaient forcément un Q.I. assez élevé et celui du rejeton atteignait un niveau un peu inférieur mais au-dessus de la moyenne quand même. Ils n'avaient pas de soucis à se faire.

Là-dessus, un brillant éducateur l'avait trouvé un jour, pensif, devant un jeu de tubes et de cubes télescopiques. Il en avait déduit que le petit garçon avait peut-être un Q.I. plus qu'honnête mais instable ! L'idiot à séquences d'intelligence, quoi ! Ré-anxiété des parents qui redoublent de tendresse pour lui. Lui qui ne comprend pas, mais ravi, bien sûr. Donc pas d'enseignement en groupe pour lui, cet instable, mais un robot d'instruction qui déroule inlassablement son cours, avec démonstration à l'appui. On pense qu'à la longue, la leçon finira bien par rester dans le crâne du sujet. Seule façon d'arrêter le robot, effectuer un exercice montrant que l'on a bien compris. Dès la première heure, en l'absence des parents, le robot a enchaîné sur trois leçons ! Puis il s'est arrêté, le travail de la journée étant terminé : il ne faut pas épuiser ces petites têtes fragiles...

Il a fallu attendre près de deux ans pour qu'il puisse comprendre ce qui se passait et raconter tranquillement à ses parents que lui, il réfléchit comme ça, dans un monologue intérieur qui n'a d'ailleurs fait que s'intensifier au fil des mois du fait de sa solitude. La stupeur de ses parents... Il était maintenant trop tard pour que l'enfant se joigne à un groupe d'études normal, et puisque le principe du robot marchait bien, autant continuer. Seulement la cadence des cours a été largement augmentée. Ce qu'il a pu regretter d'avoir dit innocemment qu'en une heure, il avait compris les trois leçons quotidiennes...

Plus tard, il a été en mesure de dire ce qu'il voulait étudier et puis plus tard encore, son père lui a donné une carte de Terros pour adolescent, avec un crédit substantiel, et il s'est mis à acheter lui-même des programmes d'instruction, les enfournant dans le logement du robot qu'il a d'ailleurs fallu remplacer par un modèle évolué. Son

père lui avait fait promettre de suivre un cours général, ce qu'il a fait mais, à côté, il a étudié quantité de choses, depuis l'histoire jusqu'à la psychologie en passant par la technologie des métaux de base, l'électronique simplifiée, etc. Oh ! il ne prenait pas un cours entier mais ce que l'on appelait les approches simplifiées, sortes de résumés indiquant les grandes lignes d'un domaine et permettant de s'y retrouver au cas où l'on continuerait cette étude. Touche-à-tout systématique, ayant des connaissances sur tout, il s'est retrouvé, adulte, devant l'obligation de choisir une voie. Ne pouvant se déterminer à abandonner un domaine plutôt qu'un autre, à en choisir un aux dépens de tous les autres, il en a parlé à Giuse, l'ami d'enfance devenu ingénieur physicien. Sans y faire trop attention, celui-ci a répondu : « Toi qui réfléchis tant, tu n'as pas encore trouvé la solution ? Tu n'es pas logique avec toi-même ! »

— Logique, ce fut un déclic dans sa tête. C'était évident, il était fait pour être logicien, ce qui a d'ailleurs laissé pantois parents et amis... Dame, c'est qu'il faut dire que les logiciens sont des êtres à part dans la société actuelle.

Il sort de sa rêverie, la main toujours en l'air et a un demi-sourire. Si quelqu'un le voyait ! A propos de quelqu'un, il devrait y avoir l'assistante du chirurgien dans cette pièce ! Pas la peine de se faire opérer dans une clinique de luxe s'il doit se débrouiller tout seul comme dans les centres automatisés ! Il se penche vers son genou gauche, la cicatrice est là, à peine visible. Du beau travail. Les ménisques remplacés ont été parfaitement acceptés par les tissus d'alentour.

— Dites donc, vous allez me laisser seul encore longtemps ?

Son cri est étouffé dans cette pièce fonctionnelle, mais il doit bien y avoir quelque part un micro relié à la salle de veille de la clinique. Maintenant il est franchement en colère. D'accord, il est assez riche pour s'offrir un séjour dans un établissement pareil sans que son compte de terros ne le ressente durement, mais il entend bien en avoir pour son argent.

Machinalement, sa main tâtonne à la recherche d'un fil oublié sur sa nuque et il s'immobilise, le regard soudain plus lourd.

— Bon Dieu ! ces cheveux, mais ils ont une longueur incroyable ! Comment en dix jours peuvent-ils avoir autant poussé ?

Il reste ainsi quelques secondes avant que sa main ne retombe.

Un coup au cœur qui se met à battre plus vite parce que son esprit de logicien a fait son travail. En état d'hibernation, la chevelure pousse d'un millimètre par mois puis, pense-t-on, car l'expérience n'a évidemment jamais pu être vérifiée, la pousse doit s'arrêter au bout de plusieurs années. Or, en entrant en clinique, il s'était fait couper les cheveux très courts comme le veut la mode cet été. Dix jours... Non,

sûrement pas dix jours.

Comme toujours dans les moments d'émotion intense, son monologue devient sonore, il parle véritablement.

— Il s'est passé quelque chose, pas possible autrement... Ils ont au moins 20 centimètres... Bon Dieu ! ça fait un paquet d'années, ça ! Pour que je sois resté si longtemps, il a dû se passer une chose terrible et... mais je ne vais plus connaître personne maintenant ! Il faut que je me lève, que j'aille voir dehors.

Debout, il vacille un peu et tend la main pour se retenir quand une voix se fait entendre, sèche, métallique :

— Allez vous asseoir sur le siège à votre gauche et buvez plusieurs verres.

Là-bas, la cloison vient de pivoter et un siège est apparu, un verre posé dans un logement du bras droit. Il avance et s'assied avec plaisir. La boisson, épaisse, n'a pas grand goût mais il se sent mieux tout de suite, les forces lui reviennent. La voix encore :

— Restez assis. Vous allez entendre des instructions, écoutez bien. Si vous voulez interrompre le cours de l'enregistrement, poussez le bouton noir à gauche de votre siège. En laissant le doigt dessus, la bande reviendra en arrière. Écoutez.

Un blanc suivi d'un déclic marquant le départ de l'enregistrement. Tout de suite il reconnaît la voix de Giuse :

« — Cal, j'espère que tu n'entendras jamais cet enregistrement parce que cela voudrait dire que ça n'a pas marché, que nous avons été séparés, et je ne sais pas ce que tu deviendrais. J'ai fait tout mon possible. Cal, mais j'ai eu si peu de temps, tu sais, si peu... »

Un silence puis la voix reprend, plus sourde, presque désespérée :

« — ... ils l'ont fait. Cal, ils ont lancé leur sacrée fusée vers Mars. »

— Non !

Le hurlement a jailli de ses lèvres pendant que son doigt interrompait le déroulement de la bande.

— Ah ! les fous, les assassins, les salauds, salauds, salauds ! Ils n'ont pas le droit, ils... Ah !...

Sa tête tombe doucement, vidée maintenant.

CHAPITRE II

Depuis combien de temps est-il prostré ainsi ? Son regard semble reprendre conscience. D'instinct, sa main cherche le verre, plein à nouveau, et il boit pendant qu'il relance l'enregistrement :

« — ... Tout a commencé hier matin. Après t'avoir laissé à la clinique, je suis passé au Centre d'études. Tomley du service de coopération venait de lancer le plan II, mais il était trop tard. Ces dingues avaient bien calculé leur coup ! Tu sais que le Sénat n'a jamais cru que la colonie de Mars avait les fusées antimatière. Ils ont toujours pensé que le film venu de Mars était un montage, malgré ce que nous leur affirmions au Centre d'études avancées, et ce que confirmaient les militaires. Alors ils ont lancé un ultimatum hier matin au gouvernement de Mars : ou bien la colonie revenait au sein de sa mère – ce sont leurs propres paroles, tu te rends compte ! – ou bien ils détruisaient leur planète, puisque la Terre ne recevait plus aucun minéral. Mars a répondu très vite, peut-être un quart d'heure plus tard, que si une fusée quittait la Terre, les leurs s'envoleraient immédiatement et nous n'aurions fait que nous suicider...

« Tout cela s'est passé sans que l'armée ne soit consultée, comme si elle n'existait pas, et sans consulter le peuple. Et lorsque nous avons appris ce qui se passait, il était trop tard. Les Transmissions n'ont déchiffré les bandes et appris tout cela que vers 11 heures. Trois minutes plus tard, les bases de Méditerranée expédiaient une salve de six fusées. C'est un politicien quelconque du Sénat qui a pénétré de force dans le poste de coordination-commandement de Gibraltar. Il avait un plan de lancement copié sur cette revue africaine qui a fait récemment un reportage sur la force anti-M ! Est-ce que tu imagines ça ? Des politiciens ont pensé que les informations publiées dans un reportage pouvaient permettre de lancer des fusées... Effectivement, le gars a été capable d'inscrire les coordonnées de Mars sur les cadrans

de site et aussi de suivre la chronologie des mises à feu. Tu penses, six interrupteurs à basculer dans l'ordre, ce n'est pas trop difficile. Dès le premier contact, l'alerte a été donnée dans le poste central et les gars sont venus au grand galop. Théoriquement, ils avaient largement le temps ; c'est-à-dire si l'intrus avait été un technicien ou un militaire. Mais jamais personne n'aurait imaginé qu'un pauvre imbécile de politicien tenterait une mise à feu sauvage ! En temps normal, il faut quatorze minutes pour effectuer le lancement après vérification, réglage de l'asservissement des fusées au centre de tir et réglage des systèmes d'autodestruction. C'est pour cela qu'elles sont toujours lancées en nombre pair, de manière à se détruire entre elles si par hasard elles échappaient à notre contrôle.

« Ce sinistre fou ne connaissait rien de cela, il avait reçu l'ordre de ses copains sénateurs de lancer une salve en suivant les explications de cet article et il l'a fait.

« Voilà, maintenant elles font route vers Mars, et il est impossible de les rappeler ou de les détruire, les systèmes n'ayant pas été branchés. L'État-Major a essayé de faire comprendre à Mars ce qui s'était passé, mais ils ont lancé leurs propres armes ; c'est compréhensible. On a aussi essayé de les inciter à détruire nos fusées en vol, mais ils prétendent qu'il n'y a pas de certitude que l'interception se fasse en totalité et l'explosion masquerait celles des autres qui auraient échappé. Ils préfèrent attendre qu'elles arrivent aux abords pour tenter de les avoir avec des chasseurs. Ça provoquera des dégâts terribles, mais c'est ce que leur population a décidé par sondage électronique instantané. Et en attendant, leurs douze fusées viennent vers nous. Elles ont été lancées en accéléré, c'est-à-dire que nos chasseurs ne les auront même pas sur les écrans. Aux abords, elles passeront en survitesse. Il n'y a plus rien à faire, c'est la fin. Cal. On était pourtant si heureux sur terre... »

La voix de Giuse craque et Cal dans son fauteuil le ressent douloureusement.

« — Sur Terre, c'est l'enfer depuis hier après-midi. Des bêtes ! Nous sommes redevenus des bêtes. Si tu savais... Dès que j'ai su ce qui s'était passé, j'ai fait comme tout le monde, j'ai cherché un moyen de fuir. Mais à la clinique, on m'a répondu que tu étais déjà opéré et en hibernation de repos, comme tu l'avais demandé, pour dix jours ! Les astroports étaient déjà pris d'assaut, l'armée devait défendre ses propres bâtiments... Alors j'ai pensé à un truc. Tu te souviens des capsules judiciaires, ces espèces de petites fusées où l'on colle les condamnés pour les expédier dans l'espace et dans le temps, loin de la Terre, depuis l'abolition de la peine de mort et la loi sur les colonisations ? Apparemment personne n'y avait pensé ! Je me suis précipité au pénitencier de Sibérie. Il était abandonné mais le site de

lancement fonctionnait ! Alors j'ai été te chercher à la clinique et j'ai forcé le chirurgien à m'aider en lui promettant de le sauver. On t'a mis dans un hibernateur de secours pour te transporter jusqu'ici.

« Il nous restait peu de temps. On estime que les fusées percuteront vers 10 heures ce matin et nous devons être déjà dans l'espace pour éviter l'onde de choc. Dès que tu as été installé, j'ai fait partir le chirurgien ; il l'avait bien mérité. Ces capsules ne comportent qu'une couchette d'hibernation, impossible donc de partir dans la même. J'ai beaucoup réfléchi. Cal, je vais programmer le départ automatique vers la zone AD 437 d'Alpha du Centaure. On ne sait pas très bien ce qu'il y a au-delà, mais on sait au moins qu'il y a un fourmillement de planètes vers les Confins. Nous partirons ensemble, en vol de groupe, mais je ne vais pas m'hiberner tout de suite, je n'en aurais pas le temps. Dès que j'aurai repris conscience – parce que ces capsules ne sont pas faites pour le confort des passagers, c'est très rustique et je pense que je m'évanouirai – dès que je le pourrai, donc, je prendrai la mienne en contrôle manuel pour venir près de toi, puis je me mettrai en hibernation. Je pense qu'ainsi nous ferons route ensemble et subirons les mêmes déviations pour nous retrouver sur le même monde dans... je ne sais combien de temps. Tu te souviens que les capsules sont programmées pour orbiter autour de la première planète de type Terre capable de recevoir son passager. D'accord, on n'en connaît aucune à l'heure actuelle, mais les physiciens sont persuadés qu'il en existe. Mathématiquement c'est forcé, il suffit d'aller assez loin pour ça et le temps ne nous manquera plus désormais...

« J'ai modifié légèrement les ordinateurs de nos capsules et je serai ranimé avant toi, donc tu n'auras pas à entendre ceci, sauf plus tard, peut-être, pour la petite histoire. Cependant, il peut se passer un incident que je n'ai pas prévu et nous serons peut-être séparés. Dans ce cas, tu entendras cet enregistrement à ton réveil...

« En principe, les capsules se posent automatiquement lorsque l'ordinateur a déterminé un site convenable selon les critères du programme, mais tu pourras prendre les commandes avant l'atterrissage. J'ai fait le nécessaire, l'ordinateur t'obéira. Souviens-toi que les capsules redécollent, après s'être posées, pour s'autodétruire dans l'espace. On ne veut pas que le prisonnier puisse bénéficier d'un prestige auprès de collectivités, s'il en découvre sur place. Donc décharge rapidement le matériel de la soute. J'ai ajouté à celui qui est en dotation normale, très succinct tu vas le voir, quelques caisses du musée de la Civilisation, de Rome. Ne crie pas, il va être détruit dans quelques heures, autant sauver quelques reliques de notre Histoire. Je n'ai pas eu le temps de choisir et ne sais pas ce que tu vas trouver. Le tout est partagé entre ta capsule et la mienne. Il y a des documents, je crois, et des objets.

« Voilà, Cal. Je crois que je n'ai rien oublié. Si tu as entendu tout cela, c'est que nous sommes séparés. J'ai fait de mon mieux. Si je me suis trompé, pardonne-moi... Adieu, Cal. »

Un dé clic à nouveau, comme pour en souligner la fin.

Les yeux vides. Cal reste immobile, presque aussi pâle qu'à son réveil.

Ainsi tout est fini. Seul, il est seul maintenant. Jamais il n'avait réalisé ce que voulait dire ce mot. Et quelle est la probabilité pour trouver une race sur une planète ? Autant qu'il s'en souvienne, on n'a jamais fait le calcul.

Cet effort de mémoire, instinctif, l'a un peu sorti de son abattement et il se lève. Aussitôt la paroi à côté du siège dévoile un renforcement dans lequel il aperçoit une combinaison légère, d'intérieur. Machinalement, il l'enfile avant de mettre des sandales légères mais certainement solides. Un miroir lui renvoie l'image d'un homme de vingt-huit ans, harmonieusement développé pour son mètre quatre-vingt-deux, au visage intéressant. Pas beau selon les critères habituels, mais avec un charme certain.

Une porte, là. Il pousse la cloison qui coulisse et pénètre dans un minuscule poste de pilotage. Encore une fois, son esprit curieux, sa formation de logicien, activent son cerveau et il s'assied dans le siège pilote, devant une console de commandes. Ses yeux errent un instant devant la multitude d'interrupteurs, de boutons et de petits volants comme on fait maintenant. Il a eu à s'occuper, il y a cinq ou six ans, de remettre sur la voie une usine de production de fusées de croisière dont les ventes baissaient. Il s'est donc mis au pilotage amateur. Et puis comme il aimait la navigation, il a poursuivi ensuite, passant toutes les qualifications et brevets civils, si bien qu'il s'y retrouve assez rapidement. Apparemment, ses principes ont été appliqués aux capsules dont les rangées de boutons sont installées selon sa méthode, en utilisant la standardisation des couleurs et des formes pour chaque action précise.

Il bascule quelques interrupteurs et le grand écran, devant lui, prend vie. Une grosse boule bleutée : une planète !

Il a un coup au cœur en croyant reconnaître la Terre, mais non, ce n'est pas possible ! Et puis les continents eux-mêmes sont différents. D'un geste, il branche le déroulement sonore des sondeurs et sélectionne l'ordinateur de bord qui commence son laïus de sa voix métallique désagréable :

« — Planète de type Terre, composition de l'air un peu pauvre en gaz carbonique et plus riche en oxygène, très peu de traces de xénon, les autres gaz rares en proportion habituelle. Pesanteur légèrement inférieure, ce qui va à rencontre de la masse de la planète, deux fois plus grosse que la Terre. Explication plausible : un noyau central

moins lourd, à confirmer... »

Un sourire léger vient étirer un instant les lèvres de Cal. Sacrés ordinateurs !...

« — ... Trois continents et un grand archipel d'îles. L'un des continents est situé entre l'équateur et la zone tempérée Nord, un autre entre l'équateur et la zone tempérée Sud, le troisième est en longueur entre les zones tempérées Nord et Sud. L'archipel est entre l'équateur et la zone tempérée Sud, à l'est du premier continent. Le continent n° 2 semble plus sec que le premier, le dernier paraît avoir une climatologie équilibrée. L'archipel comprend plusieurs centaines d'îles, par petits groupes. Certaines atteignent plus de 1800 kilomètres de long.

« Révolution de la planète en trente heures ! Un seul satellite naturel, situé à grande distance. Un pôle magnétique noyé dans une couche glacière importante, équilibrée par une autre masse glacière à l'opposé. Pas d'indice apparent de civilisation évoluée. »

Apparemment, au gigantisme près, cette planète ressemble assez, du moins dans les grandes lignes, à la Terre. Si ce n'est qu'il n'y a que trois continents, immenses il est vrai. Il est extraordinaire de penser que les physiciens terriens ont eu raison. Il existe dans l'espace d'autres planètes bleues où les hommes peuvent vivre. Quel dommage que celle-ci n'ait pas été découverte. Mais peut-être était-ce impossible à cause du trajet ? Cette pensée incite Cal à lever la tête vers l'horloge électronique, derrière lui. Bon sang ! ce n'est pas... pos... Elle indique le XVII^e siècle, 1631, exactement le 6 avril à 17 h 47 ! Et puis l'explication vient toute seule. Les pendules astronautiques comportent quatre fenêtres. Il a été opéré en juillet 2296, eh bien, la pendule a atteint son maximum 9999, et elle a recommencé à zéro ! Ça fait donc plus de 9000 ans qu'il... Mais non, même pas, il n'y a aucun moyen de savoir combien de fois elle est revenue à zéro !

Ces chiffres lui tombent sur le crâne comme des coups de masse et, à nouveau, il se sent accablé. C'est la voix de l'ordinateur qui le secoue :

« — Site d'atterrissage reconnu, les manœuvres vont commencer dans deux minutes. »

Instinctivement, ses doigts courent sur le clavier, débranchant le pilotage automatique. Pas de ça, hein ! Puisqu'il va finir ses jours ici. autant qu'il agisse en homme libre, même si son choix doit lui coûter la vie. Pour ce qu'elle vaut maintenant !...

La capsule orbite assez haut mais l'écran de visibilité peut utiliser un fort grossissement. Cal règle le petit volant latéral et le second continent apparaît. Une savane jaune-ocre occupe le centre alors que la végétation, d'un vert très foncé, est plus riche au nord. Un fleuve immense, maintenant, qui semble couper le continent du nord au sud

ou plutôt du sud au nord, d'après l'index de l'écran indiquant la direction du pôle magnétique. Aucune trace de vie, mais ça ne veut rien dire encore, sauf que celle-ci n'est pas très évoluée... s'il en existe. Sans savoir très bien pourquoi. Cal pose les doigts sur les réglettes de pilotage spatial et remet en route le moteur principal. La capsule pivote et décrit un S qui l'amène au-dessus du premier continent. Tout, ici, est d'un vert foncé, avec d'immenses forêts hachées de lacs, d'une mer intérieure, de prairies aussi. Plus au nord, les forêts deviennent d'un vert étonnant, tirant sur le bleu. Le spectacle est magnifique. L'océan qui borde ce continent paraît d'un bleu très pâle, surtout à l'est et au sud. Cal se tourne machinalement vers le haut-parleur de l'ordinateur et ordonne :

— Caractéristiques du continent survolé et établissement de cartes.

Un crachouillis peu élégant et la machine démarre.

« — Hauteur moyenne 806 mètres, une chaîne montagneuse au nord atteignant 12000 mètres d'altitude, une pénégaine centrale. Longueur maximum d'est en ouest, 13500 kilomètres, largeur du nord au sud, 9100 kilomètres. Température atteignant 40° centigrades au sud, 28° dans la partie centrale, 18° au nord. Il semble probable que cette saison est celle de l'été. Deux grands fleuves naissent au sud du massif montagneux et s'écoulent, l'un vers le sud l'autre obliquant à l'est. Ils ont chacun un grand nombre d'affluents. Tout le centre du continent est très irrigué. »

« C'est là ! » pense brusquement Cal. Voilà où il va descendre, entre la mer intérieure et le fleuve à l'est. Il est sur le point de donner l'ordre à l'ordinateur de préparer la capsule lorsqu'il s'interrompt. « Jamais plus je ne survolerai cette planète. Une fois posé, ce sera fini, le compte à rebours commencera. Autant en profiter pour l'explorer entièrement, d'autant que ça me permettra de faire établir les cartes complètes, même si je ne dois jamais en avoir l'usage... »

Il donne ses ordres et sélectionne le pilotage automatique sur l'ordinateur. Une nouvelle fois, la capsule modifie sa trajectoire pendant que les lumières témoins des sondeurs clignotent.

Voilà le troisième continent, plus sombre. C'est un bloc massif, agressif, large de 9000 kilomètres et long de 18000 ! Il s'étend du nord au sud, un peu comme les Amériques terriennes, mais beaucoup plus long. Même la mer a une couleur froide, sombre elle aussi.

La capsule change encore d'orbite et, au bout d'un moment, apparaît l'archipel. Là c'est l'inverse, une sorte de paradis, ou plutôt toutes les sortes de paradis. Il y en a pour tous les goûts, depuis la petite île, genre Tahiti, près de l'équateur, jusqu'à une immense terre montagneuse, une Corse européenne multipliée par 20, plus au sud. Encore une région tentante, mais sa décision est prise et il donne le dernier ordre de l'ordinateur.

— L'atterrissage se fera à l'est du premier continent, à 500 kilomètres de la mer, et autant au nord du fleuve. Nous allons faire un stationnaire à la verticale de ce point et tu feras un relevé au 50 000e, de la région sur 4000 km². Après quoi on se posera.

« — Impossible, répond la voix métallique, l'atterrissage se fait obligatoirement de nuit pour passer inaperçu, dans l'hypothèse où des races intelligentes vivraient sur cette planète. Ce programme n'a pas été modifié. Seul, dans la phase d'atterrissage, l'ordre comprenant le délai de station au sol a été allongé à une heure.

« Ça c'est le travail de Giuse », songe Cal. A la pensée de son ami son regard vacille et il sent une immense fatigue l'envahir. Depuis tout à l'heure, son esprit s'est raccroché à l'exploration de la planète pour anesthésier le traumatisme moral qu'il a reçu au réveil. Mais maintenant, il n'y a plus rien à faire et les révélations de Giuse remontent à la surface. Une dernière chose, tout de même.

— Peut-être y a-t-il des bêtes dangereuses au sol, est-il possible de se poser à la fin de la nuit, disons une heure ou deux avant le jour ?

La réponse vient très vite, cette question avait dû être prévue :

« — Oui. »

— Rien de trop, hein ? tu n'es pas très affectueuse, foutue machine !

« — Vous êtes un criminel et la vie sauve représente encore beaucoup de clémence pour vous. »

Hein ? Un instant interloqué. Cal comprend. Bien sûr ! A discuter avec l'ordinateur, il avait oublié que celui-ci a été programmé pour s'adresser à un criminel, et les hommes, là-bas, n'avaient pas de raison de montrer des égards au futur passager. Au contraire, ils ont pris soin de lui rappeler que quelques dizaines d'années auparavant, il aurait été exécuté au laser, avec tout ce que cette vieille machine avait de barbare. D'ailleurs, dans un jour ou deux, il sera si avide d'une autre voix que, même insultant, l'ordinateur lui manquera. Dommage que Giuse n'ait pas pu effacer l'ordre d'autodestruction. Il ne va pas pouvoir attendre comme ça l'heure de l'atterrissage. Il faut essayer de dormir, oublier, un moment au moins. Cette fois, l'ordinateur ne fait pas de commentaire et des comprimés apparaissent dans un petit logement. Histoire de les faire couler, il va chercher le verre, à côté, à nouveau rempli, ce qui prouve qu'il n'a pas encore absorbé la ration de revitalisant prévue. Puis il bascule le siège pilote et s'endort d'un coup.

CHAPITRE III

Une sonnerie stridente. Cal sursaute. Salauds, va ! Pas de ménagement. Tiens, il n'a pas eu d'hésitation. Il faut croire que la situation est si profondément ancrée en lui qu'il s'est immédiatement remis dans le bain.

D'un doigt, il branche l'écran. C'est la nuit. Apparemment, la capsule a commencé la descente. Il opère un balayage des objectifs et aperçoit, gros comme une orange, le satellite dont a parlé l'ordinateur. Il a une vague teinte jaune.

« — Atterrissage dans quatre minutes. Le site comporte une forêt, une rivière et un amas rocheux où vous pourrez vous réfugier en attendant le jour. »

Machinalement, il branche les harnais du siège et se sent solidement attaché. L'écran est toujours noir. Dieu ! que la nuit est profonde sur cette planète ! La faune, s'il y en a une, doit être nyctalope, et dangereuse par conséquent. D'un autre côté elle doit, pour la même raison craindre d'autant plus la lumière. Il faudra faire du feu... Oh ! et puis merde ! On verra bien.

Il songe soudain qu'il ne s'est pas interrogé au sujet des habitants. Comme s'il n'y avait pas de problème ! En toute logique, cette planète offrant des possibilités de vie, il serait vraiment atroce pour lui qu'il n'y en ait pas. Non, il doit y en avoir. Un souvenir remonté à sa mémoire. Il y a six ou sept ans, la Terre s'est brusquement passionnée pour les échanges vocaux. C'était le nom donné curieusement à la technique mise au point en cas de découverte d'autres races intelligentes. Pendant quelques mois on n'avait parlé que de cela. Et Cal, curieux comme toujours, avait acheté le cours d'« Échanges », assez farfelu il faut bien le dire. On n'avait aucune expérience, n'est-ce pas ? Mais il y avait quand même des choses astucieuses, surtout au niveau de la responsabilité des gestes entraînant une cascade de

conséquences, selon les rites de chaque race. D'où une attitude prudente et immobile en cas de « rencontre »...

Un choc.

Ça y est ! Le moteur s'arrête et en quelques secondes c'est le silence.

« — Vous avez peu de temps. Hâtez-vous de débarquer votre matériel. »

La voix le secoue et Cal se dégrafe. Il a un instant d'hésitation devant la porte du compartiment d'hibernation.

« — Vous ne risquez rien, ouvrez l'accès extérieur. La porte de la soute est accessible par l'arrière. Portez votre équipement à une cinquantaine de mètres, cela suffira à le mettre à l'abri du décollage. »

Comme on se jette à l'eau, il bascule les deux leviers de la paroi de droite et la porte basse s'ouvre. La capsule, ronde, est sans doute posée très bas car il n'y a pas d'échelle. La lumière du compartiment d'hibernation éclaire l'extérieur : une herbe assez haute est visible.

Et il respire sa première bouffée d'air naturel, tiède... Instinctivement, il avait bloqué sa respiration à la pensée que les techniciens n'ont peut-être jamais envisagé que les recherches des éléments nécessaires à l'homme, depuis l'espace, ne révèlent pas la présence d'un gaz inconnu qui, lui, pourrait être mortel. Mais il était maintenant trop tard, n'est-ce pas ? Alors il a respiré, un grand coup !

Rien. Ou plutôt si : une multitude de senteurs l'envahissent, l'agressent presque. Même dans la grande réserve du Kenya, il n'avait jamais senti autant d'odeurs, ni surtout si fortes. Une sorte de joie l'envahit une fraction de seconde, et aussitôt après un nouvel accablement. Il avait failli se dire : « Il faudra que j'amène Giuse ici... »

Il saute sur un sol souple, l'herbe sans doute. Il souffle un vent léger. A l'arrière – enfin si l'on peut dire puisqu'il s'agit d'une sphère – un rectangle de lumière se découpe : la soute. Il faut se mettre au travail.

*

Neuf caisses. Et lourdes avec ça ! Sauf celle de l'équipement standard. Elle ne doit pas comporter grand-chose.

En transpirant, il les a portées jusqu'au pied d'un bloc rocheux, à l'abri du rayonnement du propulseur. Il revient une dernière fois vers la capsule et monte à bord. Au passage il aperçoit le verre à moitié plein du liquide revitalisant. Il n'a pas faim mais autant économiser les provisions de son équipement. Il le vide. Un regard autour, il ne peut rien récupérer.

Dans le poste de pilotage, un clignotant égrène le compte à rebours.

Il lui reste sept minutes. Les cartes qu'il a demandé d'établir à l'ordinateur sont sorties de la fente, sous l'écran, en un long rouleau. Il faudra les découper avec quelque chose de costaud, parce qu'elles sont en Séton, une matière ressemblant à du tissu, imperméable, inusable et imputrescible, mise au point depuis très longtemps déjà.

Il interroge une dernière fois l'ordinateur :

— Est-ce que tu as quelque chose à m'apprendre encore sur cette planète ?

« — Elle tourne avec son satellite, visible en ce moment, autour d'un soleil relativement petit, mais jeune et assez proche. La révolution est courte, ce qui explique qu'il n'y ait guère que deux saisons. Approximativement, la rotation annuelle doit se situer entre 272 et 289 jours. En cette saison, la nuit dure peu, 9 h 22 mn. C'est tout ce qui a pu être déterminé, impossible de préciser davantage les calculs. »

C'est peu bien sûr, mais étant donné que ses chances de voir une année entière s'écouler sont minimales...

Il hoche la tête comme pour remercier la machine et, à la porte, se retourne :

— Adieu, machine, le dernier Terrien te salue.

Aussitôt il regrette sa grandiloquence. Absurde de lancer ça à une machine, d'autant qu'elle va se détruire dans moins d'une heure. Bof...

*

Un grondement sourd, une flamme jaune puis presque bleue qui monte très droit. Le bruit encore un instant, et plus rien. Plus rien.

Assis sur une caisse, pratiquement aveugle tellement il fait sombre, il reste là, le visage dressé, immobile.

Une sorte de bruit, irrégulier, là-bas à droite, au niveau du sol. Il veut ouvrir la caisse d'équipement qui doit bien contenir une lampe à faisceau, mais comment faire dans le noir ?

Bon Dieu ! il va se faire dévorer sans pouvoir se défendre ! Une panique incontenable le secoue. Assez ! « Je ne veux plus. Je vais me tuer. Jamais je ne pourrai vivre seul ici, je... je ne sais rien faire, moi ! Je n'...n'ai pas été entraîné. Je ne suis pas soldat. Ce n'est pas possible, on ne peut pas faire ça à un homme. Il... il faut que je me fasse une cache, oui, c'est ça, et au jour je me tuerai ! »

A tâtons, il entreprend de poser les caisses les unes sur les autres, adossées au rocher, ne laissant derrière que la place de glisser son pauvre corps secoué de spasmes. Puis il escalade sa murette qui atteint 1,50 m à peine, et s'assied à l'abri, le menton appuyé sur les genoux, les yeux fous.

Il a toujours les yeux grands ouverts lorsqu'il prend soudain conscience qu'il fait jour ! C'est venu très vite, ou alors il était très absorbé, car il ne s'est rendu compte de rien.

Lentement, en grimaçant d'ankylose, il se redresse, appuyé au rocher. Il a l'impression d'émerger d'un cauchemar. Prenant appui sur la paroi, il grimpe sur sa murette pour regarder les alentours.

Dieu que c'est beau ! Devant lui s'étend une longue plaine hachée de bosquets, rejoignant une grande forêt, à gauche. Sur la droite, à plusieurs centaines de mètres, coule une rivière ou un fleuve, il se rend mal compte. Il lui semble voir plus loin une immense étendue d'eau, un lac peut-être. Le soleil est encore bas et les ombres noient le paysage. Seules les cimes des arbres sont éclairées. Elles sont très sombres, avec des reflets bleutés. Les arbres eux-mêmes ont l'air immense.

L'herbe, haute, atteint une quarantaine de centimètres.

Alors que Cal tourne la tête vers le fleuve, il aperçoit un éclair jaune jaillir d'un arbre : un oiseau ! Alors seulement il se met à écouter. L'air se peuple de sons ; des chants d'oiseaux peut-être. Rien qui ne l'inquiète en tout cas. Et ses frayeurs de la nuit ont disparu.

Il ne lui reste qu'une extraordinaire curiosité, une envie de courir partout pour découvrir encore de nouvelles choses. Il a un bref rire et saute à terre. La première chose à faire est de s'équiper, enfin de voir ce qu'il y a dans la caisse prévue. En se retournant, il regarde pour la première fois les rochers. Les blocs sont énormes et culminent à une soixantaine de mètres de hauteur. Tout à l'heure, il grimpera là-haut, pour examiner la région.

Avec hâte maintenant, il bascule sa construction de la nuit et ouvre la caisse d'équipement. Une combinaison d'abord, vert mat. Pouah ! Pas un modèle courant, non, une de ces vieilles combinaisons deux pièces d'autrefois, en Polyn, une substance qui a précédé le tissage-métal. Enfin elle n'est pas belle mais ce modèle a fait ses preuves et avait la réputation d'assurer une bonne protection. Des tas de poches partout.

En vrac, il retire un ceinturon, de Polyn lui aussi. Évidemment, il fallait une matière capable de résister au temps, qui ne tombe pas en poussière. Et puis, dans sa gaine, un couteau à longue lame assez fine mais, il le sait, d'une solidité étonnante ; même le fil ne s'émousse pas. Elle est tranchante des deux côtés, ce qui est certainement précieux. Le manche est en alliage métalloplastique et n'a pas été altéré, lui non plus, par les années. Une sorte de couverture maintenant, en Polyn également, avec une fente au milieu, ce qui le surprend, jusqu'à ce qu'il se souvienne des ponchos andins. Il a lu quelque chose là-dessus,

un jour. Deux sortes de pots ou de casseroles, peut-être en métal grossier, l'un très vaste et l'autre de taille moyenne ; un récipient qui doit être une gourde, avec un gobelet enfilé à sa base. Celui-ci est en plastique. La gourde doit facilement contenir deux litres. Un second couteau, identique à l'autre, mais sans gaine, des bottes en composé métalloplastique, fines, légères, étanches et inusables. Encore un objet précieux. Dans un coin de la caisse, une longue corde de Polyn, mesurant bien 60 mètres et plus mince que son petit doigt, ce qui ne l'empêche pas de résister à plusieurs tonnes ! Une pelote de ficelle de la même matière qui doit supporter aisément ses 300 kilos malgré sa finesse. Et voilà un... un briquet ! Il a eu un instant d'hésitation avant de reconnaître l'objet. C'est qu'il s'agit d'une véritable antiquité ! Mais l'amadou n'a sûrement pas résisté... Il est là, dans un emballage à part. En fait, ce n'est pas de l'amadou, mais un cordon d'une substance inconnue, empaquetée sous vide avec un petit réservoir de liquide. En l'ouvrant le liquide se déverse sur le cordon ! Cela devait être prévu. En tout cas ça marche, il le vérifie immédiatement, se souvenant des dessins du musée de la Civilisation humaine.

Au fond, il découvre encore une sorte de sac, plat, en Polyn bien sûr, avec des courroies que l'on doit pouvoir fixer dans le dos. Un livre aussi, en plastique, un manuel de survie et... richesse, un laser ! Fébrilement il vérifie, oui il y a une charge dans la poignée. Mais elle est rouge ! C'est-à-dire qu'il s'agit d'une vingt-quatre heures. Il n'a que vingt-quatre heures d'utilisation avant qu'elle ne se vide soudainement. Même s'il peut l'utiliser autant qu'il le veut pendant ce délai, c'est peu. Dans le fond de la caisse, deux autres charges... rouges elles aussi. Enfin, elles sont chacune séparables en deux. On lui a laissé une chance, mais limitée. Dès qu'il mettra en œuvre la première charge, pour se défendre ou pour quoi que ce soit, elle sera virtuellement fichue. En soulevant la couverture, une lampe roule dans l'herbe. Sa charge à elle est bleue : cinq cents heures de fonctionnement, c'est toujours ça. Il faudra l'économiser, c'est tout. Enfin, des boîtes de rations alimentaires pour un mois environ ; c'est peu.

Bon, eh bien, autant s'équiper tout de suite. Il enlève la petite combinaison et enfle le pantalon et le blouson qui lui semblent tout de suite plus confortables qu'il ne le pensait. Le ceinturon maintenant, auquel il accroche le couteau dans sa gaine. Au bout de celle-ci pendent deux cordonnets et il s'en demande l'usage jusqu'à ce qu'il tente d'extraire la lame. Elle coulisse mal dans l'étui et il comprend, attache aussitôt les deux cordonnets autour de sa cuisse droite. Le laser vient à gauche, sur la hanche, et la lampe derrière. Voilà, ça y est.

Il va falloir qu'il s'installe quelque part. Et qu'il chasse aussi, pour

économiser les rations. Mais chasser avec quoi ? Un piège, peut-être ? Il doit y avoir des instructions ou des conseils dans le manuel. Il prend le rouleau de corde, le met sur son épaule, roule les cartes et entreprend de longer le rocher. C'est un énorme bloc, mais au bout d'une trentaine de mètres il découvre une faille qui va lui permettre de grimper.

Un quart d'heure plus tard, il est au sommet et contemple le paysage. C'est bien cela, le soleil est au-dessus de l'horizon, maintenant, et Cal distingue parfaitement le lac deviné tout à l'heure. Il doit être immense car il va au-delà de l'horizon. Le fleuve semble en être issu. À gauche, la forêt va aussi jusqu'à l'horizon. À droite, des bosquets parsèment une prairie où il distingue, loin, une tache mouvante. Un troupeau de bêtes peut-être, mais quel genre de bêtes ? Son inquiétude revient, pas la panique de la nuit, mais un tourment lucide auquel son esprit fait face. Derrière, une immense prairie avec de légères ondulations frémit sous le vent régulier. L'herbe est haute et il se félicite de ses bottes à longues tiges, montant jusqu'au genou.

Dépliant le rouleau de cartes, il sort son couteau pour les séparer. Il met à côté des cartes générales du globe où il y a apparemment d'immenses océans, davantage que sur la Terre, et entreprend de séparer les cartes au 1/50000^e de la région. Grâce au lac et à la rivière, il se repère rapidement. D'après les cartes, la rivière continue vers le nord et traverse encore de nombreux lacs. Au moins 1500 kilomètres d'eau ! Le monologue démarre tout de suite.

« Eh bien mon vieux, ce n'est pas un si sale coin que ça ! Voyons, d'après l'échelle de la carte, le fleuve se trouve à un peu moins d'un kilomètre et le lac, disons, à 5 kilomètres à vol d'oiseau. Il y aura au moins de quoi boire, parce qu'il ne faut pas compter trouver une source tout de suite. Et puis il y a sûrement du poisson là-bas. Ce qu'il faut pour l'instant, c'est m'organiser, réfléchir surtout. Le plus important est le laser, avec trois charges seulement. D'accord, en les séparant en deux, je limiterai à chaque fois la perte à douze heures sur soixante-douze heures au total, mais il faut que ces douze heures soient utilisées pleinement. Donc ne pas mettre l'engin en service sans en avoir douze heures d'utilisation devant soi. Ah ! il me faudrait de quoi écrire pour prendre des notes et me faire un plan de travail, mais ça...

« D'abord, je pense qu'il faut trouver un endroit où m'installer. Le ciel a beau être d'un joli bleu, il doit bien y avoir du mauvais temps parfois, il faut que je m'abrite et aussi que l'endroit soit facilement défendable ; on ne sait jamais. Je peux me construire une cabane, mais avec quoi ? Le mieux serait de me trouver une grotte pour... Mais dans ces rochers, il y a peut-être une grotte et avec le laser je pourrai l'arranger, en vitrifier les parois et... »

Un enthousiasme soudain l'envahit et il entreprend de visiter à fond le bloc rocheux.

Deux heures plus tard, fatigué, il empruntait un passage d'un mètre de large sur le versant sud du bloc le plus haut. Il avait regardé partout, s'était glissé dans des anfractuosités, sans rien trouver. La roche paraît être une sorte de granit de dureté exceptionnelle, peu de chance de trouver là-dedans une grotte naturelle creusée par l'érosion ou la disparition d'un composant de minerai oxydable par l'eau de pluie. Il s'arrête pour jeter un œil sur la paroi en dessous. Apparemment, il longe en ce moment un surplomb qui fait le tour du rocher comme une ceinture sur un ventre d'obèse. Le sol, côté sud, sud-est, est une douzaine de mètres plus bas. Heureusement il n'a pas trop le vertige. Le sentier a l'air de monter en une spirale ascendante.

Cal avance encore de quelques pas, lorsqu'il découvre un trou dans la paroi, guère plus de 1,20 m de haut. Il empoigne la lampe, se baisse et éclaire l'intérieur. Bon sang ! c'est une grotte ! Petite, certes, elle ne fait guère plus de 3 mètres de profondeur avec un coude sur la droite, mais en tout cas, c'est une grotte ! Fébrile, il y pénètre. L'air est sec, le sol, inégal, est couvert par endroits d'une sorte de sable. Il ne semble pas qu'un animal en ait fait sa tanière... Si, là, des espèces de crottes de chèvre ! Enfin ça y ressemble. Mais sèches, anciennes. Derrière le coude, la paroi s'arrête à 1 mètre. Le plafond ne lui permet pas de se tenir droit, il manque une cinquantaine de centimètres pour cela. Mais peut-être pourrait-il tailler dans la roche avec le laser ? Il pose la lampe en réglant le projecteur pour diffuser la lumière et va pour brancher le laser. Non ! surtout pas, il faut d'abord réfléchir.

Ressortant de l'ombre, il va s'asseoir à l'entrée et, machinalement, examine ses cartes. Le manuel ! Il aurait bien dû le prendre, il y a sûrement des choses importantes là-dedans. Plus calme maintenant, son cerveau se met en branle, comme autrefois lorsqu'il travaillait sur une affaire, un problème que les techniciens de l'entreprise n'arrivaient pas à résoudre, parce que trop près de la chose. C'était la justification des logiciens, vaguement inquiétants pour le bon Terrien moyen par ce don à peu près disparu : la logique.

« Au fond, je peux déjà m'installer ici pour la nuit prochaine. D'ici là, je vais me faire un plan d'action et demain matin, à la première lueur, j'attaque. » Descendant vers les caisses, il entreprend de les monter jusqu'au sentier en sur-plomb.

*

Deux heures de travail, il lui a fallu. Et il est vidé. Ses poumons soufflent à un rythme forcené. Pas habitué à des efforts aussi violents, son corps, bien qu'entretenu, renâcle. Il n'a pourtant pas trop de

graisse sur les muscles, mais le sport pratiqué sur Terre, en dehors des professionnels qui donnaient des spectacles, consistait surtout en natation et en entraînements à base de massages électriques. Deux électrodes à chaque extrémité d'un muscle, et le courant, alterné, tend et relâche les fibrilles. On arrivait ainsi à obtenir un corps d'athlète sans avoir jamais mis les pieds sur un stade et sans s'être fatigué ! Enfin son corps à lui finira bien par s'habituer. Les longues vacances, à chaque saison, passées systématiquement dans le Pacifique Sud, l'ont accoutumé à la nage durant des heures. Il a même pratiqué la chasse sous-marine, ayant obtenu à prix d'or la location d'un îlot à la limite de la grande réserve marine sud. Là il restait encore quelques pièces de plus de 50 centimètres, les seules qu'on avait le droit de chasser, mais au trident seulement. Il ne se souvenait même plus avoir chassé et il retrouvait subitement des sensations de traqueur.

Son esprit revient au présent. Dieu qu'il a soif ! Oui, ça c'est le problème n° 1, l'eau. Pas moyen de faire autrement. Demain il travaillera beaucoup et aura encore plus besoin de boire, avec ce soleil. À ce propos, la température de la grotte est nettement plus douce mais il faudra penser à une aération.

C'est cela, l'eau d'abord. Comme il faut bien commencer à un moment ou à un autre, il n'y a qu'à aller à la rivière, elle est proche. En faisant vite, il a des chances d'éviter les bestioles du coin.

Cal glisse le second couteau à son ceinturon, prend la gourde et, au dernier moment, prend également le plus grand des deux récipients.

Au pied de l'amas rocheux, il a un instant d'hésitation, puis hausse les épaules et se met en marche.

Cinq cents mètres plus loin, il aborde un bosquet. Les arbres sont immenses, atteignant plus de 40 mètres de hauteur. Vus de près, on dirait des cèdres du Liban. Ils ont un feuillage énorme, mais chaque branche est comme distincte, séparée des autres. Les feuilles sont d'un vert presque noir. Il doit être très simple d'escalader des arbres pareils. On peut se tenir debout sur une branche, sans être gêné par celles du dessus. Le sol, dessous, est parsemé de petits buissons éloignés de quelques dizaines de mètres. Étant donné l'ampleur de leur feuillage, les arbres eux-mêmes sont assez espacés, si bien qu'il est très facile de se déplacer dans la forêt. Cachés dans le feuillage, des oiseaux font entendre des petits cris. Mais on n'en voit aucun.

En abordant la lisière nord, côté fleuve. Cal découvre deux nouvelles sortes d'arbres, plus petits. Enfin, tout est relatif ! Machinalement, il se baisse pour ramasser des branches tombées. Étonnant : l'une des espèces au tronc très large, bien que moins haute de moitié que les grands cèdres, paraît très légère. La branche que Cal a ramassée ne pèse rien dans sa main. Et pourtant elle semble faite d'un bois dur.

Un peu à droite, un tronc de la dernière espèce pleure d'une blessure à la hauteur des yeux. Une blessure fraîche d'ailleurs, d'où s'échappe un liquide incolore. Cal s'en approche et ramassant une nouvelle branche, en pose l'extrémité dans le liquide. Une vague odeur de résine. Il se méfie de lui-même et regrette son manque de connaissances. La végétation ressemble tellement à celle de la Terre qu'il est tenté, à chaque instant, de faire des parallèles. Ainsi pour cette résine. Machinalement, il baisse la main et le liquide s'étire en longs filaments, depuis l'extrémité de la petite branche. Il réfléchit un instant et casse celle-ci en deux, puis trempe la cassure dans la « résine » et remet les deux morceaux en place. Puis il pose le tout sur le sol et va pour s'en aller, lorsqu'un bruit de feuilles remuées, sur la droite, le pétrifie une fraction de seconde.

Il se jette au sol derrière l'arbre. Là, à 20 mètres, une bête vient de surgir. Une sorte d'antilope, avec deux grandes cornes comme les bœufs Longhorn américains. Un curieux contraste. La tête est fine et pourtant surmontée de ces énormes cornes, redoutables, plantées en un V qui joint leur racine, alors que les pointes sont écartées de près de 80 centimètres. Le pelage – car c'en est un – comporte des taches, comme un léopard, dont il a aussi la longueur de poils. La bête, la tête haute, hume l'air. Le « vent » songe Cal, en redécouvrant la première loi du chasseur. Il y a toujours du vent sur cette planète, il faudra penser à cela. En tout cas, cette antilope-vache-léopard ne devrait pas me sentir. Elle a dû m'entendre, mais c'est tout. »

La bête fait encore deux à trois pas prudents, puis se détourne et s'éloigne ! Cal attend plusieurs minutes et se relève. Voilà une bête dont il faudra se méfier. Son comportement montre qu'elle ne fuit pas, d'où un danger certain pour lui. Il avance jusqu'à l'endroit où elle se tenait et découvre des empreintes de sabots larges d'une main. Encore une chose à se rappeler, ça !

Tout a l'air calme et il reprend la route du fleuve où il arrive presque tout de suite. D'après la carte, c'est un simple affluent du grand fleuve de l'est, celui qui coule de la barrière rocheuse, au nord du continent, et fait un coude pour venir se jeter dans l'océan à l'est. Cependant, affluent ou pas, il mesure facilement 130 à 150 mètres de large... Les rives le surplombent d'un mètre environ mais, ça et là, des plans inclinés y mènent, couverts de traces de sabots. Un peu inquiet, bien que rien ne bouge, il approche. La plupart des traces sont plus petites que celles de l'antilope de tout à l'heure, et les sabots sont plus longs comme ceux des chèvres terriennes. Et voilà maintenant des empreintes plus rondes de chiens ou de chats, de chats plutôt, car il n'y a pas de marque d'ongles aux extrémités. Cal est obligé de réfléchir par analogie avec la faune terrestre en l'absence d'éléments de repère. Qui dit félin, dit danger, et même si les empreintes ne sont

guère plus grosses que celles d'un chien berger allemand, par exemple, s'il s'agit bien d'un félin, il est dangereux !

Sans insister davantage. Cal se dirige vers la berge dont les abords, par endroits, sont couverts de buissons débordant largement sur le fleuve et cherche un endroit où l'eau est claire. Puis il descend prudemment et observe la surface. L'eau coule vers la gauche, vers le lac. Son courant paraît lent et il distingue le fond, tant elle est claire. Pas de pollution ici ! Cette pensée le ramène à la Terre, aux fleuves pollués et à la bêtise des hommes. Il étouffe la bouffée de colère qui le saisissait à la pensée de leur dernière folie et se penche pour remplir ses récipients. Après quoi il fait demi-tour pour rentrer à sa caverne.

Maintenant la curiosité du trajet aller et aussi l'inconscience, il s'en rend compte, ont fait place à une attention soutenue. Il s'aperçoit qu'il vient déjà de changer ! La rencontre avec l'animal l'a fait évoluer en quelques minutes. Ce n'est plus le même homme. Finalement, jusqu'à cette rencontre, il était toujours Cal le Logicien, maintenant il est Cal l'Homme-qui-veut-survivre, et c'est un autre personnage. Il regarde toujours autour de lui, mais pas en aimable promeneur traversant avec curiosité un jardin zoologique. Non, plus du tout. C'est maintenant un homme sur ses gardes, observant le sol et les traces qu'il peut y déceler, les mouvements éventuels autour de lui, prêt à se cacher.

Il arrive ainsi à l'orée du bosquet. D'instinct, il a repris le chemin de l'aller.

En peu de temps, il arrive à l'endroit où il s'est dissimulé tout à l'heure. La petite branche cassée est toujours là. Il la ramasse et la fixe avec étonnement. La résine s'est solidifiée et le bâton, rompu tout à l'heure, est à nouveau entier. Incroyable ! Voilà une colle naturelle d'une efficacité prodigieuse et il se sent enthousiaste une nouvelle fois. « C'est bien lui, ça, songe-t-il en reprenant sa marche, tout d'une pièce : s'il a envie de quelque chose, il lui faut s'y mettre tout de suite et une idée séduisante l'enthousiasme. Pas de demi-mesure... »

*

Arrivé sur son rocher sans encombre, il va poser le récipient et la gourde, après avoir goûté l'eau avec précaution, malgré sa soif. Elle a un petit goût d'herbe, mais elle est la bienvenue. Il fait si chaud qu'il a enlevé son blouson et il enlèverait volontiers le collant aussi. Il va falloir qu'il se fasse des vêtements plus adaptés au climat et à son genre de vie aussi. En peau peut-être ? Il entame pour la première fois ses provisions, mangeant légèrement malgré sa faim. C'est que le soleil n'est pas encore au zénith et pourtant son estomac lui crie qu'il est midi. Combien faudra-t-il faire de repas par jour, ici ? Il s'assied à l'ombre de sa grotte et commence à lire le manuel.

CHAPITRE IV

CAL

Assis dans le noir, à l'entrée de la grotte, j'attends que le jour se lève. Cela fait trois semaines que je suis ici, sur cette planète dont je ne connais même pas le nom, ce dont je me fous d'ailleurs royalement. Trois semaines à moi, parce que, ne sachant pas quel jour j'ai débarqué, j'ai décidé, a priori, que la première journée serait un lundi. Et chaque matin je trace un trait sur une paroi, près de l'entrée...

Trois semaines et pourtant je ne suis pas habitué au rythme des jours. Ils sont fichtrement longs, ici. On peut très bien tenir vingt et une heures debout deux ou trois journées de suite, mais au-delà... Hier je n'en pouvais plus et me suis endormi avant la tombée de la nuit si bien que, malgré la fatigue – ou peut-être à cause d'elle – je me suis réveillé tout à l'heure dans le noir. Et impossible de savoir combien il reste d'heures avant le lever du soleil ; je n'ai pas de montre. Je suis donc venu m'installer ici, et je rêve en attendant d'y voir clair pour travailler.

Je me sens déprimé ce matin et horriblement seul. Peut-être d'avoir tant trimé ces derniers jours. Le travail fini, j'ai un moment de creux avant d'organiser ma vie. Bien sûr, il y a encore quantité de choses à faire, comme de remonter du bois par exemple, avec le treuil ou à la main, je ne sais pas encore.

Le premier jour, j'ai longuement cogité, organisé mon travail et l'ordre dans lequel l'accomplir. Je me suis couché à la nuit. A la première lueur du soleil, le lendemain, j'étais debout. Moi qui, sur Terre, étais incapable de manger quoi que ce soit au petit déjeuner, j'ai fait un sort à une boîte de repas ! Dès que j'y ai vu clair, j'ai mis la première demi-charge de laser en service. C'est un instrument aux multiples utilisations selon le diamètre du rayonnement. Comme un arrosoir, on peut en diaphragmer le débit, depuis le dixième de millimètre jusqu'à la vraie pomme d'arrosoir. Dans ce cas, l'intensité

se réduit et c'est un effet de chaleur intense que l'on obtient. Je me suis servi de cela pour vitrifier le sol de la grotte en faisant fondre la roche, ce qui en a fait du même coup disparaître les inégalités. Dès que la chaleur a disparu et que j'ai pu marcher à nouveau sur le sol, je me suis attaqué au plafond avec un rayon de 50 centimètres de long seulement, et de 1 millimètre de diamètre. Taillant en biais, j'ai fait tomber des pans de roche pour élever la hauteur de la grotte à 2,50 m.

C'est ensuite que je me suis creusé mon « appartement », un peu comme un hamster. La grotte naturelle ayant une forme de « L » grossier, je l'ai d'abord agrandie en égalisant les angles. Puis j'ai commencé à creuser la roche, à gauche de l'entrée, pour faire une « cuisine ». Au fur et à mesure que les morceaux tombaient, je les morcelais rapidement et les repoussais du pied, ce qui m'a valu à plusieurs reprises de m'enfermer moi-même derrière des monceaux de débris. Enfin j'ai taillé ainsi une petite pièce de 3 mètres sur 3, perpendiculairement au couloir d'entrée de la grotte et parallèlement à la paroi extérieure. Ensuite, j'ai creusé une « chambre d'amis », toujours à gauche de l'entrée, mais à l'angle du « L ». Histoire de simplifier la tâche, j'ai commencé d'abord par lui tailler trois marches d'accès... C'était une fantaisie, mais je m'en suis félicité, les débris étaient plus faciles à éjecter. Aux innocents les mains pleines ! Là j'ai voulu limiter les efforts et je lui ai donné 3 mètres sur 2.

À ce moment, j'étais déjà crevé et j'avais faim. Je me suis accordé un quart d'heure pour me restaurer, ce qui m'a donné des forces pour entamer la deuxième moitié du travail. Dans le « L » formant la grotte, le couloir d'entrée correspond à la petite barre horizontale. Face à l'entrée, à la hauteur du coude, j'ai creusé une pièce destinée à servir de réserve de vivres et de bois : 5 mètres de côté ! Pour chacune de ces pièces, je m'étais efforcé de creuser une entrée de 1 mètre de large et de continuer derrière, ceci afin d'en faire des pièces indépendantes dès que je pourrais y ajouter des portes. Ça ne facilitait pas le travail, mais je devinai que pour ma vie future c'était important.

Plus tard je me suis attaqué à ma chambre, au fond de la grotte naturelle, et surélevée de trois marches également. J'avais eu un coup de barre difficile à surmonter, mais la chambre finie, ça allait mieux et j'ai continué en creusant des ouvertures, des conduits plutôt, à travers plusieurs mètres de roche, en donnant au laser son maximum de rayon et en traçant un cône. Plus facile que je ne l'aurais cru : les morceaux de roche découpés ont glissé d'eux-mêmes dans la pièce et je n'avais qu'à les sectionner tranquillement en blocs de 4 à 5 kilogrammes, au fur et à mesure. Ça allait très vite. Les conduits de chaque pièce étaient orientés vers le haut, sortant du rocher 3 mètres au-dessus de ma tête. J'ai également taillé des cheminées dans la grotte naturelle et les deux chambres, avec un conduit. Puis je me suis attaqué à la

cuisine.

Dans la masse du rocher, j'ai taillé une cuisinière ! Mon chef-d'œuvre : une grille intérieure pour retenir les cendres et une grossière plaque supérieure pour y poser ce que je ferai cuire au-dessus de trois trous d'un diamètre différent. Et enfin, une porte d'évacuation des cendres, en bas. J'étais devenu habile avec le laser dont la manœuvre est très simple. J'ai eu aussi l'idée de creuser une vasque, sorte de grande cuvette, contenant facilement 400 litres d'eau, avec un conduit venant du sommet du rocher et, comble de luxe, un petit conduit de trop-plein à 5 centimètres du bord pour éviter d'inonder la grotte. Grimant au sommet du rocher, je lui ai vaguement donné une forme d'entonnoir, pour recueillir les eaux de pluie, centré sur le conduit de la vasque. J'avoue que j'étais très content de moi, et plus encore le lendemain matin en la trouvant remplie à moitié par une pluie tombée dans la nuit. Un sacré coup de veine, bien méritée après tout ce travail.

Avec les dernières minutes de la demi-charge, j'ai creusé des étagères un peu partout avant de vitrifier murs et plafonds pour assurer une étanchéité totale, aussi bien contre les infiltrations d'eau que d'insectes. Lorsque le laser s'est arrêté de fonctionner, je ne tenais plus sur mes jambes et, en outre, il y avait 1,50 m de débris dans les couloirs. Je me suis installé dans un petit coin pour dîner et dormir.

Le lendemain, j'ai déblayé et nettoyé partout, jetant les débris en bas du rocher. Ça a suffi à occuper mon après-midi, parce que, d'après le soleil, j'avais fait une sacrée grasse matinée. Le jour suivant, je me suis replongé dans le manuel, au chapitre sur l'alimentation. Il paraît que la viande convenablement fumée se conserve assez longtemps tout en gardant ses propriétés nutritives. Coïncidence, j'étais consciencieusement en train d'apprendre ma leçon quand j'ai vu sortir d'un petit bosquet, à 100 mètres de la grotte, une antilope-vache-léopard, que j'ai d'ailleurs décidé d'appeler des antilopes-léopards. En voyant la bête, je me suis dit que non seulement sa chair me serait utile, mais aussi sa peau. J'avais en tête des projets pour la seconde demi-charge de laser et j'ai pensé qu'il faudrait bien y ajouter une chasse.

Ce même matin, j'ai aperçu d'autres bêtes. J'avais déjà repéré des oiseaux, assez farouches, petits, très colorés dans les teintes claires et très bruyants, mais pas d'autres races pédestres. Après le départ de l'antilope-léopard, j'ai vu apparaître des espèces de chèvres – je continue à procéder par analogie avec la faune terrestre – des chèvres donc aux poils très longs, mais sans cornes. En revanche, la tête semblait couverte d'un véritable casque corné. Et si j'en juge par la musculature de leur cou, elles doivent s'en servir dangereusement. En tout cas, elles aussi m'ont paru susceptibles de me fournir viande et

fourrure. Elles ne sont peut-être pas commodes, mais je devrais quand même en venir à bout. Elles sont à ma portée.

Le même jour, je devais repérer les bestioles dont les empreintes m'avaient impressionné au bord du fleuve. Deux sortes de chiens, ou de loups, ont débouché au coin du rocher. Marron clair, elles avaient une démarche souple de félins et je me suis fait tout petit sur mon perchoir, lorsque je les ai vues baisser la tête et se mettre à brouter l'herbe ! La vieille loi voulant qu'un herbivore ne soit pas agressif ni par ses pattes, ni par ses mâchoires, je me suis senti rassuré. Enfin, peu avant la tombée de la nuit, un immense troupeau de bêtes plus petites, ressemblant vaguement à des lièvres par leur façon de se déplacer, a envahi l'espace entre le rocher et le bosquet. Ils avaient un pelage noir, une tête assez large et une gueule laissant passer une longue langue pour happer les brins d'herbe. Cette fois j'ai pensé que je faisais connaissance avec mon ordinaire.

C'est deux jours plus tard que j'ai entamé ma seconde demi-charge. Dès le matin, sans me creuser le crâne, je suis allé au grand arbre le plus proche de la grotte. D'un coup de laser, j'ai coupé le tronc à la base... Et il ne s'est rien passé. Je m'attendais à le voir s'effondrer dans un grand fracas et rien ! Pourtant le tronc était bel et bien coupé. En fait le rayon était si étroit que l'arbre n'avait pas de raison de tomber. Il a fallu un second passage en biais, imitant l'encoche d'une hache, pour qu'il se décide à basculer. Les oiseaux se sont tus.

Après avoir rapidement coupé les branches, j'ai débité le tronc en morceaux de 6 mètres que j'ai ensuite partagés en planches, sur toute la largeur du tronc, épaisses de 3 centimètres environ. Enfin le reste a servi à faire des bûches. Laissant tout sur place, je suis allé chercher le ceinturon et je me suis dirigé vers le fleuve en marchant sans précaution, mon arme me donnant une sécurité suffisante.

A peine arrivais-je à la lisière du bois qu'une antilope-léopard en est sortie lentement, me regardant venir. Tant pis, j'aurais préféré en chasser du côté de la grotte pour avoir moins de trajet à faire, mais puisque celle-ci se présentait... Décidément, j'avais une véritable aversion pour ces bêtes. Leur assurance peut-être ? A 30 mètres, j'ai réglé la portée du laser, en me gardant une marge de sécurité et j'ai visé soigneusement entre les deux yeux. Puis l'arme a émis son petit grésillement discret. La bête a semblé ne rien sentir et j'ai eu un instant d'inquiétude. Soudain ses pattes ont cessé de la porter et elle s'est effondrée. J'avançai vers le corps lorsque deux autres antilopes-léopards sont apparues un peu à droite. La première baissait la tête soufflant avec colère, et je la surveillais, lorsque, du coin de l'œil, j'ai entrevu la seconde qui chargeait sans prévenir ! Et à une vitesse folle...

Le temps de braquer le laser, elle était déjà à 20 mètres. Je me

demande où j'ai trouvé assez de calme pour viser le front. Elle a roulé au sol, venant s'arrêter sur le flanc à quelques pas... Sans interrompre le mouvement, j'ai ajusté la dernière qui a été foudroyée au moment où elle baissait la tête pour attaquer.

Tout danger écarté, j'ai senti la transpiration me couvrir les cuisses et le front. Ce qu'elles peuvent être rapides, ces saloperies ! Pas le temps de m'en occuper maintenant, je reviendrai plus tard. Tant pis si des charognards venaient en prendre une part. Traversant le bois, je suis arrivé à la lisière, côté fleuve, pour examiner les arbres. J'ai mis plusieurs minutes à repérer cette espèce qui m'avait paru la plus légère l'autre jour, et j'en ai choisi un spécimen au tronc large de 1,50 m. Je l'ai abattu sans difficulté, me bornant à le faire basculer côté fleuve. Maintenant, il s'agissait de ne pas se tromper. Les indications du manuel étaient simples et je les ai suivies à la lettre. D'abord enlever les branches, puis couper une section de 5 mètres de long et la séparer en deux, au diamètre. Les deux moitiés ont basculé à droite et à gauche, la face tranchée vers le ciel. J'ai poursuivi en taillant les extrémités en pointe, puis j'ai commencé à creuser la moitié de droite, en traçant des V de plus en plus profonds et larges. Peu à peu, je l'ai ainsi vidée. A l'extérieur, j'ai taillé une vague quille en calant des branches pour qu'elle ne bascule pas et je me suis trouvé devant une pirogue ! Ça m'avait pris une heure, du coup j'ai recommencé avec l'autre moitié. Je n'avais besoin que d'une seule pirogue, mais ma prudence naturelle s'est manifestée, et comme ça ne me coûtait rien...

Dans le reste du tronc, j'ai taillé quatre pagaies et deux espèces de pelles. Enfin, du cœur de ce qui restait, j'ai tiré deux longues perches de 6 mètres, et une autre de 4 seulement. J'ai apporté grand soin à la fabrication de cette dernière, creusant un logement à une extrémité pour y glisser le manche du couteau. Ça collait et ça me faisait une très belle lance !

Ensuite, j'ai essayé de déplacer une pirogue. D'un coup de reins, j'ai pu la bouger de 50 centimètres. Ça irait, je pourrais les mettre à l'eau sans difficulté. Restait à savoir si elles voudraient bien flotter dans le bon sens ? Peut-être faudrait-il alourdir un peu la quille, encore que je m'étais efforcé d'y laisser une certaine masse de bois. Je verrais ça un autre jour, pour l'instant j'avais prévu de chasser un peu pour me faire une réserve de viande et la fumer.

*

Cinq heures plus tard, j'étais de retour à la grotte, fourbu, mais porteur de 10 « lièvres » abattus du côté de la grande forêt, à l'est, le long du fleuve. J'étais retourné découper et récupérer tout ce que je pouvais des antilopes-léopards, notamment les cuisses et la peau. Un

sacré travail là encore, une tâche écoeurante qui m'a secoué.

De retour, j'ai découpé de mon mieux une sorte de roue dans ce qui restait de l'arbre abattu, l'ai percée au centre avant de creuser une gorge tout autour, sur la tranche. Au-dessus de la grotte, un peu à gauche, j'ai taillé la roche pour faire une sorte d'éperon en saillie et j'y ai glissé la roue. Ça faisait un treuil acceptable et j'étais assez content de moi.

C'est ensuite que j'ai terminé l'installation de mon abri. J'ai fait écrouler, à coup de laser, le petit chemin en surplomb qui ceinturait le rocher, ne laissant qu'une plate-forme de 3 mètres devant l'entrée de la grotte qui était ainsi isolée. Et surtout aisément défendable, car je pensais bien que tôt ou tard, il faudrait se bagarrer. J'aurais bien aimé creuser une sortie de secours mais il fallait pour ça traverser tout le rocher et ma demi-charge ne m'en laissait plus le temps.

Un peu plus tard, j'ai fabriqué une échelle avec le tiers de la corde et des petites branches, et je l'ai fixée à deux bittes d'amarrage taillées dans la paroi à droite de la porte, enfin de l'entrée, la porte n'étant pas terminée. Avec ce système, je n'avais qu'à balancer l'échelle dans le vide pour m'en aller et, une fois de retour, je la tirais à moi et personne ne pouvait grimper jusqu'ici !

Le lendemain, j'ai monté le bois avec le treuil, du moins une partie, parce que la réserve était à moitié pleine, alors qu'il restait encore les trois quarts de ce que j'avais coupé, en bas. J'ai monté aussi des petites branches et des feuilles pour me servir à allumer du feu, ce que j'ai fait aussitôt avec le briquet à amadou qui fonctionnait à merveille. Et j'ai passé le reste de la journée à fumer la viande... Je suis allé encore en récupérer sur les carcasses après avoir lu attentivement les conseils de dépeçage dans le manuel. Elles avaient été entamées sévèrement et j'y ai trouvé des traces de griffes énormes. Apparemment, il y avait dans cette région des fauves terribles que je n'avais pas encore rencontrés. Pendant que toutes les cheminées allumées fumaient la viande, j'ai entrepris de racler les peaux. Le soir encore, j'étais moulu, mais j'avais de la viande en quantité et les peaux étaient prêtes à sécher au soleil.

Ce sont ces peaux sur lesquelles j'ai trimé les jours qui suivirent, alors que je cherchais un moyen de faire fuir l'odeur de viande fumée qui empestait la grotte. La prochaine fois, je ferai ça dehors !

*

Voilà le jour et ça me tire de ma rêverie. Oui, j'en ai fait du travail...

C'est curieux, ces levers de soleil. Sur Terre, j'ai souvent remarqué qu'ils commençaient avec une petite lumière sale, triste même. Ici, ça

ne dure pas, tout de suite le soleil se détache sur l'horizon. Ça ne me rend pas plus gai, pour autant ; la solitude m'accable. Parler, dire n'importe quoi, mais parler à quelqu'un. Un autre être humain ! Si je ne découvre personne, dans dix ans je ne saurai plus parler. C'est affolant de penser à tout cela. En fait, je ne tiendrai plus longtemps. Lorsque je suis occupé, ça va à peu près, mais ce qui me mine, ce sont les moments où l'esprit est disponible... Or, maintenant, mon installation est terminée...

Ce matin, j'avais prévu de creuser une fosse dans la forêt où j'ai abattu les « lièvres », enfin les pseudo-lièvres ; délicieux, d'ailleurs, malgré l'absence de sel, je les ai fait cuire avec de la graisse d'antilope. Je veux essayer de faire ce piège, le manuel dit que ça marche.

Il faut y aller. Je prends la lance que j'ai terminée. Le second couteau est fermement fixé et c'est une arme qui me laisse du champ : 4 mètres. J'enfile le pagne que je me suis fabriqué avec deux peaux de lièvres. Je me suis décidé à mettre de côté la combinaison, pour une période plus froide, ce qui m'a valu de bons coups de soleil sur les jambes. Après, j'irai probablement essayer les pirogues, ça me tente.

Avec un soupir de lassitude, je pénètre dans la « salle de séjour », l'ancienne grotte naturelle, et vais boire un peu d'eau à la gourde, avant de la remplir dans la vasque. J'ai encore suffisamment d'eau de pluie, mais je me demande parfois si elle va encore se conserver longtemps et si je n'ai pas commis une erreur. Le ceinturon est accroché au mur et je le ceins. Il comporte à demeure, le couteau à droite, la gourde sur la fesse droite et le laser sur la fesse gauche. Il est hors de question d'utiliser l'arme, ce serait aussitôt une demi-charge virtuellement fichue, mais je préfère l'avoir sur moi, tant que l'expérience ne me suffira pas à faire face à une situation dangereuse.

Je mets dans le sac à dos un peu de viande pour la journée, ce qui reste du rouleau de corde, en partie utilisée pour l'échelle et le treuil, et des cartes. En me relevant, mon regard tombe machinalement sur une caisse... Bon Dieu ! Bougre de crétin ! Mais je suis vraiment le roi des couillons, voilà trois semaines que je suis ici, que je vis devant les caisses et j'ai oublié de les ouvrir !

Avec le couteau, je force la première serrure. J'ai un peu peur de casser la lame, mais... Non ça va, c'est ouvert. Des boîtes de microfilms. Merde ! J'ai gueulé de déception. La caisse est pleine de documents. La seconde ; encore des documents microfilmés, mais aussi une lectrice. C'est une petite machine très simple dans laquelle on glisse les boîtes de microfilms, et qui permet, par un système de prismes à fort grossissement, de visionner ceux-ci en utilisant la lumière du jour. Je vais au moins pouvoir m'instruire ! Je dois avoir l'histoire de la Terre sous les yeux, de quoi retourner le couteau dans la plaie, aussi... La troisième, la quatrième et la cinquième

contiennent également des centaines de milliers de documents microfilmés.

La sixième a manifestement été forcée. Giuse, probablement. Au-dessus des boîtes, je trouve effectivement un fer de hache. De la poussière m'indique qu'il a eu un manche autrefois. Il doit dater d'un lointain passé terrien, XIX^e ou XX^e siècle, probablement. Une boussole aussi. Ça c'est un trésor. J'en avais une, moi aussi, dans ma vitrine d'antiquités, mais plus ancienne que celle-ci qui dispose d'une petite fente de visée pour prendre des relèvements. Je le sais. J'ai si souvent manipulé la mienne que celle-ci m'est déjà familière. Apparemment, elle peut s'accrocher à mon ceinturon, ce que je fais immédiatement.

Dans les deux dernières caisses, je trouve des pots de métal, un casque guerrier que je me souviens avoir vu coiffer des soldats de je ne sais quelle époque. Voilà aussi des aiguilles à couture dans un petit étui métallique. Dommage que je n'aie aucun fil assez petit pour passer dans le chas minuscule. Un appareil qui a dû être... un masque de plongée, mais il n'en reste que la vitre et une partie métallique. C'est tout ce qui a résisté au temps. Alors que je vais refermer la dernière caisse, je trouve un miroir et une boîte métallique contenant un fer de marteau et un burin. Aussitôt je me regarde dans le miroir et j'ai un choc. Est-ce vraiment moi ? Les traits sont plus marqués qu'autrefois, mes cheveux me paraissent aussi un peu plus clairs. Le soleil, sûrement. Mais ce qui m'impressionne, c'est l'expression de mon visage : dure, méfiante. Je n'ai jamais été amoureux de ma tête, on fait beaucoup mieux, mais je n'aime pas beaucoup l'homme que je vois ici ; il est trop... je ne sais, mais je regrette.

Et enfin, des jumelles. Je file dehors les essayer. Voilà un outil d'une immense valeur pour moi. Je découvre la plaine très loin, et des forêts encore. Je vais pouvoir surveiller les approches et apprendre quantité de choses sans quitter la grotte.

Pour l'instant, je me contente de les glisser dans le sac avec les fers de hache et de marteau auxquels je vais fabriquer des manches. J'y ajoute une peau d'antilope pour mettre dans le fond de la pirogue et protéger mes genoux. Je jette l'échelle de corde et descends, la lance accrochée à l'épaule par un morceau de ficelle. Sitôt à terre, je fixe le bas de l'échelle à une petite saillie à 2 mètres du sol et, la lance à la main, je me mets en route.

*

Voilà les pirogues. Elles n'ont pas été bougées. Je prends une pelle et pars vers le petit bois de l'ouest pour creuser la fosse.

Les yeux fixés sur le sol, je repère au passage des traces d'antilopes-léopards. Décidément, ces bestioles aiment beaucoup le coin ; à moins

qu'il n'y en ait partout...

À l'orée du bosquet, je repère un endroit piétiné de ce qui me paraît être des empreintes de lièvres et je me mets au travail, la lance à portée de la main. Avec le couteau, j'attends le sol et y découpe des carrés d'herbe de 50 centimètres de côté, que j'arrache. Je pose délicatement les carrés près de moi et, avec la pelle, enlève peu à peu la terre. Lorsque le trou atteint 1,50 m, je le recouvre de branchages sur lesquels je pose les carrés d'herbe. On voit encore la trace de la fosse, mais les animaux ne se méfieront peut-être pas. En tout cas, je ne peux faire mieux et je reprends le chemin des pirogues.

Quelque chose a bougé, là. Dans ma main, la lance s'est aussitôt braquée. Je suis dans le bois aux pirogues, pas loin de celles-ci. Les yeux aux aguets, légèrement penché en avant, je fais un pas sur le côté, vers un arbre dont la première branche est à ma portée, lorsque deux formes sortent d'un buisson. Des chiens félins. Ils avancent vers moi, mais avec prudence. Ils n'ont guère l'air belliqueux et je décide d'attendre pour me mettre à l'abri.

Les bêtes continuent à avancer, baissant parfois la tête comme si elles allaient brouter. L'une stoppe brusquement et bondit en arrière comme si elle avait été attaquée. Puis elle reste là, plantée sur ses pattes.

— Ma parole, mais elles veulent jouer ?

J'ai parlé à voix haute, je crois bien.

Au son de la voix, les deux chiens félins lèvent la tête et la tournent dans tous les sens. Un instant d'hésitation, et ils détalent à grands bonds souples. J'ai un sentiment bizarre : on aurait dit que c'est ma voix qui les a fait fuir.

Secouant la tête, je me remets en route et arrive presque tout de suite aux pirogues.

La rivière est à peine à 100 mètres de la lisière de ce bois et je m'attelle à un harnais confectionné avec la corde. Quand j'arrive enfin à la berge, je dois m'asseoir pour souffler. Il y a trois semaines, j'aurais bien été incapable de cet effort. Je deviens un vrai petit sauvage ! Allez, maintenant, c'est le grand moment.

Ne laissant à bord qu'une pagaie, la peau d'antilope et une perche, je plante le manche de ma lance dans le sol, à côté du sac.

D'un coup de reins, je propulse la pirogue vers l'eau qui monte jusqu'à 10 centimètres du rebord. La moitié arrière est encore sur terre, et je fais glisser doucement l'ensemble qui flotte bientôt, parallèlement à la berge. Dans l'eau jusqu'aux genoux, je retiens d'une main la pirogue, puis la lâche. Elle ne bouge pas ! Alors, je lève une jambe, pose le pied à l'intérieur, les mains appuyées sur chaque bord. Le bateau ne s'enfonce pratiquement pas. Le cœur un peu battant, je ramène à bord la dernière jambe... La pirogue n'a toujours pas bougé.

Je m'agenouille avec précaution, empoigne la pagaie et la plonge légèrement dans l'eau d'un mouvement aussi souple que possible. Puis je recommence plus fort. Un léger balancement, c'est tout. Formidable ! Une grande joie m'envahit et, délibérément, je tire très fort sur la pagaie. La pirogue fait presque un bond en avant et je dois corriger tout de suite l'embarquée, en laissant la pagaie dans l'eau, de profil, en guise de gouvernail. Ça marche, bon Dieu ! ça marche !

Je crois bien que j'en ai hurlé...

À petits coups, je fais demi-tour et reviens vers le point de départ. Pour l'expérience suivante, je préfère être en eau peu profonde. Je me mets debout et marche vers l'extrémité de l'embarcation qui roule un peu, sans plus. Elle est vraiment d'une stabilité remarquable. Alors je saute à terre, embarque tout le matériel et m'accroupis au quart de la longueur. Puis je plonge la pagaie dans l'eau et propulse la pirogue vers le large.

J'ai envie d'aller vers l'ouest, vers le lac. La pirogue avance bien et j'entends l'eau rejetée par la coque. Finalement, elle est large, près de 1,50 m, et pourrait contenir facilement huit personnes. Il n'y a pas trop de courant, à 30 mètres de la rive, que je surveille continuellement. Un instant je me demande si je reconnaitrai mon point de départ. Ce qui m'amène à penser que je devrai construire un abri pour les embarcations. Et même deux, en deux endroits différents, si je veux être sûr d'en garder une en cas de pépin. Ah ! ma satanée prudence...

Un troupeau de bêtes inconnues apparaît au détour de la rivière, du fleuve plutôt, car il s'élargit encore en approchant du lac. Mais les bêtes détalent au galop avant que je ne puisse les observer. Elles ont dû me sentir, le vent vient de l'est. Maintenant la rive gauche est entièrement couverte de la grande forêt que l'on aperçoit depuis le rocher. C'est encore une autre race d'arbres, d'une taille ahurissante, plus grands que les séquoias californiens qui mesurent tout de même leurs 140 mètres ! Les troncs sont lisses jusqu'à une trentaine de mètres (Bof ! jamais qu'un building de dix étages !) au-dessus, des branches en jaillissent. Si bien que la forêt, au niveau du sol, paraît un vrai boulevard malgré le nombre d'arbres. Encore que plus loin il me semble apercevoir des cèdres du Liban ; difficile de les appeler autrement. Cessant de ramer, je regarde au fond de l'eau. Elle est extrêmement claire. Il me semble apercevoir un reflet sombre.

Un poisson ? À tout hasard, j'attrape ma lance. Un poisson changerait un peu mon ordinaire, encore que je sois très amateur de viande. Mais à ce rythme, je risque de m'en dégoûter.

La pointe effleurant la surface, je guette un moment sans rien voir et, dépité, reprends la pagaie. Le courant m'a amené près de la rive, dans une courbe. Il y a là une pente naturelle, et j'ai envie de voir à

quoi ressemble ce coin. Lorsque l'avant de la pirogue touche la berge, je saute à terre et hisse l'embarcation de 1 mètre pour l'immobiliser. Puis j'empoigne ma lance et avance vers les bois. Les bruits d'oiseaux cessent aussitôt. Je m'arrête, un peu surpris par le silence, puis reprends la marche.

Au bout d'une centaine de mètres, je stoppe. Depuis un moment, quelque chose me titille le crâne. Une idée qui ne veut pas sortir. Voyons, elle m'est venue lorsque je suis entré dans la forêt, après que les oiseaux... Oui ! c'est ça ! Les oiseaux ont cessé de chanter et là, ça ne va plus. Ou bien ils ont eu peur de moi, et ce n'est pas logique... sauf s'ils ont déjà eu à pâtir des hommes. Alors, il y aurait des hommes sur cette planète ? Ou bien ce n'est pas de moi dont ils ont eu peur...

À cette pensée qui me semble brusquement plus plausible, je me raidis. Lentement, je fais demi-tour sur moi-même pour revenir à la pirogue, j'avance de deux pas et me fige. Émergeant d'un buisson, une créature me fait face à une vingtaine de mètres. Un... un singe ! Un grand babouin terrien, mais avec un museau encore plus semblable à celui d'un chien. Une sacrée mâchoire ! Déjà sur Terre les babouins ont la réputation d'être dangereux, mais celui-ci a une gueule redoutable. Il retrousse ses babines d'ailleurs, montrant des crocs impressionnants. Je sens mes jambes faibles brusquement. Je n'avais pas été préparé à ça ! J'ai envie de dire : « Non ! je ne veux plus, laissez-moi ! » Mais, là-bas, le babouin vient de se dresser sur ses pattes arrière, balançant les bras, les mains agitées de crispations.

Aussi brusquement que ma frousse était venue, je me sens envahi d'une sorte de détermination, presque un dédoublement. Je reconnais cette impression au passage : un peu comme si je sortais de ma peau et m'observais de l'extérieur ! Mais tout se passe très vite. Je reconnais là un symptôme qui s'est manifesté chaque fois que je me suis trouvé dans une circonstance dangereuse, ce qui n'était pas fréquent dans ma vie de logicien, il faut bien le dire. Maintenant mon cerveau travaille à plein rendement et je me souviens avoir lu quelque part qu'en face d'un fauve évolué, ayant un minimum d'intelligence, il ne faut pas montrer sa crainte, mais au contraire être d'un grand calme. D'abord parce que cela montre à la bête que l'on n'est pas impressionné, c'est-à-dire que l'on ne craint pas sa force, sous-entendant qu'on en a autant à lui opposer. Et ensuite cette attitude permet à la bête de sauver la face et de ne pas fuir devant le plus fort !

Je m'immobilise donc. Le babouin redouble ses efforts et avance de plusieurs pas. À vrai dire, j'ai du mal à ne pas braquer ma lance, mais je reste de marbre. Je me dis que ça va marcher lorsque, sur la gauche, quelque chose attire mon attention. Lentement, je tourne la tête. Trois autres babouins observent la scène. Et merde, tiens !

Alors là, ça sent mauvais. Il faut trouver un moyen de contourner le

plus belliqueux pour retourner à la pirogue. D'un mouvement tranquille, je m'écarte sur le côté, d'un pas. Mon adversaire s'est arrêté, je fais deux autres pas et pense que ça va marcher, quand le babouin gronde sourdement et saute sur place. Il n'y a plus de choix, il faut combattre et faire vite.

A peine y ai-je songé que j'avance vers le singe, à petits pas d'abord, puis j'accélère et me mets soudain à courir vers lui, la lance en l'air.

Alors que j'en suis à 10 mètres, le singe bondit à son tour et je baisse la pointe de mon arme que j'empoigne à deux mains. Pas le temps de viser. La lame a transpercé de part en part la poitrine du babouin qui pousse un hurlement terrible. Dans ma foulée, je fais un écart et tire violemment sur ma lance qui se dégage. Sans ralentir, au contraire, je fonce vers la rive. Derrière, le singe blessé est accroupi, mais les autres se sont rués en avant. Ils ont 50 mètres de retard et je me demande si ce sera suffisant pour que j'aie le temps de pousser au large ?

Voilà la rive. Je jette la lance à l'eau tout en me demandant, un peu tard, si elle va flotter.

D'un coup de reins, je propulse la pirogue où je plonge désespérément. Il était temps, les babouins sont déjà là ! Trépignant sur place, hurlant de rage, ils restent à la limite de l'eau pendant que, sur sa lancée, la pirogue s'éloigne de quelques mètres. Je me redresse lentement et me mets debout, face à la rive. La lance est à côté, flottant heureusement. Là-bas, les singes se sont tus et, accroupis, me regardent. J'en suis d'abord surpris, puis je réfléchis. Peut-être font-ils le rapprochement entre l'eau et ma position verticale ? Alors, à tout hasard, je reste ainsi, immobile, les regardant calmement. Puis je me frappe la poitrine des deux poings, en poussant un hurlement, allez savoir pourquoi. Paniques, les trois babouins font demi-tour et s'enfuient ! Alors ça, c'est la surprise !...

CHAPITRE V

A voir le soleil, il est encore loin de midi, mais à ramer comme il le fait, Cal a déjà faim. De toute manière, il fait encore quatre repas par jour. Malgré ses efforts, il n'a pas réussi à adapter son organisme au rythme de ces journées interminables. Si en hiver, les nuits sont proportionnellement aussi longues, ce sera difficile. Après huit heures de sommeil, même bien fatigué, il se réveille.

Depuis deux heures, il navigue sur le lac. La surface y est ridée de vaguelettes soulevées par le vent, mais l'étrave taillée de la pirogue les étale sans difficulté. Malgré tout, en décidant d'explorer la partie ouest du lac, il a entrepris de longer la berge à une cinquantaine de mètres. La forêt de séquoias a l'air immense, et il préfère l'avoir dépassée avant d'aborder pour manger quelque chose. Il n'y en a plus pour longtemps d'ailleurs. L'orée ne se trouve guère qu'à une centaine de mètres en avant.

Il dépasse celle-ci et fait pivoter la pirogue vers une petite plage, de sable, semble-t-il. C'est un endroit magnifique. Le terrain, ici, est plus vallonné, creusé de sillons qui ondulent, et couvert d'herbe. Quelques cèdres de temps à autre, et des résineux par 2 ou 3. Déjà à 30 mètres du bord, le fond de sable clair paraît tout proche et Cal a une furieuse envie de se baigner. Pourquoi pas d'ailleurs ?

Il aborde et enlève le pagne pour se jeter à l'eau.

Elle est délicieusement tiède ! Un peu salée. L'idée lui est venue qu'il suffira d'en faire évaporer pour avoir un peu de sel... Voilà bien la meilleure découverte pour son confort personnel. En faisant la planche, il aperçoit son propre ventre et remarque la différence de couleur à la ceinture. Son torse, presque toujours nu, est maintenant d'un brun doré alors que le ventre, protégé par le pagne, est blanc.

Dieu que l'on est bien... Une onde de bonheur l'a envahi. Un bonheur étrange qu'il ressent à la fois moralement et physiquement.

Une plénitude qu'il n'avait jamais connue.

Revenant sur la plage, il débarque la viande séchée et va s'asseoir à l'ombre d'un résineux pour manger à l'aise. C'est un morceau d'antilope qu'il a apporté. Fumée, la viande est encore assez tendre et il se régale.

Après son repas, il se trempe à nouveau dans l'eau, puis s'étend au soleil pour sécher sur le sable. Tout de même, avant de s'étendre, il plante sa lance et fait un trait à l'extrémité de l'ombre. C'est un petit système qu'il a imaginé pour avoir une notion du temps écoulé. Une horloge solaire rustique, en somme. Les yeux perdus dans le ciel très bleu, son esprit revient à la Terre.

« Penser que la Terre a ressemblé à ça, qu'elle a été aussi belle, qu'il y a fait aussi beau et que tout a changé par la bêtise ! À chaque fois que l'humanité est arrivée à un croisement, elle a pris le chemin le plus facile et le plus mauvais pour la suite. Au fond, la vie n'est pas dangereuse, rien n'est vraiment dangereux, sauf les initiatives des hommes. Même sur une planète comme celle-ci, on peut vivre tranquille et à l'abri, mais qu'en aurions-nous fait si nous l'avions découverte ? Polluée d'abord, puis détruite sûrement ! Jamais je ne pourrai leur pardonner... »

Cal le logicien. Cal le pacifique ! Il éprouve une véritable haine pour les hommes, enfin non, pas les hommes mais leur bêtise, leur appétit d'argent, leur imprévoyance surtout. Ce qui est terrible, c'est de penser qu'ils avaient tout pour réussir ; le Progrès est inévitable. Mais entre l'inventeur et ceux qui « utilisent », personne n'essaye d'imaginer ce qui va s'ensuivre ; on ne pense qu'au profit. Finalement, c'est une philosophie qui a manqué aux hommes, une philosophie qui les imprègne suffisamment pour freiner ou orienter leurs impulsions.

Peu à peu, ses pensées se font plus molles et il s'endort.

*

L'ombre a bougé de près de 10 centimètres lorsqu'il s'éveille. Il doit être un peu plus de 2 heures de l'après-midi. Il en a pour trois heures à rentrer à la grotte, il a donc le temps d'explorer ce coin. Mais comme il n'a pas envie de s'éloigner beaucoup, alors il prend juste la lance, enfle le pagne et s'éloigne d'un pas de promeneur, pieds nus.

Une demi-heure plus tard, il se faufile à travers un éboulis rocheux, dans un petit vallon splendide, lorsqu'il se trouve nez à nez avec une espèce d'ours rouge ! Tout à fait tranquille dans ce paysage paisible, il n'était pas sur ses gardes et n'a que le temps de faire un bond en arrière pour éviter une patte énorme, terminée par une véritable main aux doigts griffus. Dans cet espace restreint, il ne peut pas se servir de sa lance qu'il tient la pointe en l'air. Faisant demi-tour, il se rue vers la

sortie, lorsqu'une ombre vient la boucher. Un second ours !

Impossible de fuir, c'est fichu. Il va falloir utiliser le laser. Sa main s'est portée à la ceinture, lorsqu'il reçoit un choc au cœur. Son ceinturon est resté sur la plage, il est en pagne...

Il a un rôle de terreur. Dans cet espace, il n'a aucune chance, attaqué des deux côtés. Un mouvement de révolte le redresse, tentant vainement d'abaisser son arme. Les bêtes sont tout près.

Et soudain tout va très vite.

Sa lance s'immobilise et il lève les yeux. Là-haut, sur le rocher, un homme tient la lance à deux mains et lui fait signe de s'y accrocher.

Dieu ! un être humain !

Frénétiquement, Cal empoigne la lance et se voit hisser sur le rocher. Il était temps. La patte de l'un des fauves a frôlé son pied.

L'être ne lui laisse pas le temps de souffler. Lui lançant une phrase incompréhensible, il tend le bras vers le sommet de l'éboulis et commence à grimper. Cal saisit sa lance et suit.

En une minute, ils se retrouvent tous deux au sommet. Plus bas, les deux ours cherchent un passage pour suivre leur proie. Mais Cal sait qu'ils ne sont plus vraiment dangereux. Autant sa lance était inutile en bas, autant ici elle a son utilité, pour repousser une attaque.

Ce répit lui permet de revenir à cette extraordinaire rencontre. Il y a des hommes sur cette planète ! Il n'est plus seul... Il se retourne lentement pour examiner son compagnon. Il ne sait pas encore très bien quelle attitude prendre.

En tout cas, se dit-il, c'est un beau spécimen d'être humain. Il le dépasse d'une tête, ce qui représente facilement 2 mètres. Les épaules sont larges, mais pas démesurément. Ce que l'on aurait appelé sur Terre, un homme bien bâti, mais pas un athlète. Les hanches sont assez étroites et le corps est harmonieusement proportionné. Celui d'un danseur, tiens ! Ou plutôt d'un Noir, un Massaï d'Afrique, par exemple. Ou même un peu tout cela à la fois... Sa peau est bronzée, d'un bronzage qui aurait fait fureur sur Terre, avec ses reflets cuivrés rouges. Mais le plus extraordinaire, ce sont les cheveux : ils sont d'un blond presque blanc ! Vraiment magnifiques. Il est vêtu lui aussi d'un pagne, mais en tissu grossier. Ce qui vexa un peu Cal... Pourtant non, ce n'est pas un pagne, mais une sorte de paréo hawaïen que l'on aurait enroulé autour de la taille dans le sens de la largeur, si bien que les jambes sont dévoilées à mi-cuisse.

Pour l'instant, le gars a l'air tout aussi étonné et le contemple avec autant de curiosité. A nouveau, il lui lance une phrase.

Cal hausse les épaules en souriant. Alors le type sourit à son tour et s'accroupit pour surveiller les fauves.

Oui, on fera connaissance plus tard, il y a deux personnages qui méritent toute leur attention. Surveillant son côté. Cal pense à

l'avenir. Faut-il suivre cet homme ? Il ne vit sûrement pas seul, donc il y a quelque part un village, ou un équivalent. Cette pensée le frappe. Il s'est mis à penser « terrien ». Ce sol est celui d'une autre planète, il ne doit pas la contaminer avec sa forme de pensée, il ne doit pas agir inconsidérément afin de ne pas les influencer. En tout cas, pas de mauvaises manières. Puis il songe que l'autre est le seul à avoir parlé. Avec son pagne fait en peau, il va peut-être le prendre pour un arriéré ? Alors il se retourne.

— Dis donc, mon vieux, tu ne comprends pas bien sûr, mais tu n'as pas l'air bête, on va bien trouver un moyen de communiquer ?

Le gars le regarde, stupéfait. Peut-être tout le monde parle-t-il la même langue dans cette région ? Il y a tant de questions sans réponse.

Les deux ours semblent avoir décidé de monter la garde eux aussi. Ils sont installés à l'ombre, au bas de l'éboulis. C'est que ça risque de s'éterniser, ça !

Autant commencer tout de suite. Cal s'approche de l'inconnu, s'accroupit près de lui. Par signes, il tente de lui faire comprendre qu'il a faim et soif. L'autre finit par piger et prend l'air ennuyé, lui parlant longuement en désignant le nord-ouest du bras tendu. Se frappant la poitrine. Cal montre ensuite le lac, que l'on distingue d'ici, et fait mine de manger. Du coup son copain a l'air étonné. Il doit y avoir du quiproquo dans l'air ! Avec étonnement. Cal s'aperçoit qu'il a retrouvé son sens de l'humour...

Il se frappe la poitrine encore une fois.

— Cal.

Tout en prononçant son nom, il a un bref souvenir pour toutes les scènes de rencontre avec des races inconnues, dans les super-films toutes dimensions que la Terre avait produits de son temps. Chacune se déroulait ainsi : le glorieux Terrien se frappait la poitrine en disant son nom, et régulièrement Cal le trouvait superbement ridicule et paternaliste ! Et il s'aperçoit maintenant qu'il s'agit en fait d'une réaction naturelle et efficace, car l'inconnu a compris. Il répond, de la même manière, quelque chose qui ressemble à.

— Lourogastiyu !

— Hein ?

Lou-ro-gas-tiyu, répète le gars patiemment.

— Lourogus... Ah ! je n'y arriverai pas, mon vieux. Si tu veux, je t'appellerai Louro en attendant de connaître mieux ta langue, O.K. ?

Le gars rigole.

*

Le soleil descend lentement dans le ciel. Maintenant Cal a vraiment faim, et surtout soif. Il n'y a pas d'abri sur le rocher et cela fait des

heures qu'ils attendent. Les ours n'ont pas bougé. Exaspéré, Cal a voulu descendre pour tenter de tuer au moins l'une des bêtes en restant sur un surplomb. Mais Louro l'a retenu en lui expliquant quelque chose, il a l'air de savoir ce qu'il veut et autant respecter son expérience.

Cal en a profité pour réfléchir. Que doit-il faire, retourner à la grotte porter le laser et les choses trop anachroniques, comme la boussole, avant de suivre Louro ? Mais ce sera difficile à réaliser, le gus va vouloir le suivre ; comment cacher le laser ? D'un autre côté, montrer aux hommes de cette planète ses maigres biens ferait de lui un être extraordinaire, et ce n'est pas une bonne solution. Il deviendrait immédiatement un chef, c'est-à-dire qu'il plongerait dans le monde de la politique locale sans convoiter celle-ci. Il est préférable de savoir d'abord à quoi s'en tenir pour cela, si jamais il s'y décide. Être un individu parmi les autres, voilà ce qu'il faut. Un peu original peut-être, du fait qu'il ne connaît pas leur langue ; ceci paraîtra déjà surprenant. Il faudra dire qu'il vient de très loin. Oui, c'est ça, il va tâcher de se faire accepter et d'apprendre leur langue. Il sera toujours temps ensuite de venir récupérer son matériel qui ne risque rien dans la grotte. À moins qu'il ne trouve une cachette pas trop loin du village, ce qui serait encore mieux.

Il cogite longuement, assis sur le rocher, puis il met au point son plan. Il y a un risque à prendre, mais aucun moyen de faire autrement. Après sa sieste, il a fait un long tour et l'éboulis rocheux ne doit guère se trouver à plus de 500 mètres du lac. S'il pouvait se glisser à terre du côté opposé aux ours, il aurait une chance de rejoindre la pirogue et de cacher son matériel. Le problème serait de revenir ensuite.

Se levant, il va examiner la paroi à l'est. Elle est à pic jusqu'à 3 mètres du sol. Enfin, il y a bien une petite bordure là en dessous. Oui, peut-être pourra-t-il s'y laisser glisser. De là il pourra sauter sur un rocher rond et après ça ira. Pour revenir, il atteindra facilement le rocher rond et aussi la petite bordure, mais de là le sommet sera inaccessible, à moins d'être aidé. Voilà la solution, il demandera à Louro de l'aider comme tout à l'heure, avec la lance.

Mais comment expliquer ça au type ? Et surtout l'empêcher de le suivre ? Il se tourne. Eh bien ce ne sera pas la peine de donner des explications, Louro dort !

Sans bruit. Cal se redresse. Les ours ne bougent toujours pas en bas. Cal prend sa lance et, s'asseyant au bord du vide, à l'est, respire un grand coup, puis tend ses jambes en avant, le long de la paroi. Il sent le rocher lui écorcher le dos au moment où il glisse dans le vide. Une éternité semble-t-il et ses pieds touchent la petite bordure... Il vacille un instant, mais rétablit son équilibre. Bon, ça va. Maintenant, le rocher rond. Il est à 2 mètres. Cal prend son élan et saute. Ça y est !

En quelques secondes, il est à terre. Sans perdre de temps, il se met à courir le plus silencieusement possible. Pourvu que les ours n'aient rien entendu ! Il file droit dans le petit vallon. L'herbe est assez douce sous ses pieds nus.

Voilà le lac. La plage doit être plus à droite. Il longe l'eau et trouve effectivement la plage. Rien n'a bougé ici. En hâte, il trie ses affaires, mettant de côté le laser, la boussole, le ceinturon, la carte et le sac. Il empile le reste dans la peau d'antilope, c'est-à-dire, la gourde, la viande fumée, le couteau – puisque l'étui est en métal grossier – les fers de hache et de marteau, la corde enfin. Tout cela peut être dévoilé. Même si ces outils peuvent paraître étonnants à la population, cela ne risque pas d'aller trop loin.

Une cachette, maintenant. Il cherche longtemps avant de trouver un trou dans le tronc d'un cèdre. Momentanément, ça fera l'affaire.

Lorsqu'il en a terminé, la nuit n'est pas loin. Un coup d'œil à la pirogue. Elle aussi sera surprenante par la taille. Enfin tant pis. Il attache la peau d'antilope par les pattes et y passe les bras, rejetant le paquet sur le dos, puis se met en route.

Arrivé à l'éboulis, il scrute les alentours sans rien voir et se précipite vers les rochers. Il atteint sans difficulté le rocher rond. De là, plus moyen de grimper plus haut sans aide. Il ramasse une petite pierre dans un creux et la lance vers le haut. La tête de Louro apparaît, inquiète, et Cal se sent tout de suite mieux. Il avait craint que le gars ne soit parti lui aussi ! Il lève la lance et son compagnon comprend, le hissant une seconde fois sans effort.

Il n'a pas l'air content, le père Louro ! Il se lance dans une grande explication, montrant les ours, le soleil qui descend à l'ouest, le rocher. Apparemment il traite simplement Cal de dingue... Ne pouvant guère répondre. Cal se contente de sourire, puis il s'assied et ouvre le baluchon. Louro qui ne semblait pas y avoir fait attention, ouvre de grands yeux en voyant la peau. Il se penche pour la toucher du doigt, avant de désigner la lance d'un air interrogateur.

Ça c'est un peu gênant... Mais il est difficile de parler du laser. Alors Cal hoche la tête et ouvre le paquet. Nouvel étonnement du gars devant le contenu, auquel le Terrien met fin en commençant à manger. Louro prend un morceau de viande à son tour et hoche la tête.

*

Au lever du soleil, Cal est déjà réveillé, bien sûr ; Louro, lui, dort encore. Les ours sont partis. Voilà pourquoi l'indigène n'a pas voulu partir hier. Il devait savoir que les bêtes ne passeraient pas la nuit en bas.

Louro se réveille à son tour alors que Cal est en train de boire à la gourde. C'est elle qui provoqua le plus d'étonnement chez son compagnon, hier. Il n'arrivait pas à comprendre comment elle avait pu être fabriquée.

Les deux hommes mangent puis Louro se lève et fait signe qu'il est temps de partir. À force de signes. Cal finit par lui demander où se trouve le village ? Après plusieurs tentatives infructueuses qui ont l'air d'impatienter un peu le gars, celui-ci finit par se baisser et trace un vague plan sur le rocher. Cal l'interrompt et l'emmène en bas où il s'accroupit, dégageant le sol. Louro hoche la tête et avec une brindille recommence son plan. Apparemment, le village est à l'ouest, au bord du lac. Quant à la distance, c'est l'inconnue.

Cal se relève et montre la direction du lac. Mais l'autre secoue la tête, désignant l'ouest. Ah ! ils ne vont pas en sortir ! Impatienté à son tour. Cal lui agrippe le bras et l'entraîne vers le lac.

*

Louro tourne autour de la pirogue, les yeux admiratifs. Il n'arrête pas de parler. Sur le sable. Cal dessine le bord du lac, le rocher aux ours et le village, faisant comprendre à l'indigène qu'ils vont gagner celui-ci par le lac. Du coup, Louro se met à rouler des yeux effarés !

Après avoir embarqué le matériel. Cal pousse la pirogue à l'eau et la retient d'une main, appelant son ami. Visiblement inquiet, le gars entre dans l'eau et approche, faisant un effort sur lui-même. Rien ne vaut l'exemple. Cal embarque et s'agenouille à l'arrière. Louro respire vite, comme sous le coup d'une émotion, mais finit par embarquer. Cal saisit alors une pagaie et pousse le canot au large.

Il faut une bonne heure à Louro pour s'habituer, mais lorsqu'il tourne enfin la tête vers l'arrière, il y a un grand sourire sur son visage. Il a l'air enthousiaste même, et s'efforçant d'imiter le terrien, prend l'autre pagaie... d'où un nouveau problème pour lui faire comprendre que chacun doit ramer sur un côté différent !

Les deux hommes rament depuis trois ou quatre heures, lorsque Louro commence à s'agiter. Puis il lance un appel. Cal qui ramait machinalement, plongé dans ses pensées, lève la tête.

Le village !

Il s'étend le long d'une plage, à l'ombre de petits arbres au feuillage large, avec de gros fruits jaunes, ronds, de la taille d'un ballon. On distingue des constructions basses aux murs sombres. Sur la plage, des enfants jouent à s'éclabousser tandis que plus loin une file de silhouettes marche dans l'eau, vers le sable. Tout paraît calme. L'air est peuplé des cris de joie des enfants.

Pourtant l'appel a fait se retourner les têtes. Des indigènes courent.

Ils ont tous cette extraordinaire teinte de cheveux. Maintenant Louro trépigne de joie ! D'un coup de pagaie. Cal dirige l'embarcation vers le milieu de la plage où un petit groupe s'est formé. En quelques poussées, la pirogue arrive en eau peu profonde. Une silhouette se détache du groupe et progresse dans l'eau à grands bonds souples. C'est une femme, une jeune fille plutôt, vêtue d'un pagne elle aussi qui enveloppe son corps, masquant sa poitrine et son ventre, pour venir s'arrêter au milieu des cuisses. Elle a de longs cheveux blonds-blancs et des yeux très sombres. Cal s'en aperçoit lorsqu'elle arrive près de la pirogue, le visage éclairé d'un merveilleux sourire, découvrant des dents régulières, très blanches. Elle est grande, pratiquement de la même taille que Cal.

À bout portant, il reçoit le choc de ce visage aux traits réguliers, heureux. Pourtant la fille ne s'intéresse pas à lui, elle parle avec animation à Louro qui lui répond en désignant Cal. Il doit lui raconter leur rencontre. Elle va d'ailleurs lui adresser enfin la parole, lorsque Louro lâche une phrase, très vite, et le visage de la fille montre un immense étonnement.

« Évidemment, il lui a dit que je n'étais pas foutu de parler leur langue. Elle doit me prendre pour un demeuré... »

Cal se sent pris d'une curieuse rogne et lance à la fille :

— Les chaussettes de l'archiduchesse sont-elles sèches archi-sèches ?

Dans le silence qui suit, il prend conscience de ce qu'il vient de dire – sans bafouiller, un exploit ! – et part d'un éclat de rire homérique, rejoint par la fille et tous les assistants. Tout le monde se tord sans savoir pourquoi.

La pirogue, tirée sur le sable, est entourée d'une nuée d'enfants magnifiques, tandis qu'il sort son baluchon. Le silence se fait quand on reconnaît une peau d'antilope-léopard. La fille montre la peau et désigne ensuite Cal dans une interrogation muette qu'il confirme en hochant la tête, ravi de lire de l'admiration dans les yeux noirs. Louro lance une phrase aux gamins qui s'écartent illico de l'embarcation, puis il fait signe à Cal de le suivre vers les constructions.

S'il paraît charmant vu du lac, le village a un défaut : l'odeur ! Les habitations tiennent à la fois de la case et du bungalow. De forme rectangulaire, on a l'impression qu'elles sont régulièrement agrandies. Autre chose aussi, de grandes ouvertures tiennent lieu de fenêtres, sans volets, et uniquement orientées au nord et au sud, à cause du vent, probablement. Devant les cases, des tas d'immondices : écorces de fruits, arêtes de poisson, os, etc. Le soleil, là-dessus, dégage un fumet redoutable...

Ils arrivent à un bungalow, à l'ombre d'un bouquet d'arbres à fruits

jaunes, à la bordure sud du village. Le sous-bois plus clairsemé continue au loin. Louro entre et Cal le suit. À l'intérieur, la température est agréable, avec un petit courant d'air entre les fenêtres. Il y a là un vieil homme qui regarde curieusement le visiteur, pendant que Louro lui donne des explications. Le bungalow est divisé en pièces séparées par des cloisons percées d'ouvertures, sans porte.

Des enfants et une femme au visage marqué entrent. Elle tient dans ses bras une sorte de jarre en terre cuite et sourit à Cal. Un sourire qui illumine son visage. Elle a dû être très belle. Louro lui adresse la parole gentiment et la décharge de son fardeau. Sa mère ?

Cal se sent un peu emprunté, ne sachant trop quoi faire. Tout lui est étranger et, après la joie de tout à l'heure, à l'arrivée, il se sent maintenant un peu déprimé. Cela doit se lire sur son visage car la femme vient à lui, pose une main douce sur son bras et lui fait signe de s'asseoir dans un coin. Il y a à cet endroit plusieurs souches de bois qui servent apparemment de sièges. La femme lui présente un petit récipient creux, une sorte de bol en bois, où elle verse un liquide jaunâtre provenant de la jarre. Un peu inquiet. Cal y trempe les lèvres. Un goût un peu vert, râpeux, qui masque d'abord une fermentation. Manifestement, il s'agit d'une boisson fabriquée, qui pétille et qui doit être légèrement alcoolisée. Cette fois, il boit une gorgée. Peut-être arrivera-t-il à trouver cela agréable, mais en tout cas, c'est buvable. Il lève les yeux et rencontre le regard de la femme, ravie, plus que cela même ! Il a un instant de surprise puis songe qu'il a dû avoir une réaction satisfaisante, sans le savoir. Ces gens ont forcément des coutumes. Il continue donc à boire à petits coups en s'interrompant fréquemment. Là-bas, Louro a l'air très fier. Vraiment, on avance dans le brouillard, sans moyen de communiquer,

Louro appelle son attention et lui désigne la pièce à côté. Apparemment, c'est une chambre. Dans un coin, des peaux à longs poils doivent figurer les lits locaux. Cal hoche la tête, et pose à côté son baluchon qu'il défait, ce qui lui donne l'idée de faire un cadeau à Louro. Ça se fait peut-être, par ici ? Il déploie la peau, la secoue, et vient la poser dans les bras de Louro qui, d'abord surpris, se met à rougir violemment ! Voilà encore une réaction humaine. Cette race est finalement très proche de celle de la Terre, à la taille et à la chevelure exceptées. Encore que les Terriennes se seraient battues pour avoir une blondeur aussi splendide. Certes, on trouvait sur Terre des chevelures de cette teinte, grâce à des décolorations savantes. Mais jamais cet éclat.

CHAPITRE VI

Assis au pied d'un arbre à l'extrémité gauche de la plage, Cal regarde des enfants jouer dans l'eau, au loin. Ils nagent comme des chiens, c'est-à-dire n'importe comment à condition de s'agiter.

Il est tard dans l'après-midi. Un après-midi qui lui a paru interminable. Isolé dans un coin du bungalow, il se sentait inutile. Longtemps il est resté là, à observer la femme qui s'occupait de la nourriture, sortant de ces gros fruits jaunes une sorte de semoule verte qu'elle a mise sur une planche pour qu'elle sèche. Puis elle a utilisé un tison, provenant d'un pot de terre constamment alimenté en petit bois par le vieil homme, pour allumer un feu dehors, entre de grosses pierres. Sur le tout, elle a posé un récipient de métal grossier, une sorte de fonte, contenant de l'eau et des poissons vidés et écaillés, ainsi que des racines. Des poissons de deux sortes, genre anguilles d'abord, avec une chair rose, et d'autres, ventrus, avec de grosses écailles.

N'y tenant plus, il est passé dans la « chambre », à côté, fixer tant bien que mal la gaine du couteau à la ceinture du pagne. Puis il est sorti se promener, sans que personne ne lui dise rien. Louro, lui, avait quitté le bungalow depuis longtemps. Devant leurs habitations, des indigènes lui ont souri au passage, sans pourtant faire disparaître son cafard. En tout cas, ces gens sont hospitaliers. Même son isolement doit être une preuve de tact pour eux. Mais lui en souffre. Arrivé à la plage, il a marché longtemps avant de s'asseoir, là.

Du bruit. La fille de ce matin débouche des arbres en riant à un garçon dont elle tient le petit doigt de la main. Ils ont l'air si heureux que Cal a envie soudain de se lever et de partir avec la pirogue. Tournant la tête, la fille l'aperçoit et lui fait un signe de la main auquel il répond vaguement, le visage fermé.

Lentement, ils viennent vers lui et le gars lui balance une phrase

qui amuse beaucoup la fille.

— Bon Dieu ! si tu te crois drôle, machin ! gueule Cal.

Il y avait un peu de désespoir dans sa voix et ils se sont arrêtés, interdits. Puis la fille dit quelques mots à son compagnon qui s'en va en trottant.

Elle vient s'arrêter devant lui, le visage grave, prononçant lentement une phrase évidemment incompréhensible et il a un geste las. Alors elle lui prend le bras qu'elle dirige vers sa poitrine.

— Cal, dit-elle.

Puis elle met sa propre main entre ses seins.

— Meztianyano.

Ses grands yeux le regardent, guettant sa réaction. L'idée est longue à le pénétrer. Elle doit traverser des couches si profondes de désespoir...

— Meztianyano ? fait-il soudain en se redressant et la montrant du doigt.

Elle a un petit claquement de langue qui déclenche un déclic dans sa mémoire. Sur Terre, une race, dans le passé, a utilisé le claquement de langue en guise d'acquiescement ! Ce devait être au Moyen-Orient, ou en Afrique peut-être. Aussitôt, il veut vérifier.

— Cal ? fait-il en se touchant la poitrine suivi d'un claquement de langue, une sorte de « oui » interrogateur.

Elle répond du même claquement de langue, en esquissant un sourire. Il enchaîne aussitôt en la montrant du doigt :

— Cal ?

— Lou. Meztianyano !

Elle a l'air déçu, pensant qu'il n'a rien compris, mais lui se sent brusquement délivré. Il vient d'apprendre deux mots : oui, le claquement de langue et non : lou. Il est sorti de son isolement ! Il se dresse et se met à répéter lou suivi du claquement de langue : oui, non, oui, non. Et Meztianyano comprend à son tour, se levant d'un bond et répétant dans sa langue : oui, non, oui, non.

Cal va en courant vers l'eau et en fait cascader dans ses mains avant de désigner la surface d'un air interrogateur. C'est maintenant le pas suivant, va-t-elle comprendre ?

Oui, elle sourit.

— Basoloz, dit-elle en montrant les gouttes sur la main de Cal.

Ça y est, c'est gagné ! Il va pouvoir apprendre leur langue. Il crie de joie, tellement soulagé qu'il a envie de faire le fou. D'un bond, il se jette dans l'eau et se laisse couler. Il y a moins d'un mètre d'eau et quand il revient à la surface, Meztianyano est là aussi, son paréo flottant légèrement autour d'elle. Elle lui paraît si belle, il est si heureux qu'impulsivement il saisit son visage entre ses mains, écartant les longs cheveux à peine dorés. Meztianyano se raidit pendant que son

regard se voile légèrement. Mais Cal n'a rien vu, il est trop heureux, prenant sa main, il la porte à ses lèvres pour la baiser cérémonieusement.

— Princesse, je vous offre un bain, fait-il avec un geste large de l'autre bras, désignant le lac.

Puis il fait demi-tour et plonge jusqu'au fond, se laissant glisser puis remonter lentement à la surface sans faire un geste. Lorsqu'il ouvre les yeux, elle n'a pas bougé de place mais paraît infiniment étonnée. Elle dit quelque chose et se jette à l'eau, barbotant comme un cocker aux grandes oreilles blanches !

Elle est si drôle que Cal éclate d'un rire joyeux et elle tourne vers lui un visage contrarié. S'arrêtant de barboter, elle reprend pied et lui lance une phrase qu'il comprend sans traduction. La demoiselle est vexée et ne le cache pas, et de plus elle voudrait bien lui en voir faire autant ? Il s'incline respectueusement, lui adresse un baiser du haut des doigts et se lance dans l'eau en souplesse pour attaquer un crawl coulé du meilleur style, à cadence de trois, c'est-à-dire une respiration tous les trois temps, une fois à droite, une fois à gauche. La tête dans l'eau, il ne peut voir le visage de la jeune fille, au comble de la stupéfaction. Au bout de 20 mètres, il fait demi-tour et revient vers elle.

Cette fois, elle l'abreuve d'un vrai discours excité ! Il lui faut quelques secondes pour comprendre que c'est de sa façon de nager dont il est question. Apparemment, ce qu'il vient de faire lui paraît prodigieux. Au fond, c'est une idée... Par gestes, il lui fait signe de rester immobile, puis, lentement, sur place, il entreprend la démonstration du crawl. Le corps bien allongé dans l'eau d'abord, puis le mouvement des pieds puis des bras avec le rythme respiratoire. Après quoi, il se redresse et lui fait signe de s'allonger dans l'eau. Il glisse la main gauche sous son menton et la droite, après une imperceptible hésitation, sous son ventre. La tenir ainsi, si près, le trouble infiniment. Elle a un corps si souple... Quant à elle, elle n'est pas très à l'aise non plus.

Pour l'encourager, il fait quelques claquements de langue et elle tourne vers lui un visage heureux, complice, comprenant l'échange. Elle, lui apprendra sa langue, et lui, sa nage.

Longuement, ils ont répété les gestes et, après sa raideur du début, elle a montré des dispositions évidentes. Il est vrai qu'ici les enfants sont à l'eau dès leur enfance. Un peu avant de sortir du lac, il a entrepris, un peu par fanfaronnade, de lui faire une démonstration de ses talents en pratiquant la brasse, puis l'indienne, sur le côté, le dos crawlé et un peu de nage sous-marine. Elle en trépignait presque d'enthousiasme, parlant sans arrêt. Se frappant la poitrine, elle lui a

fait comprendre qu'elle voulait apprendre tout cela également. Il a acquiescé d'un claquement de langue...

La nuit étant proche, elle lui a fait signe qu'il était temps de rentrer et ils se sont mis en marche. Elle était si belle, l'ovale de son visage souligné par ses longs cheveux mouillés, qu'il a eu envie de lui prendre la main. Ça lui a donné l'idée de tendre le petit doigt, comme il le lui avait vu faire avec le garçon, plus tôt. Du coup, elle a piqué un fard monumental, baissant les yeux sans répondre. Dégrisé, il s'est moralement botté les fesses et a continué à marcher. Avec surprise, il l'a vue pénétrer dans le bungalow avec lui. Il y avait maintenant trois hommes et deux femmes qu'il ne connaissait pas, et une ribambelle de gosses de tous les âges. Meztiyano a entrepris de leur raconter leurs exploits et ils ont eu à nouveau des regards admiratifs... qui l'ont gêné, cette fois.

Au bout d'un moment, d'autres indigènes ont commencé à arriver, hommes et femmes, saluant la femme qui préparait la nourriture dans l'après-midi et qui doit être la maîtresse de maison, puis Louro et enfin l'assistance, chacun répondant joyeusement. Curieusement, les nouveaux arrivants portaient tous un plat de terre cuite couvert d'un morceau de tissu. Cal a compris un peu plus tard lorsque tout le monde s'est mis à manger. Ils avaient apporté leur propre nourriture, s'invitant à passer la soirée ici mais sans pour autant jouer les pique-assiettes. Il s'agissait là d'une certaine pudeur, d'un respect des autres indiquant que la race avait atteint un certain degré d'évolution. Pourtant, il y avait, à côté, de telles lacunes !...

Pour essayer de respecter lui aussi la coutume, il est allé chercher sa viande fumée. Son retour a été accueilli par des hochements de tête approbateurs, mais la maîtresse de maison lui apportait au même instant un plat rempli de galettes et d'une sorte de ratatouille. Chose curieuse, Cal n'a pas eu de geste de répulsion pour tout cela. Il l'a accepté naturellement. Et tout aussi naturellement, il a tendu à la femme sa viande fumée qu'elle a acceptée d'un sourire satisfait. Elle avait décidément un visage respirant le bonheur et la paix.

Au milieu de l'assemblée, Meztiyano recommençait son récit, répondait aux questions des invités. Il semblait qu'elle, au moins, était véritablement invitée car on lui avait donné un plat.

Chacun mangeant avec ses mains, Cal a plongé courageusement lui aussi. La ratatouille était composée de légumes au goût bizarre, pas désagréable d'ailleurs, mélangés à de la chair de poisson. Une jarre d'eau circulait que les assistants saisissaient, après avoir essuyé leurs mains à leurs mollets. Surprenant à première vue, mais ils allaient si souvent à l'eau que finalement le geste n'était pas si malpropre que ça. Lorsque son tour est arrivé, il a fait la même chose puis, après avoir

bu, a regardé Meztiyano :

— Basoloz.

Là ce fut le succès, le rire général : l'étranger connaissait le mot « eau ».

A la fin du repas. Cal a demandé la jarre une nouvelle fois puis, l'amenant à la porte, il a fait couler de l'eau sur ses mains pour les laver. Il y eut un petit silence interloqué, et une jeune femme s'est levée pour se laver elle aussi, lançant un regard triomphant à Meztiyano ! La jeune fille a blêmi et, à son tour, est venue se laver les mains avant de retourner à sa place d'un air dédaigneux. Après, c'était la queue...

De grands feux avaient été allumés dehors devant les bungalows et, plus loin, vers le sous-bois. Ils diffusaient suffisamment de lumière pour éclairer le village.

Et puis il y a eu un cri, une sorte de meuglement rauque, et en une seconde tous les indigènes avaient disparu dans les bungalows.

*

Stupéfait, Cal se retrouve seul à la porte de l'habitation. A l'intérieur, plus un bruit.

Une main lui saisit le bras. C'est Louro qui lui fait signe impérativement de se mettre à l'abri. Mais de quoi ?

Un piétinement dehors et trois antilopes-léopards apparaissent là-bas, entre les feux les plus espacés, du côté du sous-bois. Elles ont un air redoutable et, comme si elles le savaient, s'immobilisent, la tête levée, les deux longues, terribles cornes menaçant le village silencieux.

Un gémissement leur provient du bungalow le plus proche et, derrière lui, Cal sent les indigènes s'agiter. À ce moment seulement il aperçoit un enfant de trois ou quatre ans assis dans l'herbe, le visage déformé par la peur. Il pleure en silence et cela, plus que tout, bouleverse Cal qui se retourne vers Louro en lui montrant l'enfant. Il y a de la colère et aussi de la résignation dans les yeux du grand gars qui secoue lentement la tête. Apparemment, personne ne va bouger.

— Ce n'est pas possible, il faut aller le chercher, Louro !

A son nom, l'indigène relève la tête et la secoue à nouveau, montrant les trois antilopes qui piétinent sur place maintenant.

L'enfant a tourné la tête vers le bungalow voisin où doit se trouver sa mère, mais la peur le cloue toujours sur place. D'ailleurs, il n'aurait pas le temps de se mettre à l'abri. Les bêtes sont trop rapides.

Cette fois. Cal n'y tient plus. Ce n'est pas qu'il soit héroïque, ni même particulièrement courageux, mais sa conscience le pousse en avant malgré sa frousse. Sa conscience, mais aussi une colère née de la réaction des indigènes devant un ennemi trop fort pour eux. Louro

n'est pas un lâche. Cal l'a bien vu hier. S'il ne bouge pas, c'est qu'il sait n'avoir aucune chance.

La lance est restée dans la pièce à côté et Cal va la chercher. À son retour, Meztiyano agrippe son bras, murmurant inlassablement lou, lou, lou : non, non, non...

Cal détache la main, la serre fortement, la porte à ses lèvres. Puis il sort, la lance pointée vers le ciel.

A petits pas, il avance vers l'enfant. Les antilopes l'ont vu et trois paires de cornes s'orientent vers lui.

Encore 10 mètres. Tout en marchant, il ne cesse de surveiller les fauves, essayant d'anticiper sur ce qu'ils vont faire, pour agir. En fait, tant qu'il n'aura pas mis l'enfant à l'abri, il sera piégé, obligé de s'occuper de sa sécurité et de celle de l'enfant. Le seul espoir est que les antilopes n'attaquent pas en même temps.

Pour l'instant, elles remuent, manifestement en colère. Les feux ! Elles ont peur du feu, puisqu'elles ont choisi l'endroit le moins éclairé. Il faudra tenir compte de ça.

Voilà l'enfant. Au moment où Cal va le saisir, une antilope fait un bond en avant.

— AAAAHHHHH !

Cal a lancé un long cri tout en baissant sa lance. Stoppée net, l'antilope ! Plus de temps à perdre, il saisit l'enfant par un bras et court vers l'arbre le plus proche. Un piétinement derrière. Il ne veut pas se retourner pour éviter de perdre ne serait-ce que quelques dixièmes de seconde. A 2 mètres du sol, une branche fourchue. Sans ralentir, il lance presque l'enfant qui s'agrippe à la branche comme un petit singe. Le tronc, maintenant. Cal bondit derrière, a le temps de voir arriver une forme tachetée et passe de l'autre côté. Il s'en est fallu de peu.

L'antilope relève la tête, surprise de ne pas avoir encorné son ennemi et le cherche du regard. Il ne faut pas rester là. L'enfant n'est pas totalement à l'abri. Cal a une idée. Sans perdre un instant, il démarre à toute vitesse vers le feu le plus proche. L'antilope l'a vu, elle s'élance à son tour.

Cal stoppe net, fait demi-tour et appuie l'arrière de la lance contre le sol, dirigeant la lame vers la bête qui arrive au grand galop, la tête baissée. Il n'a que le temps de viser le cou au ras de la tête et le fauve vient s'empaler dans un choc tel que Cal est projeté en arrière et roule au sol à plus de 5 mètres. Lorsqu'il se relève, il aperçoit l'antilope couchée sur le flanc, le cou transpercé de part en part, les pattes s'agitant frénétiquement, un sang épais jaillissant de la blessure. Il n'a pas le temps de crier victoire, un piétinement sourd lui apprend que les deux autres antilopes chargent. Il s'élance vers le feu. Tout à l'heure, il a repéré deux branches à moitié dans les flammes. Il en

saisit une dans chaque main et fait face aux bêtes qui s'arrêtent, pattes raidies, dans un nuage de poussière et de brins d'herbe. Ça marche ! Elles ont peur du feu !

Sans attendre. Cal poursuit son avantage, poussant un nouveau cri et bondissant, les torches pointées devant lui. les antilopes reculent de quelques pas, agitant furieusement la tête. Mais il ne veut pas en rester là et fonce vers elles. Il a démarré si vite qu'il est sur elles avant qu'elles n'aient bougé et il frappe de toutes ses forces le museau le plus proche. Avec un meuglement de terreur, l'antilope fait demi-tour et s'enfuit au grand galop, laissant sur place une odeur de poils grillés. La seconde a fait demi-tour, elle aussi, mais elle court moins vite et Cal lui lance violemment l'une des torches qui touche la croupe. Cette fois, c'est la victoire, elle s'enfuit à son tour.

Un petit cri derrière, il se retourne à toute vitesse, la dernière torche brandie... C'est l'enfant qui pleure ! Alors la détente se fait et Cal se met à trembler de tout son corps. Il ne voit plus rien, ne sent plus rien.

Il reprend conscience plus tard, entouré d'indigènes qui le touchent aux épaules, aux bras, partout ; Meztianyano est là, le regardant avec des grands yeux apeurés, sans oser s'approcher. Alors il avance, lui prend la main et la porte à ses lèvres, sans la quitter du regard. Elle sourit et la frayeur quitte ses yeux. Elle prend sa main à son tour et cette fois, c'est elle qui la baise doucement.

— Oh ! Mez, dit-il, tu es merveilleuse !

Louro est là qui prend l'épaule de son ami et l'amène contre lui en une sorte d'abrazo étonnant. Tout le village l'entoure, le presse, racontant déjà l'exploit à ceux qui n'ont rien vu et seulement entendu le combat.

Plus tard, bien plus tard, après qu'une jarre de liquide fermenté eut circulé parmi les assistants assis entre les feux, immenses maintenant. Cal rejoint le bungalow et s'étend sur les peaux. A peine est-il allongé qu'il sombre dans le sommeil.

*

Ce matin encore, il se réveille avant le jour. Tout le monde dort. À l'autre bout de la pièce, le vieil homme ronfle joyeusement. Dans les autres pièces où Cal jette un coup d'œil, hommes, femmes et enfants dorment aussi. En fait d'hommes, il n'y a que Louro et le vieillard. En revanche, il y a trois femmes, plus la maîtresse de maison qui doit être la mère de Louro, et six enfants. Meztianyano n'est pas là. Elle ne doit pas appartenir à cette famille. Pourtant Cal avait cru qu'elle était la sœur de Louro. Peut-être est-elle mariée, peut-être vit-elle avec un autre homme ? À ces pensées, il a soudain mal. En si peu d'heures, elle

lui est devenue chère ; il est vrai qu'elle est si belle...

Sortant du bungalow, il fait quelques pas dehors. Les feux sont éteints. Il s'assied dans le noir, au pied d'un mur, mais les immondices sont là tout près et leur odeur le fait fuir. À tâtons, il va vers un arbre et s'y adosse. Décidément, il va falloir faire quelque chose : peut-être pourrait-il utiliser sa célébrité momentanée pour leur enseigner des rudiments d'hygiène ? Tout à l'heure, il va retrouver Mez pour continuer ses leçons. Il faudra aussi aider les hommes à pêcher et chasser. Peut-être là aussi pourra-t-il être utile. Il songe soudain à ce que représenterait une brouette ici. La roue ! Bon Dieu, il se souvient brusquement de ce bouleversement dans l'évolution humaine qu'a été la roue ! Finalement, il connaît quantité de choses qu'il pourrait leur enseigner ! Son esprit travaille maintenant à plein régime, envisageant tout ce qu'il peut apporter à cette race.

« Oui. Mais d'abord, parler leur langue », se dit-il pour se calmer.

CHAPITRE VII

CAL

Cela fait deux mois que je vis avec les Vahussis ; c'est le nom de cette race. Un peuple étonnant, d'ailleurs. On pourrait presque dire les intellectuels de cette planète, de ce continent en tout cas, puisque je ne connais pas les autres. Mentalement, ils sont évolués, c'est-à-dire qu'ils ont l'esprit ouvert, mais cet avantage est très atténué par une caractéristique l'individualisme. Bien sûr, c'est aussi une énorme qualité, dans la mesure où je ne m'imaginais pas une population aussi libre. Chacun ici fait ce qui lui plaît, il y a une espèce de respect de l'autre – ou d'indifférence, je n'ai jamais très bien compris – qui fait qu'il n'y a pas de tâches revenant à l'homme ou à la femme, pas de règles strictes ; chacun est libre. Et personne n'a pu me renseigner sur les origines de cette façon de vivre qui ne me paraît pas tellement naturelle, mais je raisonne là en Terrien. En tout cas, les Vahussis vivent ainsi depuis une éternité. L'envers de cette médaille, c'est que cet individualisme les a empêchés de s'organiser et donc de progresser. Ils vivent toujours de la même manière.

Ils aiment les belles histoires et passent des soirées à écouter des conteurs. Lesquels conteurs sont souvent les auteurs de ces histoires, d'ailleurs ! Je pensais au début qu'ils en étaient à la phase initiale de l'évolution, la cellule familiale. Pas du tout, ils vivent par affinité de groupe. Que deux ou trois personnes aient plaisir à se voir, et ils se construisent une habitation pour vivre ensemble. Et si un jour, ça ne leur convient plus, ils se séparent bons amis. Pas de mariage non plus : si un couple se plaît, il peut s'installer ou ne pas s'installer, ce qui ne change rien au fait qu'ils font l'amour. Ainsi il est fréquent qu'un homme et une femme vivant dans le même bungalow avec leurs enfants aient, au bout d'un certain temps, une liaison chacun de leur côté. Tout le monde trouve ça normal. Et si la femme, par exemple, se trouve bien comme ça, la situation peut s'éterniser. Au contraire, si

son nouvel amour lui convient davantage, ce qui est le cas le plus fréquent, elle déménage avec armes, bagages et enfants pour aller s'installer chez le monsieur, lequel peut déjà être en ménage de son côté. Personne ne s'en froisse, surtout pas l'ancienne « épouse » ! En fait, la situation la plus classique est celle de la séparation après plusieurs mois, ou années, de vie commune, pour vivre avec quelqu'un d'autre, ou même seul. L'unique coutume concerne les enfants que leur mère emmène toujours avec elle. Si bien que les gosses ont un père-créateur et plusieurs pères-éducateurs dans leur vie. Ça ne les traumatise absolument pas puisqu'ils peuvent s'attacher davantage à celui qui leur convient le mieux.

À dire vrai, je ne connais aucun couple vivant ensemble depuis plus de trois ans ! La première conséquence en est le bonheur. Ça paraît absurde, mais ces gens sont heureux parce qu'ils ne se refoulent jamais. Si une femme plaît à un homme quelconque, il le lui fait comprendre et elle agit comme elle entend. Si elle est troublée, peut-être est-ce que ce sera une aventure d'une journée. Si c'est plus fort, ils en viendront à vivre ensemble. Rien n'est obligatoire. Ainsi je pensais avoir été accueilli par la famille de Louro. En effet, la maîtresse de maison est bien sa mère, Sospal, mais le vieillard est un ami qui n'a même pas été son amant ou son mari, comme on veut. Quant aux trois jeunes femmes, l'une est une amie de Sospal, une autre est, ou enfin a été, la femme de Louro et la troisième est la sœur de celle-ci... Tout de même étonnant, non ? Les enfants appartiennent aux trois. Il doit y avoir quelques homosexuels de temps à autre ; c'est un mot qui n'existe pas dans leur langue, car ils sont très simples. Ce qui s'en approche est amitié, et il n'y a pas d' « amitiés particulières ». Seulement des amitiés. Mais comme des tas d'hommes et de femmes vivent ensemble avec naturel, si des couples homosexuels existent, personne n'a de raison de les remarquer. La mise à l'index que l'on connaissait sur Terre ne peut donc pas exister ici. Chacun mène sa vie comme il l'entend.

J'avoue avoir été choqué au début par ces mœurs, mais à voir vivre les Vahussis, je me suis aperçu qu'ils avaient simplement effacé les contraintes et l'hypocrisie. On s'aime ? On vit ensemble. On aime quelqu'un d'autre ? On vit avec lui. On ne s'entend plus avec l'autre ? On vit seul. On aime bien faire l'amour avec l'autre, mais la vie commune est impossible ? On s'installe ailleurs pour ne se retrouver que dans les moments amoureux. Tout cela est tellement ancré dans les mœurs que les individus, « abandonnés » comme nous dirions sur Terre, n'ont pas plus de peine ou de ressentiment que le Terrien qui perdait un emploi, par exemple. Première conséquence : pas de mariage, donc pas de divorce douloureux et pas de crime passionnel. Quant aux enfants, ils ne sont pas foule, comme on pourrait le croire.

J'ai l'impression que les femmes se connaissent très bien et se contrôlent facilement. Tout le monde respecte les enfants. Dame, votre fils peut être élevé par un autre, alors soyez gentil avec un petit garçon comme vous souhaitez qu'on le soit avec votre fiston...

Curiosité du système : si vous invitez quelqu'un à venir passer la soirée, ce qui est fréquent, vous ne savez jamais avec qui il viendra. Mais le conjoint du moment sera toujours bien accueilli. Si bien que si vous voulez avoir un couple, pour être sûr, il faut inviter personnellement l'homme et la femme... et quatre personnes peuvent très bien débarquer !

Mais la grande liberté des Vahussis n'est possible que grâce à la facilité de vie ici. Les arbres à gros fruits jaunes procurent une semoule – ils sont nettement meilleurs que le fruit de notre arbre à pain terrien – dont ils font une sorte de couscous ou, en l'écrasant, une farine. Le lac fourmille de poissons qu'ils pêchent à la main. Ils se mettent en ligne à quatre ou cinq et avancent vers la plage en faisant bouillonner l'eau. Les poissons sont ainsi repoussés en eau peu profonde. Il n'y a plus qu'à les ramasser. Pour la viande, ils mangent essentiellement celle de cette espèce de chèvres que j'avais remarquées à la grotte. Ils en font des élevages gardés par les enfants, dont c'est un peu le bien. Ils en tirent du lait, un fromage mou, de la laine qu'ils savent encore mal utiliser, et la viande.

Leur tissu vient d'une plante qui produit une sorte de fil, très long, qu'ils attachent bout à bout pour tisser grossièrement. Les couleurs sont fournies par le mélange du jus de certains fruits et de terre. La gamme est d'ailleurs faible : des rouges, des bruns et des violets. D'un village de l'ouest, ils obtiennent des objets de métal, essentiellement une fonte assez grossière qu'ils utilisent pour les couteaux, les haches et les pointes de lance. Leurs lances sont très courtes, 1,50 m, et ils n'ont pas encore appris à les lancer. Ils ne sont d'ailleurs pas belliqueux du tout, pas lâches non plus – je l'ai vu avec Louro – mais le combat leur est étranger. Ils ne savent pas ce qu'il faut faire. Tant mieux ! D'après ce que j'ai appris, les Vahussis vivent en village d'une centaine de personnes, dans toute la région qui s'étend, des rives du lac immense, à plusieurs centaines de kilomètres à l'est et à l'ouest. Curieusement, alors qu'ils vivent près du lac, ils en sont encore au radeau et à la perche. En fait, cette race stagne depuis longtemps. C'est pourquoi ma pirogue leur a causé une telle impression.

Le lendemain de mon arrivée, après le combat avec les antilopes-léopards qui m'a fait intégrer véritablement à la population, alors que je n'en étais encore que l'hôte, j'ai encore eu un coup dur. Meztiyano n'était plus là ! Je l'ai cherchée toute la matinée, en vain. Le moral à zéro, me sentant isolé, j'ai rencontré la jeune femme qui avait défié Mez, la veille au soir, lors de l'épisode de la jarre d'eau. Elle allait

pêcher avec deux ou trois autres indigènes et je l'ai suivie pour m'occuper. Elle a été très gentille, car mon désespoir devait se lire sur mon visage... D'elle-même, elle m'a dit le nom d'un poisson que je venais d'attraper et je l'ai répété, à sa grande joie, ajoutant les quelques mots que j'avais appris. Elle a compris ce que je faisais et m'a servi d'institutrice. Les jours suivants, mon vocabulaire s'est enrichi et nous sommes devenus très copains, Tsoura et moi. C'est grâce à elle si j'ai appris la langue des Vahussis.

Une langue simple, en vérité. Le vocabulaire de base ne doit pas dépasser six à sept cents mots. Mais on peut établir des quantités de nuances, en fabriquant à volonté des mots composés. J'ai vite pigé le système et, après des débuts laborieux, j'ai été capable de me faire comprendre et d'interpréter les réponses. Bien sûr, ce fut aussitôt des monceaux de questions, parfois gênantes. Je m'en tirais en faisant mine de ne pas comprendre. Ça m'a permis de gagner du temps et de bâtir une petite fable : Je viens de très loin au sud, des rives de la mer, un très grand lac. En somme je suis un grand voyageur et j'ai appris quantité de choses des villages visités. Ça va me permettre de leur apporter des connaissances sans qu'ils en soient étonnés.

Je crois bien que j'étais tombé très amoureux de Mez et son départ m'en a fait baver. Mais je me suis forcé à ne jamais poser de question. Je pense que je suis vexé de son départ ! Je ne l'ai pas oubliée, loin de là, mais je m'efforce de ne pas y penser. Je suis resté dans le bungalow de Louro qui m'avait accueilli, et sauvé la vie aussi ! Et tout le monde a trouvé ça normal. On ne s'étonne pas non plus de mon célibat. Tsoura m'a fait comprendre avec beaucoup de tact – la délicatesse de ces gens me stupéfie toujours – que je lui plaisais. Elle est mignonne, mais je suis comme un gosse à qui on a refusé quelque chose et qui fait la tête, n'acceptant plus rien. Tsoura l'a compris. Elle a été un peu triste deux jours, puis son sourire est revenu et nous sommes devenus une bonne paire de copains. Car, c'est étrange, il n'y a aucune différence entre les hommes et les femmes, ici. Indifféremment, ils s'occupent de chasse, de pêche parfois et même des travaux intérieurs. J'imagine que cela vient de ce que la force des hommes n'est pas nécessaire pour vivre dans ce petit paradis. Alors ils n'ont jamais eu l'occasion d'établir une quelconque domination. D'où une égalité totale qui fait qu'un homme et une femme peuvent avoir des relations d'amitié le plus simplement du monde. Ce qui n'empêche pas qu'ils puissent aussi avoir envie l'un de l'autre un jour, auquel cas ils se le disent. Et si chacun est d'accord, ils s'aiment puis redeviennent copains. Tout cela est fait gentiment, en respectant la vie de l'autre.

Depuis plus de quinze jours, je pratique parfaitement la langue Vahussie et j'ai même remporté un bon succès de conteur, l'autre soir. Je m'étais rendu compte qu'ils avaient un sens de l'humour très vif, un

mélange des humours saxon et français de notre vieille Europe. Alors, dans l'après-midi, je me suis souvenu de vieilles histoires dont j'ai modifié le contexte pour éviter des révélations, et le soir j'ai pris la parole. Tout le monde se tordait. Ce fut vraiment une belle soirée. Du coup, deux ou trois jolies filles m'ont beaucoup entouré. Les femmes, terriennes ou Vahussies...

Je vais m'attaquer maintenant à mon plan. J'ai beaucoup réfléchi ces derniers temps et mis au point un processus qui devrait faire considérablement progresser leur évolution en quelques années. Bien sûr, je me suis demandé si j'avais le droit de donner un coup de pouce à l'évolution humaine ici. Sur Terre, la théorie générale était qu'il ne fallait pas intervenir au risque de causer des troubles profonds. Seulement à voir ce que ça a donné chez nous, chaque invention étant utilisée de la pire façon, je ne suis plus convaincu du tout. C'est pourquoi j'ai décidé de donner ce coup de pouce afin de contrôler l'utilisation que l'on fera de chaque nouveauté. Il y a une quantité de choses à faire. Tempérer l'individualisme par une notion de collectivité, par exemple. Là encore, j'ai beaucoup réfléchi et je pense que l'on peut apprendre à agir en fonction des autres, sans pour autant être esclave des autres.

Les Vahussis ont un sens naturel du jeu. Rien ne les amuse plus que de courir après un faux lièvre, un diss comme ils l'appellent. Mais chacun agit pour soi, dans une mêlée incroyable. Je vais leur apprendre à jouer à de vieux jeux terriens : le football et le rugby. Oui, je sais, cela paraît idiot ! Mais la notion d'équipe leur est inconnue. Jamais un joueur Vahussi ne serait capable de marquer un essai ou un but, parce qu'il voudrait le faire seul. Seul contre 29 ou 21 adversaires et partenaires, ce serait forcément un échec. En revanche, en jouant avec ses équipiers, il sera capable de marquer et cette idée devrait les séduire. En outre, ces jeux débouchent sur les notions d'entraide, de respect de l'effort, de respect de l'adversaire – et non de l'ennemi – de tolérance aussi. La tolérance, ils connaissent déjà, mais un exemple différent leur serait utile ; parce que pour l'instant, elle est non réfléchie, instinctive. Or, il me paraît nécessaire qu'ils réfléchissent.

Pour arriver à cela, j'ai confectionné avec Tsoura deux ballons de peau. Un sacré boulot, jusqu'à ce que je me souvienne de l'arbre résineux. La résine a un pouvoir collant extraordinaire dont les Vahussis ne se servent pas. Ils n'en ont pas eu besoin jusqu'ici. C'est le ballon de rugby qui nous a donné le plus de mal ! On y est finalement arrivé avec des estomacs séchés de chèvres. Gonflé à l'aide d'un roseau creux et bouché avec de la résine, cela a donné une vessie acceptable. On a ensuite recouvert le tout de morceaux de peau collés sur la vessie. Tsoura n'y a rien compris jusqu'à ce que, le ballon de football terminé, je le fasse rebondir. Sa tête !...

J'ai l'intention de proposer le football demain, sur la plage. Je vais prendre cinq gars avec moi, et je vais leur demander, comme un service, de faire certaines manœuvres simples. Puis je composerai deux autres équipes et je les ferai jouer. Je suis sûr qu'ils ne marqueront aucun but. Après, je ferai revenir mes cinq bonshommes et on fera une partie contre l'une des deux autres équipes. Cette fois, on inscrira des buts, grâce à mes petites combinaisons ! Je sais que cette démonstration les marquera.

Je ferai la même chose pour le rugby, par la suite.

J'ai aussi l'intention d'inventer une écriture. Là encore, j'ai beaucoup réfléchi : il est tout simple de montrer la décomposition syllabique d'un mot, c'est-à-dire phonétique. Tenez, un exemple : phoné-ti-que, cela peut faire fo-ne-tik. En supprimant les lettres C, H, Q, W, X, et Y, on peut parfaitement écrire phonétiquement n'importe quel mot : on-pe-parfai-te-man-e-krir, etc. Il y a juste vingt lettres à comprendre et quelques sons particuliers comme on, an, ai, etc. Je vais commencer avec Tsoura, qui me semble avoir un esprit curieux et qui réfléchit pas mal, et l'un de ses fils d'une dizaine d'années. J'ai aussi bien d'autres projets. Ils savent compter par exemple, mais jusqu'à 10 ; le nombre des doigts... Là aussi, il y a à faire.

Dans les jours à venir, je vais retourner en pirogue à la grotte chercher une grande partie de mes affaires. Je pense que je pourrai charger les caisses dans les deux pirogues. J'ai trouvé une bonne cachette à trois heures de marche d'ici, dans un éboulis rocheux, près du lac, une petite grotte naturelle, elle. Et je préfère avoir tout ça près de moi, ne serait-ce que pour examiner le contenu des microfilms. Il y a peut-être des documents utiles pour moi.

J'ai parfois la crainte de ne pas pouvoir apporter à cette race tout ce que je sais, avant de mourir. Une vie, c'est long, bien sûr, mais je dois leur faire accepter tant de choses... Et il faut aussi que ces connaissances arrivent aux autres villages, qu'elles s'étendent pour subsister s'il arrivait malheur à notre village.

CHAPITRE VIII

— Cal, comme ça c'est bien ?

Entouré d'enfants. Cal donne sa leçon quotidienne de natation. Il y a maintenant une bonne douzaine de garçons et filles qui nagent le crawl et la plupart connaissent la brasse. Chez les adultes, il y a quelques réticences au crawl, venant surtout des habitudes anciennes. En revanche, la brasse a son succès, car, finalement, elle n'exige pas de mouvements très différents de leur barbotage précédent.

— Allonge davantage tes bras, Sirkou, et ce sera très bien.

— N'apprends-tu qu'aux enfants, Cal ?

Le Terrien se retourne pour protester lorsqu'il se fige : Meztiyano ! Son regard s'éclaire, s'illumine et il ouvre la bouche pour lui dire sa joie... Puis le regard se ternit, durcit même...

— Les hommes et les femmes savent quand je leur apprends à nager, dit-il en se détournant.

Les enfants qui braillaient joyeusement, sont surpris par le ton de sa voix. Ils ne l'avaient jamais entendu parler de cette manière et ils se font moins bruyants. Cal a un geste de colère.

— Continuez à nager, lance-t-il avant de faire demi-tour en se dirigeant vers la plage.

Meztiyano l'a suivi, avançant par petits sauts pour rester à sa hauteur.

— Est-ce que tu es fâché contre moi, Cal ? Sans répondre, il accélère.

— Qu'ai-je fait. Cal, dit-elle en élevant la voix, réponds-moi au moins.

Il s'arrête sur le sable, la tête baissée, puis la regarde, plus calme.

— Rien, Meztiyano, rien. Comment pourrais-tu m'avoir fait quelque chose, tu es partie le lendemain de mon arrivée au village...

— Pourquoi dis-tu cela ? Je ne comprends pas. Cal. Explique-moi, s'il te plaît.

Elle a un ton chagriné qui le remue, mais sa rancune est trop forte, il a été trop déçu et s'enferme dans son hostilité, agressif.

— Tu ne comprendrais pas, Meztiyano.

Puis il se détourne et avance à grands pas vers le bungalow de Louro, plantant là la jeune fille.

Louro est en train de réparer une lance et lève la tête à son arrivée.

— Ah ! pourquoi n'as-tu pas apporté de ton voyage d'autres lames comme celle de ta lance. Cal, la mienne me semble...

— Je t'ai déjà expliqué, je ne savais pas que les villages du nord ignoraient la fabrication de ces lames.

— Dommage, fait Louro en continuant son travail. Tiens, Meztiyano et Salvokrip sont revenus. Ils ont rapporté de mauvaises nouvelles des villages de l'ouest.

Quelles nouvelles ? demande machinalement Cal en s'asseyant.

Ils ont été loin, à plusieurs jours de marche. Là-bas, un homme venant de beaucoup plus loin encore, disait que des hommes avançaient vers l'est et détruisaient les villages.

Cal sursaute, regardant son ami.

— Que font-ils ?

— Ils tuent tout le monde, sauf les femmes les plus belles, comme les Tocosabs d'autrefois.

Je n'ai jamais entendu parler des Tocosabs. Qui était-ce ?

Louro relève la tête.

— Oh ! c'est une vieille histoire. Un père m'a raconté que, lorsqu'il était tout enfant, une tribu de guerriers a ravagé la région. Elle a détruit tous les villages du lac et les habitants ont dû fuir en abandonnant tout, pour éviter le massacre.

— Ils n'ont pas combattu ?

— Ce n'est pas possible, les Tocosabs sont des guerriers, ils sont... comment te dire, trop forts, trop bien armés. Personne ne peut leur résister, personne.

— Si cette tribu vient jusqu'ici, que ferons-nous, Louro ?

Il lève des yeux étonnés.

— Nous partirons, bien sûr, avant qu'ils n'arrivent. Si nous le pouvons...

Cal ne répond rien. Effectivement, tel qu'il connaît les Vahussis, ils se borneront à fuir. Pas par lâcheté, mais parce qu'ils s'estiment, à juste raison, inférieurs. Ce qui ne leur donnera pas pour autant envie de se renforcer. Ils n'imaginent même pas être capables de résister à un adversaire belliqueux.

— Sais-tu où est Salvokrip ?

— Il est allé pêcher... Tu as des projets, Cal, fait-il après avoir fixé un instant le Terrien ?

— Je suis heureux ici, Louro, répond Cal avec force, personne ne

me fera fuir, personne ne détruira ce village.

Il se lève et va à la recherche du petit copain de Meztianyano qu'il trouve avec les pêcheurs.

— Salvokrip, lance-t-il du bord, voudrais-tu parler avec moi ?

Le gars lève la tête. C'est un très beau gabarit, avec un torse plus large que la moyenne et un visage intelligent. Cal fait un effort pour ne pas lui manifester d'antagonisme. Après tout, ce type est beaucoup plus beau gosse que lui et Mez était libre de choisir. Elle l'est toujours, d'ailleurs ! Le grand gars sort de l'eau, curieux de parler à l'étranger dont on dit tant de bien dans le village.

— Asseyons-nous à l'ombre, si tu veux bien, fait Cal avec un geste de bras.

Le gars hoche la tête en silence.

— Salvokrip, Louro vient de me dire que vous avez entendu parler d'une tribu venant de l'ouest ?

— Oui.

— Qu'as-tu appris exactement, je voudrais que tu me dises tout ce que tu sais, et d'abord, où sont-ils pour le moment ?

— C'était dans le village le plus lointain. Un homme les avait vus et leur avait échappé. Il a marché vers l'est pendant des jours et des jours, traversant beaucoup de villages et mettant les habitants en garde. Il disait que ces guerriers étaient pires que l'antilope. Ils tuent pour le plaisir, ils gardent les femmes les plus jeunes pour travailler et pour le plaisir. Ils volent la semoule et la nourriture.

— Comment sont-ils ?

— Mais... comme nous, enfin ils ont les cheveux clairs, plus que toi, ajoute l'autre d'un ton gêné. Ils ont des lances, mais je ne sais pas pourquoi on dit que ces lances sont mortelles à plus de dix pas ! Je ne vois pas comment ?

« Sans doute les lancent-ils », songe Cal. Tout ça est mauvais, apparemment. Il s'agit d'un raid d'une tribu guerrière entraînée au combat et, surtout, motivée. Des conquérants, en somme.

— Et ils ne s'installent nulle part ?

— L'homme disait qu'ils voulaient voir le lac-qui-ne-finit-pas.

L'océan ! Dans ce cas, il y a de fortes chances pour qu'ils viennent jusqu'ici.

Sais-tu comment ils avancent ? Comment ils combattent ?

— Ils avancent... Que veux-tu dire, je ne comprends pas ?

— Marchent-ils chaque jour ? fait Cal avec un mouvement d'impatience. Est-ce qu'ils ne s'arrêtent jamais ? Peux-tu calculer quand ils arriveront ici.

— Oh ! oui, je crois. Pas avant trois doigts les deux mains, je pense.

Trente jours ! C'est peu. Mais ça n'empêche pas les Vahussis de vivre tranquillement, bien qu'ils connaissent certainement tous

l'histoire. Voyons, combien y a-t-il d'hommes ici, une trentaine ? Et les autres ?

— Combien sont-ils ?

— Très très nombreux, répond Salvokrip.

Oui, il ne sait pas ! Et d'ailleurs la peur qu'ils inspirent doit faire multiplier leur nombre.

— Étranger, je voudrais te poser une question.

— Je m'appelle Cal, on ne t'a pas dit ?

— Si, fait le grand gars en souriant, Meztiyano m'a souvent raconté.

La vache ! Et en plus elle parlait de lui à son petit copain ! Il ne sait même pas si cela lui fait plaisir ou le contrarie.

— Pourquoi poses-tu toutes ces questions ?

— Parce que je n'ai pas l'intention de fuir, mais de les combattre. Est-ce que ça te fait peur ?

— Je ne sais pas, je n'y ai pas réfléchi, répond tranquillement le gars.

Touché ! Du coup. Cal l'examine avec plus d'attention.

— Serais-tu capable de rester et de les combattre, insiste-t-il ?

— Avec toi ?

— Oui ! bien sûr !

Le gars cogite un moment.

— Tu as fait beaucoup de choses, ici... Tu connais bien des choses encore. Si tu crois que nous pouvons repousser cette tribu, c'est que tu as de bonnes raisons. Tu ne veux sûrement pas mourir ; je t'ai vu avec Meztiyano tout à l'heure, ajoute-t-il avec un petit sourire amusé. Alors si tu me convains que nous pouvons les battre oui, je resterai avec toi.

Sachant combien la tradition Vahussie est hostile à toute forme de combat. Cal apprécie la réponse de Salvokrip qui soutient tranquillement son regard. Oui, ce gars-là n'a pas peur, ou plutôt si, il sait ce qu'est la peur mais il a confiance, ce qui est beaucoup plus fort.

« Cette fois, il m'a eu, pense Cal. Il n'a aucune hostilité à mon égard, il est prêt à se mettre à mes ordres et il me le dit en face. En fait c'est moi qui me conduis comme un imbécile de Terrien avec sa jalousie idiote. »

— Dans peu de temps, la tribu sera là. Il faut vous préparer très vite, mais d'abord réfléchir. Je vais te demander de rester au village aujourd'hui, nous aurons peut-être à parler. Il faut d'abord que je réfléchisse.

Le gars hoche la tête et va rejoindre les pêcheurs tandis que Cal s'éloigne le long de la plage. Chaque fois qu'il doit réfléchir intensément, Cal éprouve le besoin de marcher. Autrefois, Giuse disait que ses petites cellules grises devaient se trouver dans ses pieds.

Giuse... Il y a longtemps qu'il n'y avait pensé. Cela l'amène à songer au laser. Évidemment, ce serait facile d'anéantir les assaillants au laser, mais inexplicable pour les Vahussis, dont le comportement changerait illico. Or, s'il y a une chose qu'il faut surtout éviter, c'est bien la légende de l'Homme-Dieu. Cela représente trop de risques pour l'avenir, avec les interprétations successives et la religion qui s'ensuivraient. C'est tellement inespéré que les Vahussis soient vierges d'idées préconçues, n'aient aucune religion ! Non, il faut qu'ils battent les agresseurs eux-mêmes !

Ce qui leur faudrait, c'est un avantage tel qu'ils surclassent les Tocosabs, s'il s'agit bien de ceux-ci ; une arme, par exemple. Une arme... qui leur évite le corps à corps où ils n'ont aucune chance. Une arme inconnue. Eh bien ! mais il n'y a qu'à donner un petit coup de pousse ! Voyons, dans l'évolution terrienne, que trouve-t-on avant la p... Bon Dieu ! l'arc ! C'est évident ! Les Vahussis sont adroits, ils seront certainement d'excellents archers.

Reste à fabriquer des arcs... et leur apprendre à s'en servir, le tout en un mois. Oui, enfin disons trois semaines pour le cas où les autres seraient en avance. Avisant une petite fille, une de ses élèves, jouant dans l'eau, il l'envoie dire à Salvokrip de le rejoindre chez Louro. Puis il revient au bungalow au pas de course.

Louro est toujours en train de travailler sur sa lance, avec une moue désabusée.

— Louro, est-ce que tu accepterais de combattre les guerriers ?

Saisi à froid, le Vahussi prend son temps pour répondre :

— Si nous restons, nous serons massacrés, Cal, on ne peut pas lutter contre eux.

— D'accord, fait Cal avec un geste de la main, mais imagine que nous ayons une arme qu'ils ne connaissent pas, une arme qui les abattrait... à distance ?

— A distance ? répète Louro interloqué. Ce n'est pas possible, voyons !

— Donne-moi seulement ta réponse en me faisant confiance, si nous pouvions les combattre sans les approcher, disons de plus de trente pas.

— Trente pas ?...

— Oui, alors ? dit Cal impatienté.

Posant sa lance à terre, l'autre baisse la tête en réfléchissant.

— Moi je combattrai avec toi, fait une voix derrière.

Cal se retourne. Sospal, la mère de Louro, le regarde.

— Pas toi, Sospal, refuse Cal.

— Pourquoi pas moi, reprend-elle surprise. Est-ce que tu me prends pour une vieille femme ?

Il est vrai qu'elle paraît avoir une quarantaine d'années. Louro n'est

pas vieux et elle n'a pas eu une vie éreintante. Cal a eu envie de lui dire : « Parce que tu es une femme », puis il s'est souvenu qu'ici cela ne veut rien dire. En outre une Vahussie a assez de force pour bander un arc, peut-être pas un grand arc normand, mais certainement l'arc assyrien à deux courbures, pour peu qu'il soit possible d'en fabriquer. Et cela change tout, parce qu'il y en a des femmes, au village ! En comptant les défections, cela devrait tout de même avoisiner une cinquantaine de combattants !

— Et cette arme, où iras-tu la chercher ? reprend Louro.

— Nous la fabriquerons ici, du moins nous essaierons. Si nous pouvons en fabriquer, suffisamment, resteras-tu ?

— Sera-t-elle plus redoutable que ta lance ?

— Beaucoup plus. Ma lance ressemble à un bâton d'enfant à côté de cette arme.

— Alors je suis avec toi !

Quelques minutes plus tard, Salvokrip pénètre dans le bungalow suivi de Mez dont Cal surprend le regard douloureux.

— Meztiano restera aussi avec toi, dit Salvokrip, elle a confiance.

Cal tourne les yeux vers elle et finit par sourire, vaincu. Doucement, comme un rideau que l'on ouvre, le visage de la jeune fille se détend puis s'éclaire dans un merveilleux sourire.

— Je crois que je sais ce que tu voulais dire tout à l'heure, Cal. Tsoura t'a appris beaucoup de choses, mais moins qu'elle ne l'aurait souhaité, peut-être ?

Nous en parlerons plus tard, élude doucement le Terrien qui se sent gagné d'une joie violente. Si vous êtes là tous, c'est que vous avez confiance en moi, alors écoutez-moi. Je sais que vous aimez connaître le pourquoi des choses. mais si vous êtes là à me demander à chaque instant d'expliquer les raisons qui me poussent à vous demander ça ou ça, lorsque les guerriers arriveront, nous ne serons pas prêts. Donc, faites un effort pour ne pas poser de question, cela m'aidera... Au cours de mon long voyage, reprend-il, je suis passé dans des villages qui utilisaient cette arme ; nous allons ensemble essayer d'en fabriquer une. D'abord, il faut apporter ici des branches de tous les genres d'arbres que vous trouverez. Je cherche un certain bois et je ne le connais pas. Ramenez donc ici des branches grosses de deux doigts seulement. Salvokrip, je vais te donner ma hache. Louro prendra mon poignard et j'utiliserai la lame de ma lance. Toi, Sospal, tu vas entreprendre une tâche difficile : il faut que tu te procures beaucoup de fils à tisser. Ensuite, tu en tresseras ensemble un nombre suffisant pour faire un lien gros comme la moitié du doigt de ta petite fille, pas plus gros surtout, et haut comme ton fils Louro. Fais-le le plus vite possible.

Cal s'interrompt pour réfléchir un instant.

— Toi, Mez, tu vas aller faire des entailles à plusieurs arbres à résine, mais sans la recueillir encore ; il faut qu'elle soit fraîche. Voilà. Maintenant, que chacun se dépêche et revienne ici ensuite.

Tout le monde s'équipe et s'en va. À la porte, Meztiyano s'arrête un instant et pose sa main sur le bras de Cal.

— J'aime que tu m'appelles Mez.

Puis elle fait demi-tour et s'en va en courant, laissant le Terrien immobile.

— Meztiyano te plaît, n'est-ce pas ? intervient Sospal de sa voix calme, mais tu ne peux oublier quelque chose, peut-être son voyage avec Salvokrip ?

« Elle est fichtrement futée », songe Cal en souriant sans répondre.

— Tu es différent de nous tous, reprend calmement la mère de Louro. Tu n'as pas les mêmes pensées, tu es plus violent aussi... Mais tu es bon, pourtant. Je me suis interrogée à ton sujet, maintenant je sais. Tu es un étranger, mais tu nous apportes beaucoup et nous t'aimerons... Autant que Meztiyano, ajoute-t-elle en souriant d'un air moqueur. Tu as fait la paix avec elle, alors je vais te dire : son voyage avec Salvokrip était prévu depuis longtemps. Elle avait promis, alors elle est partie. Mais tu t'es fâché. Tu veux tout, toujours, et si tu n'obtiens pas ce que tu veux, tu es fâché. C'est mal. Heureusement, jusqu'ici, ce que tu veux, c'est bien. Mais ne te trompe pas. Cal, car ton esprit est plus faible que le nôtre. Nous savons être heureux, pas toi. Tu ne penses pas comme nous.

Stupéfait, Cal la regarde intensément. Qu'a-t-elle deviné exactement ?

— Sospal, commence-t-il d'une voix sourde, est-ce que je serai jamais admis par le village ?

— Tu es déjà admis !

— Mais serai-je admis comme un Vahussi ?

— Tu n'es pas un Vahussi et tu ne le seras jamais, Cal, dit-elle avec tristesse.

— Sospal, je voudrais que tu me promettes une chose : dis-moi toujours ce que tu penses, conseille-moi à l'avenir, aide-moi.

— Je suis heureuse que tu me demandes cela. Tu n'es pas un Vahussi, mais tu n'en es pas loin, ajoute-t-elle ironiquement. Je serai toujours là. Cal.

*

Il y a un monceau de bois, maintenant, devant le bungalow. Intrigués, des voisins sont venus s'asseoir et commentent tranquillement les événements. La dernière à arriver est Mez.

Cal commence alors à trier les branches. Les arcs, sur Terre, étaient

taillés de préférence dans du bois d'if ou d'érable, de noisetier, de frêne ou d'aubépine. Une arme mesurant 2 mètres était capable d'envoyer sa flèche à 220 mètres au moins. Prenant les branches tour à tour, il entreprend de les courber pour en éprouver la robustesse et l'élasticité. Très rapidement, les branches de séquoia, de cèdre, d'arbre-résine, cèdent. Il prend alors une branche d'arbre à pain à l'écorce fine, unie et sombre. Elle est dure à cambrer et il doit poser un pied au milieu, l'une des extrémités coincée par terre, l'autre tenue à deux mains. Et c'est la révélation. Elle atteint bientôt la demi-circonférence sans céder ! Il y a une lumière de triomphe dans ses yeux, lorsqu'il se redresse sous les regards stupéfaits des Vahussis. Avec son couteau, il épointe alors les extrémités.

Sospal a terminé de tresser la corde, pourvu qu'elle soit assez solide. Cal la fixe soigneusement à un bout, fait un nœud coulant à l'autre, et creuse une gorge dans le bois. Puis, aidé de Louro, il courbe le bois et fixe définitivement la corde. Aussitôt il tend l'arc sur une flèche imaginaire et lâche la corde qui siffle ! Il faut déployer un effort important, mais les hommes y arriveront aisément. Les assistants suivent maintenant ses gestes avec passion. C'est le moment de fabriquer une flèche. Il demande qu'on lui apporte une petite branche du bois le plus dur qui existe et quelques plumes d'oiseau.

Le soir, la flèche est prête, l'empennage de plumes a été collé à la résine et la pointe est un morceau d'os taillé. Tout le village est là, assis et silencieux. Cal fait évacuer le bungalow et repousser tout le monde de 50 mètres sous les arbres, puis il s'éloigne à 60 mètres du bungalow dont il vise la paroi. Soigneusement, il bande l'arc, vise un endroit précis à hauteur d'homme, et lâche la flèche.

Un sifflement suivi d'un bruit sourd. La flèche est plantée dans un montant du bungalow, 50 centimètres à droite de l'endroit visé, vibrant encore.

Une clameur immense !

Louro a saisi Cal aux épaules et bredouille :

— Mon frère... mon frère...

Cal se dégage enfin et va voir la flèche, appelant tout le monde auprès de lui.

— Regardez ! Vahussis, regardez bien et imaginez un guerrier là... Il serait mort, maintenant !

Hommes et femmes hochent la tête, excités, et parlent entre eux.

— Si vous voulez suivre mes conseils, quand les guerriers arriveront, tout ce village sera armé ainsi, chaque homme ou femme aura cinquante flèches et même plus, et jamais les guerriers ne pourront entrer ici. Ils seront tués à plus de soixante pas.

Une ovation formidable jaillit.

CHAPITRE IX

CAL

Il y a plus de trois semaines que j'ai mis les Vahussis au travail. Ils se sont enthousiasmés et auraient détruit le soir même les arbres à pain ! Il a fallu que je leur recommande d'aller chercher au loin du village. Tout le monde voulait son arc. Le lendemain, je me suis rendu compte qu'il fallait aménager des instructions. Aux femmes, j'ai conseillé des arcs de 1,70 m, et aux hommes, de 2 mètres à 2,20 m, suivant la taille de chacun ; il y en a ici qui me dépassent d'une bonne tête.

Le soir, j'ai raconté à la veillée que j'avais vu utiliser cette arme très loin dans le sud et que je n'en étais pas l'inventeur. J'ai insisté là-dessus en ajoutant que j'avais vu aussi bien d'autres choses que je leur enseignerais, histoire de ménager l'avenir.

Je ne sais pas quelle est la longévité des Vahussis. Étant donné leur façon de vivre et le climat, j'ai l'impression qu'ils doivent atteindre en moyenne quatre-vingts ans. C'est énorme à ce stade de l'évolution, mais il y a peu de maladies et un enfant qui passe le cap de la première année a de bonnes chances de vivre ses quatre-vingts ans. Autre chose encore qui m'a frappé, les vieillards voient leurs forces décliner, bien sûr, mais jusqu'au dernier moment, ils sont valides et capables de s'occuper d'eux-mêmes. Ils dorment souvent, c'est tout, mais ils s'intéressent à la vie commune et racontent des souvenirs. Ils ont un rôle de conseiller dans tous les domaines. Car il n'y a pas de chef, chez les Vahussis. Ne faisant pas la guerre, ils n'en ont jamais eu besoin. En fait, il n'y a jamais eu à prendre une décision commune. Pas même d'assemblée d'anciens ; ils ne sont absolument pas structurés. C'est merveilleux, mais dangereux aussi, car ils seront amenés tôt ou tard à la structuration, par la loi même de l'Évolution. Il faudra les conduire peu à peu à cela aussi, discuter ensemble des différents systèmes pour qu'ils choisissent délibérément celui qui leur

convient, tout en connaissant les autres. Ainsi, on ne pourra jamais les bluffer en leur apportant un système inconnu, ce qui coupe l'herbe sous le pied à un éventuel dictateur.

Je sais que mes projets auront pour conséquence d'amener les Vahussis à la tête de l'évolution pour plusieurs siècles, mais je compte les préparer à ce rôle. Ensuite, il en restera forcément une façon de penser, une psychologie inhérente à la race elle-même qui survivra aux avatars de l'Évolution. Car lorsque je pense aux Vahussis, je pense à la race et pas seulement à ce village-ci. J'ai appris qu'un village de l'est fabrique des objets de fonte et je vais utiliser ce principe, en essayant de spécialiser chaque village ; ceci les incitera aux échanges, donc aux relations, et fera circuler les idées. Je crois que cette race s'étend de part et d'autre du grand lac, sur une surface représentant l'ancienne Europe occidentale : Portugal, Espagne, Italie, France, Suisse, Allemagne, Belgique, Pays-Bas. Ce n'est pas grand au regard de notre ancienne Europe à l'échelon du continent, mais ici c'est important. En tout cas, des relations entre de telles distances existent déjà. Je crois qu'autrefois, les Vahussis voyageaient beaucoup et qu'ils sont d'ailleurs originaires d'une autre région.

Pour l'instant en tout cas, j'ai beaucoup plus de combattants que je ne l'espérais. Tout le monde veut en être, même les enfants. Pour ceux-ci, j'ai eu des inquiétudes parce qu'ils sont libres et personne ne les aurait empêchés de se battre ! Je leur ai expliqué qu'ils seraient utiles en surveillant le pays, en servant d'éclaireurs. Ils ont déjà l'habitude de regarder autour d'eux, en surveillant les troupeaux. Je les ai disséminés à une vingtaine de kilomètres du village, sur les hauteurs, pour être renseigné sur l'approche des guerriers.

Car pour faire manœuvrer les Vahussis, ça ne va pas être de tout repos. Il m'a déjà fallu déployer des trésors de persuasion pour faire admettre aux gosses qu'ils ne devaient pas emporter d'arcs avec eux. Car il suffirait que les guerriers en trouvent un pour qu'ils en fabriquent et nous écrasent. Je dois dire que pour cela Salvokrip m'a été très utile. Il jouit d'un prestige étonnant auprès des enfants.

Tout le village s'est donc mis au travail et il y a plus de cent arcs de construits. Pour les flèches, j'ai dû également me battre. Il est fastidieux d'en fabriquer. Avec une dizaine chacun, ils s'estimaient heureux. Or ils ne tirent pas encore assez juste pour limiter leurs munitions. J'ai obtenu leur parole d'en faire chacun une centaine dont dix sont utilisées pour l'entraînement. Chaque matin et chaque soir, il y a une séance commune d'exercice sur des cibles dispersées sur la plage, à 70 mètres. Au début, les résultats étaient navrants, mais ils se sont améliorés au point que j'ai tracé des silhouettes humaines en soulignant le tronc et le ventre. Quatre flèches sur huit s'y plantent, ce que j'estime satisfaisant. En outre, le tir au commandement me servira

à leur faire exécuter des salves, ce qui est beaucoup plus efficace. Curieusement, toutes les lectures des bobines magnétiques de mon enfance me reviennent en mémoire. Je ne pensais pas connaître autant de choses !

Stimulés peut-être, Salvokrip et Louro sont devenus de bons tireurs. Sur mes conseils, ils se fabriquent des flèches à pointe de fonte pour la chasse. Ils se sentent plus tentés d'aller en expédition ; en effet, outre les antilopes-léopards et les ours que j'ai rencontrés, il existe un fauve, l'oboul, dont les descriptions me font penser au tigre pour la taille, et au lion pour la crinière.

Particulièrement féroce, il paraît qu'en cette saison il émigre, mais ne va pas tarder à revenir. Les obouls ont toujours terrorisé les Vahussis qui, pour cela, voyagent assez peu, bien que ce soit considéré comme un acte important. Je n'ai pas encore bien éclairci ce point.

Je suis en train de diriger le tir d'un groupe de femmes lorsqu'un enfant arrive en courant. Il paraît à bout de forces.

— Cal... Cal, ils sont là-bas.

— Du calme, reprends ton souffle, tu m'expliqueras après, je fais pour lui laisser le temps de retrouver ses esprits.

Les femmes l'entourent et je dois élever la voix pour permettre au gosse de se calmer. Je le connais, il était au sud-ouest du village. Il semblerait que les assaillants aient fait un détour par le sud. Ils ne savent probablement pas où se trouve chaque village et avancent en zigzag.

Dis-moi d'abord si tu penses qu'ils t'ont vu, je demande au garçon dès qu'il a repris un peu de couleur.

— Oh ! oui ! Je dormais après manger et j'ai entendu des bruits du côté de mes bêtes. Il y avait deux guerriers, très grands, très forts, terribles, qui essayaient d'en attraper. Je me suis sauvé.

— Est-ce que tu as vu leur troupe ?

— Plus loin, je me suis arrêté. Ils m'avaient poursuivi un peu, mais je courais trop vite, alors ils sont repartis.

Je pense qu'ils ont plutôt voulu voir dans quelle direction s'enfuirait le gosse pour connaître aussi celle du village.

— Et alors, je demande ?

— Je les ai vus, au loin. Ils sont beaucoup.

— Combien de doigts-les-mains ? j'interroge.

— Plus que des mains-les-mains.

Dans le jargon Vahussi, ça veut dire plus de cent ! Mais il doit y avoir des prisonnières, là-dedans. Tout de même, ça fait un bon paquet... Il faut leur tendre une embuscade, mais comment ? Pour bien faire, les Vahussis devraient être à l'abri d'un corps à corps et des javelots ; donc une quarantaine de mètres. Et les assaillants, découverts. Facile à dire !

Je demande aux femmes d'aller porter la nouvelle au village et de faire venir tout le monde avec arcs et flèches. Puis je rentre au bungalow pour trouver Louro. Salvokrip arrive en même temps que moi, déjà au courant. Je réfléchis à voix haute, en traçant sur le sol un vague plan de la région que les deux gars précisent.

La solution vient d'un seul coup. Les Ravins ! Il y a une série de petits ravins à 4 ou 5 kilomètres d'ici, dans le sud-ouest. Les bords sont difficilement accessibles, mais les creux, très giboyeux, sont libres. Peu d'abris. Mon plan s'articule très vite.

*

Le jour est proche. Presque tous les Vahussis sont couchés près de moi et beaucoup d'eux ont dû passer une nuit blanche ! J'ai interdit les feux.

Hier soir, il était déjà tard lorsque l'enfant est arrivé, et, tenant compte que les guerriers devaient être arrêtés pour la nuit – ils voudront sûrement nous attaquer dans la matinée histoire d'avoir le temps de profiter du massacre – j'ai emmené tout le monde au pas de course vers le grand ravin. Nous y sommes arrivés de justesse, avec les derniers moments de clarté. Tout le monde s'est rassemblé sur le point le plus haut pour passer la nuit. Dès que l'obscurité s'est faite, on a aperçu des lumières, au loin : le campement ennemi. Ça m'a fait du bien et les Vahussis ont pris un peu confiance. Dame, c'est qu'ils avaient accepté de me suivre sur ma seule conviction de ce que feraient les guerriers ! Et puis ils étaient repris par les vieilles habitudes de fuite. Enfin, ils se sont installés pour dormir, sans manger d'ailleurs. On n'avait pas eu le temps d'emporter de nourriture.

Dans le noir, quelqu'un est venu s'installer près de moi ; Mez, qui n'a rien dit mais qui a pris ma main. Mez ! Sa blondeur, son sourire merveilleux, ses gestes si gracieux ! Depuis ma conversation avec Sospal, je n'ai pas eu le temps de lui parler. Mais elle semble avoir compris et attendre que le moment soit venu. Comme si elle savait déjà que je l'aime. Oui, au fond, elle le sait sûrement. Pourtant quelque chose me freine terriblement, le fait de savoir qu'irréremédiablement, elle me quittera ; enfin, il y a quatre-vingts chances, ou risques plutôt, sur cent. C'est normal, pour elle. Pas pour moi, malheureusement. À moins que je ne le souhaite moi aussi d'ici quelques années. Mais elle en aura assez de moi ; je ne suis pas Vahussi, je ne supporterai pas son départ ! Sospal a raison... Je me suis endormi sur cette pensée.

Je suis maintenant réveillé depuis une heure et je revois mon plan. Mez y tient un rôle dangereux et je n'aime pas cela ; mais elle l'a voulu. Avec dix autres jeunes femmes, elle doit faire mine d'être

surprise par les Tocosabs je les appelle comme ça pour la facilité, encore qu'il y ait de bonnes chances pour que ce soit eux – et s'enfuir en direction du ravin.

Le jour.

Avec Salvokrip, je désigne deux groupes d'égale force qui s'installeront de part et d'autre du ravin. Louro commandera le premier, qui va rester ici, et Salvokrip, le second, qui passera en face. C'est moi qui ai insisté pour cela, afin que les chefs soient des Vahussis. C'est important pour les futurs récits de ce combat. Je me bornerai à donner le signal du tir. Il est entendu que nous ne tirerons que par salves, mais je doute que cette discipline aille au-delà de la deuxième salve. De toute manière, à ce moment, on saura à quoi s'en tenir.

Mez vient près de moi.

— Nous partons, Cal...

Je la regarde un instant, sans rien dire. Puis, instinctivement, je la saisis aux épaules, l'attire doucement à moi et dépose un baiser sur ses lèvres. Elle a l'air très surprise... et troublée aussi. Les Vahussis ne connaissent pas le baiser sur les lèvres, du moins je ne crois pas. En tout cas, Mez ne devait pas connaître.

— Cours très vite, Mez, je veux te revoir ! Mais si tu devais être prisonnière, ouvre bien les yeux, à chaque instant, car je viendrai te chercher.

Elle a un petit sourire.

— Décidément, tu as encore bien des choses à apprendre. Cal. Quand un homme dit à une femme qu'il viendra la chercher, c'est qu'elle lui a déjà donné son accord. Et tu ne m'as encore rien demandé. Moi, je voudrais savoir ce que cela veut dire ?

— Quoi ? je dis interloqué.

— Ça, elle fait en se penchant vers moi pour me rendre mon baiser.

— Je... je t'expliquerai plus tard.

— Après la bataille ? elle répond avec un petit sourire amusé.

Je hoche la tête sans répondre et me dirige vers Salvokrip.

*

Je surveille le groupe de femmes, regrettant de ne pas avoir mes jumelles.

Elles fuient devant les Tocosabs. Voilà un truc que je n'avais pas prévu : seul un petit groupe de guerriers s'est mis à leur poursuite ! Et puis je songe que, finalement, ce n'est pas plus mal. Ils sont sept ou huit, c'est bien le diable si une salve de soixante flèches ne les abat pas du premier coup ! Ça donnera confiance à mes gars. Mais il faudra enlever les corps avant l'arrivée du gros de la troupe. Étant donné

l'avance des filles, qu'elles laissent diminuer lentement, la troupe devrait arriver une dizaine de minutes plus tard.

Elles sont maintenant à 150 mètres de notre position qui se trouve elle-même au milieu du ravin. Je fais signe à tout le monde de s'aplatir et d'écouter mon signal.

Les voilà. Elles passent devant nous, sans lever la tête, ce que j'avais bien pris soin de leur recommander.

Les Tocosabs !

Ce sont de beaux guerriers, mieux bâtis que les Vahussis, plus larges mais peut-être moins grands, redoutables en tout cas. Ils ont une longue foulée souple. Chacun porte une sagaie à la main et une autre dans le dos, accrochée à un lien en travers des épaules.

Une petite contraction à l'estomac : je n'ai jamais tué un homme...

— Tirez !

J'ai lancé le commandement d'une voix sèche. Une série de sifflements et une nuée de flèches filent vers le bas. Trois hommes seulement sont tombés et je m'inquiète brusquement.

— Visez les pieds, les pieds, je hurle, pendant qu'en bas, les survivants se sont arrêtés, regardant autour d'eux sans comprendre. Attention... Tirez !

Cette fois les cibles étaient immobiles et le tir plus facile. Les cinq survivants s'effondrent, hérissés de flèches.

— Silence, je rie pour prévenir les hurlements qui pourraient saluer cette victoire et donner l'éveil au reste de la troupe.

Louro va descendre avec quelques hommes pour débayer le terrain. Je l'agrippe au passage.

— Dis à ceux qui sont en face qu'ils doivent viser les pieds et qu'ils attendent chaque commandement pour tirer.

Il fait signe qu'il a compris et file. Moi je cavale le long de notre ligne de tir pour faire la même recommandation.

Tout est net. Même les flèches plantées dans le sol ont été enlevées, lorsque la troupe arrive à son tour. Les guerriers sont suivis des prisonnières, une longue file de femmes marchant la tête baissée, ployant sous des charges : le butin, sûrement. Au milieu des guerriers marche un personnage arrogant, une sagaie ornée de morceaux de tissu à la main. Leur chef, probablement. Celui-là, il faut l'avoir dès le début. Je me le réserve. J'attends le plus longtemps possible, puis bande mon arc, visant soigneusement les talons du chef, là-bas, à 30 mètres.

— Tirez !

J'ai lâché ma flèche qui vole et s'enfonce dans les reins du Tocosab. Une immense clameur. Les Vahussis libèrent ainsi leur peur, probablement. Une autre flèche, vite. Là-bas, c'est l'affolement chez les prisonnières, et les guerriers, eux, courent dans tous les sens,

affolés aussi, mais difficiles à viser.

— Tirez !

La seconde volée descend cinq ou six guerriers seulement. Cette fois, ils ont relevé la tête et nous ont repérés. Du coup leur terreur est moins grande. Ils ont aperçu leurs ennemis, donnant ainsi un visage à la mort qui les frappait.

Je m'étais douté que mes tireurs, excités, pourraient perdre une partie de leur précision. C'est pourquoi j'ai désigné deux groupes qui bouchent l'extrémité du ravin, afin d'éviter que les gars d'en face se sauvent et reviennent nous prendre par-derrière. J'avise Louro et lui gueule de dire à ses gars de viser soigneusement et calmement. Il me fait signe qu'il a compris. En bas, la mort ou la mise hors combat de leur chef, empêche les Tocosabs de s'organiser. Quatre guerriers entreprennent de balancer leur sagaie qui ne viennent pas jusqu'à nous, mais déclenchent une grosse rigolade dans nos rangs ! Il faut vraiment avoir le sens de l'humour ; moi je me sens plutôt nerveux !

Un petit groupe fonce vers nous, escaladant le bord du ravin. Les premiers mètres sont vite avalés, mais ils ralentissent beaucoup après. Je me penche, ajuste le premier à 20 mètres et lance ma flèche. Atteint en pleine poitrine, le type pousse un hurlement et bascule en arrière. Aussi calmement que je le peux, j'ajuste le second qui écope de trois flèches avant que je n'aie eu le temps de tirer. Le suivant bascule à son tour. J'ai tiré bas et il est touché au ventre. Une vraie charge sur l'autre flanc du ravin. Je vois Salvokrip hurler ses ordres, debout sur le rebord. Il a réussi à faire tirer une salve à sept ou huit de ses gars, les plus proches, et ils font presque tous mouche. Je me mets de la partie et vise les plus bas sur la pente pour éviter un accident au sommet. Je loupe en beauté mon gars. Il faut dire qu'il y a 70 mètres facilement. Mais Salvokrip me paraît s'en tirer et je reviens au reste de la troupe, en bas. Ils ont enfin l'idée de se sauver et foncent individuellement vers la sortie est par laquelle ils sont venus. Je préviens le petit groupe laissé là-bas et leur commande une salve. Ils sont plus calmes et couchent la moitié des assaillants. À la troisième salve, il n'y a qu'un rescapé qui s'enfuit à toute vitesse, poursuivi par deux Vahussis.

Ça se termine, quand je me rends compte que l'on se bat en bas. Ce sont les prisonnières qui se révoltent contre leurs vainqueurs et les zigouillent les uns après les autres. Peu à peu il se fait un grand silence. On n'entend plus que les râles des blessés que les femmes achèvent. C'est un bain de sang, une fureur ignoble. Je les comprends, bien sûr, mais d'ici le spectacle est difficile à supporter.

Des Vahussis descendent la pente en face, suivant Salvokrip. Les femmes ont un mouvement de recul, puis la première laisse tomber la sagaie, rouge de sang, qu'elle avait ramassée et se met à pleurer

doucement. Un Vahussi approche et lui parle à voix basse.

C'est fini. Il ne reste plus un Tocosab vivant, car ce sont bien eux, mon voisin vient de me le confirmer. Ceux que nous n'avons pas abattus ont été massacrés par les femmes dont dix environ ont été tuées. C'est un immense charnier, impressionnant. Maintenant que le danger est passé, on peut se permettre d'avoir des bons sentiments...

— Louro, je fais en accrochant le grand gars, il faut ensevelir ces morts. Dis à tes amis de leur enlever tous leurs biens qui serviront aux prisonnières, et fais-les enterrer.

Il comprend et demande des volontaires d'une voix forte qui secoue les Vahussis, les réveillant d'une sorte d'hébétude.

Une chose me tracasse. Deux chefs se sont révélés aujourd'hui : Louro et Salvokrip. Je ne voudrais pas qu'ils en viennent à se dire qu'il y en a un de trop.

Déjà le semblant de discipline qui unissait les Vahussis s'est effondré et plusieurs d'entre eux ramassent leurs affaires pour rentrer au village. Mez est parmi eux et je les rattrape pour en prendre la tête. Personne ne dit mot. Arrivé à l'orée du sous-bois, je prends le trot, traverse le village et arrivant à la plage, lâche arc et carquois pour me jeter à l'eau. J'éprouve un besoin physique de me laver, de me purifier de tout ce sang répandu. Finalement, les Tocosabs n'avaient aucune chance contre l'avantage que j'ai donné au village, en leur faisant découvrir l'arc.

Je glisse sur le dos, sans faire un geste. En fait, ce n'est pas seulement l'arc, mais la façon de l'utiliser, qui a fait la décision. Et voilà un bon exemple de ce que je me disais l'autre jour. Sans l'efficacité des salves, je crois que des Tocosabs auraient pris pied sur les flancs du ravin et ils auraient été vainqueurs. En les voyant si près, les Vahussis auraient retrouvé leurs vieux instincts et se seraient sauvés ! L'arc, c'est bien, mais ce n'est que la moitié du chemin ; l'autre, c'est l'utilisation qu'on en fait.

Les Vahussis m'ont suivi. En me retournant, je les vois tous à l'eau, plus loin. Ils recommencent à se parler, ayant surmonté leur sentiment de dégoût. Une tête émerge près de moi : Mez, qui sourit. J'avance les lèvres et dépose un baiser sur sa bouche, plus prolongé que tout à l'heure. Je vois ses grands yeux bruns qui pétillent, grands ouverts. Puis je n'y tiens plus et l'enlace, la serrant contre moi à la briser. J'entends des petits gémissements et me rends compte que c'est moi. Une gigantesque vague de tendresse faite de tous les sentiments refoulés depuis mon arrivée sur cette planète, m'inonde, me bouscule, me précipite vers Mez qui a l'air émerveillé de la puissance que je mets à mon étreinte. Je la repousse à bout de bras.

— Mez, veux-tu ?

— Enfin ! Tu as été long. Cal ! Je finissais par craindre que tu ne

me demandes jamais. Et je ne voulais pas te demander, moi. Je sentais, enfin... Sospal m'a dit qu'il fallait que j'attende, que tu ne comprendrais peut-être pas si je te demandais. Il fallait que ce soit toi. C'est vrai. Cal ?

Je me sens troublé, car elle a probablement raison malgré tout ce que je me dis, tout ce que je sais de la façon de vivre d'ici. D'un autre côté, j'avais besoin d'aide.

— Oui et non, je réponds, enfin... c'est difficile à expliquer, tu sais.

— Moi je sais, depuis ton arrivée en pirogue avec Louro. Une femme sait, tu comprends ? Je ne te regardais pas, mais je sentais ton regard si fort... que j'ai su !

Je lui prends la main, repris par le tourbillon de tout à l'heure.

— Viens, Mez, tu veux bien ?

Elle a un petit sourire à la fois amusé et heureux, et se borne à hocher la tête. Puis c'est elle qui m'entraîne vers la droite de la plage, la forêt.

Un tapis d'herbes douces. Mez se jette au sol et je me retrouve près d'elle, tremblant comme un jeune marié. C'est un peu cela d'ailleurs. Je n'ai jamais été marié, sur terre, je n'en ai jamais éprouvé le besoin. J'étais heureux seul, me bornant à des aventures de week-end, charmantes mais sans profondeur. Pourtant, je m'imaginais très bien tremblant comme maintenant. Je baise encore une fois ses lèvres.

— Où as-tu appris cette caresse, Cal, demande-t-elle d'une petite voix troublée.

— Tu n'aimes pas ?

— Si, oh ! si ! mais... c'est nouveau, pour moi. Nous nous embrassons dans le cou, sur le visage, mais jamais... sur la bouche.

Elle a rougi et j'ai l'impression qu'elle donne un sens précis à ce baiser.

— Loin là-bas, c'est un signe d'amour.

Elle se penche sans répondre et me rend mon baiser. Cette fois, je ne peux y tenir et écarte doucement ses lèvres. Ses yeux se voilent brutalement.

*

Elle a un corps merveilleux, avec une poitrine si ferme, si rose qu'elle paraît transparente. Sa peau est douce comme je n'aurais pas pensé que cela puisse exister. Nous nous sommes aimés avec une espèce de fureur, d'avidité. Après, longtemps après, elle est redevenue tendre et, cette fois, ce fut un amour plus long et d'une douceur intense.

— Veux-tu habiter avec moi ou désires-tu que j'aille chez Louro, demande-t-elle tranquillement, alors que nous revenons vers le village

la main dans la main ?

Elle m'a pris le petit doigt, lorsque nous nous sommes relevés, avec un sourire entendu. C'est moi qui ai pris sa main aux longs doigts, en lui expliquant qu'une main est plus grande, plus forte qu'un seul doigt. Du coup elle ne me lâche plus et je suis heureux comme un gosse.

— Ni l'un ni l'autre. Demain, je construirai un bungalow, sur le bord de la plage.

C'est un signe, chez les Vahussis, de sentiment très profond et elle me donne son accord en tendant ses lèvres.

CHAPITRE X

Profitant de l'influence qu'il s'était acquise, le lendemain, Cal rencontre cinq Vahussis et leur raconte son projet de jeu. Loin, à l'autre bout de la plage, il leur fait répéter quelques combinaisons simples de football avec le ballon qui obtient un succès immense. Riant comme des enfants, les hommes tapent dans la balle avec énergie.

Après le repas. Cal fait courir le bruit qu'il va organiser un jeu pour le soir, et va tracer sur le sable un terrain de 70 mètres seulement.

À l'heure dite, tout le village est là, y compris les rescapées des Tocosabs qui ont été stupéfaites en voyant le village. Elles récupèrent doucement, moralement et physiquement. Cal forme les deux équipes, explique qu'il s'agit de frapper la balle avec le pied et de la faire passer entre les poteaux de but. L'insolite, la nouveauté, font que le village se passionne aussitôt. Cal insiste sur le fait que chaque joueur doit agir avec son équipe et non individuellement, puis il donne le coup d'envoi.

Un quart d'heure plus tard, les mêlées successives sur le terrain ont déclenché des tempêtes de rires, mais aucun but n'a été marqué. Il arrête alors le jeu, et annonce qu'il va lui-même rentrer en lice avec une équipe. Après avoir renouvelé ses instructions à ses coéquipiers qui piaffent d'impatience, le jeu démarre. Tout le monde se précipite sur le ballon pendant que Cal et Ripou, un jeune Vahussi très rapide à la course, filent, chacun sur un côté du terrain vers les buts adverses. Une mêlée du même genre que précédemment se crée, mais ses coéquipiers réussissent tant bien que mal à appliquer ses instructions et un coup de pied expédie la balle de son côté. Il s'en empare aussitôt et, la contrôlant facilement, fonce vers les buts adverses. Un shoot violent et le but est marqué, malgré une tentative cocasse du gardien. Un grand silence se fait sur la plage, puis une ovation qui lève les

spectateurs.

Cinq fois de suite, l'équipe de Cal opère de la même façon, à la nuance près que, maintenant, c'est le Terrien qui fait la longue passe à l'un de ses joueurs démarqués. Et, à chaque fois, c'est le but.

La partie terminée. Cal rassemble les deux équipes au bord du terrain, de manière à être entendu de tout le village ; il commente le match en précisant bien qu'un homme seul ne peut rien faire, mais avec l'aide de ses amis, devient très efficace. Et il semble que la démonstration porte ; déjà, on lui demande de donner des conseils. Il propose alors de former des équipiers qui joueront toujours ensemble et des équipes de 11 joueurs sur un terrain plus vaste. De même, il annonce un nouveau jeu où l'on a le droit de prendre le ballon à la main.

De retour au bungalow avec Mez rayonnante qui le supplie de la prendre dans une équipe, il trouve Sospal, un sourire léger sur les lèvres.

— Alors, tu veux changer les Vahussis, Cal ?

— Non, se défend-il, seulement leur faire découvrir certaines choses. Tu penses que j'ai tort ?

Elle secoue la tête avec hésitation.

— Si tu veux en faire des combattants, oui ; mais ce n'est peut-être pas ce que tu cherches.

— Non, Sospal, je veux leur procurer un jeu agréable et leur apprendre que deux hommes ensemble vivent mieux que séparément.

Sospal acquiesce et sourit pour montrer son accord.

En fait. Cal est presque surpris du succès du football. Il ne s'attendait pas à cet engouement, ayant projeté d'intéresser surtout les enfants, et intégrer ce sport par leur biais dans la vie future de la race. Or il semble qu'ils veuillent, dès maintenant, lui donner l'impact qu'il visait. D'un autre côté, il va falloir surveiller le jeu pour éviter des brutalités et prôner, au contraire, l'habileté des joueurs. Surtout ne pas dénaturer l'esprit qu'il veut faire naître sous couvert de ce sport.

Dieu qu'il y a à faire !

CHAPITRE XI

CAL

Il va falloir que je fasse ce voyage prochainement. Ces récits m'intriguent. Surtout celui de Ripou qui est un garçon posé. Si lui aussi a entendu parler de cette montagne, il ne doit pas y avoir trop d'affabulation et il faut vérifier cela. En tout cas, ma curiosité ne me lâchera pas et il vaut mieux aller voir. En outre, il est temps que je connaisse un peu mieux Vahu ; c'est le nom que l'on donne ici à cette région.

Je pose une jambe à terre pour balancer un peu le hamac. Que de choses ont changé ici en trois ans !

Cela fait maintenant trois ans que j'ai débarqué sur cette planète et tout a été vite. Après le combat contre les Tocosabs, j'ai mis mon plan en application. Salvokrip et Louro, ainsi que Mez bien sûr, ont été mes premiers alliés. Sospal restait sur une réserve prudente, mais sans hostilité. Je tiens beaucoup à Sospal, elle a une sorte de recul par rapport à la vie, une sérénité et un pouvoir de réflexion qui en font une sorte de « logicienne » des Vahussis. Amusant, non ?

Dès que le bungalow a été terminé, j'ai invité Louro Salvokrip et Sospal, un soir, et leur ai parlé des bateaux. L'une des choses qui m'avait frappé sur cette planète, est le vent régulier qui souffle en permanence. Je me suis dit qu'il y avait là quelque chose à exploiter. C'est ce que j'ai expliqué à mes amis. Dans mon plan visant à solliciter de chaque village une espèce de spécialisation, pour provoquer des échanges, j'avais décidé de garder pour ici le vent. J'ai donc raconté que nos radeaux étaient bien, certes, mais que l'on pouvait faire mieux, comme je l'avais vu pratiquer dans le sud. Et je leur ai parlé de voile ! Il faut reconnaître qu'ils ont été sceptiques, à l'exception de Mez qui m'est toujours acquise, mais à la manière des Vahussis, sans soumission. Ils ont joué le jeu honnêtement. Nous avons entrepris, Louro, Salvokrip – qui est devenu un ami – et moi, de faire tisser une

grande voile rectangulaire dans ce fil végétal qui ressemble à de la soie. Un tissage serré. Les hommes ont été très intrigués et ont suivi les préparatifs avec attention. Nous avons mis un mat, sur un radeau lourd et volumineux, étayé de bambous, et nous sommes partis, à la perche, avec quinze hommes à bord. Au large, dégagé de la terre, j'ai hissé la voile. Il y avait un bon vent régulier de 25 à 30 km/h à mon avis, et aussitôt le radeau s'est mis en marche pendant que je le guidai de l'arrière, en laissant traîner la perche dans l'eau.

Les Vahussis s'étaient assis et leurs yeux allaient de la voile gonflée à la surface du lac où ils pouvaient apprécier notre vitesse. Au bout d'un moment, Louro est venu à moi.

— Est-ce tout. Cal ? Ou bien vas-tu encore nous enseigner quelque chose comme le jeu du ballon ?

Peut-être est-ce sa mère, ou son hérité, en tout cas lui aussi semble toujours me considérer comme un être à part.

— Observe bien, Louro, le vent nous pousse plus vite que nous ne pourrions le faire à la perche, mais il nous est impossible de revenir vers le village. Cela vient du radeau. Dans le sud, sur les bords du grand lac, des hommes avaient construit une embarcation qui pouvait revenir d'où elle venait, malgré le vent. Si tu veux m'aider, nous y arriverons aussi.

— Trois doigts-les-mains d'hommes peuvent monter dessus ? demande-t-il en montrant la quinzaine de passagers sur le radeau.

— Oui, et plus encore si l'on veut.

— Et personne ne pousse les perches ?

— Non, et l'embarcation peut même aller vers les grands fonds où la perche ne sert plus à rien.

Il regarda la voile, le lac, et se retourna vers moi avec un sourire confiant :

— Je t'aiderai. Cal.

On a mis le lendemain même le premier bateau en chantier. J'avoue que mes connaissances étaient plutôt restreintes. Néanmoins, il me paraissait important de construire un bateau en planches et non avec des jeunes troncs, comme les radeaux. Les quinze passagers de la veille nous ont servi d'agents de recrutement en racontant ce qui ne se voyait pas du rivage. Si bien que nous nous sommes trouvés une bonne équipe. La moitié des rescapées des Tocosabs avait quitté le village, mais l'autre a décidé de s'installer près de nous. Elles avaient été très impressionnées par notre victoire et considéraient le village comme assez extraordinaire, si bien qu'une dizaine de femmes s'est jointe à nous.

J'ai mis tout le monde aux planches. Il fallait en fabriquer un grand nombre. Cela, c'était une chose que les Vahussis savaient faire depuis longtemps, utilisant des coins introduits dans un arbre au bois à

longues fibres, qui cède en tranches. L'après-midi, je suis allé à ma cachette. Il me semblait avoir vu une boîte de documents sur la navigation maritime. Effectivement, je l'ai retrouvée. Il y avait les plans, les modes de construction, etc. sur chaque stade de l'histoire des bateaux. Je me suis mis dans le crâne ce qui concernait une baleinière à deux mâts capable d'emmener une vingtaine de personnes, avec un demi-pontage jusqu'au mât avant. Les voiles étaient de type Marconi, glissant le long de chaque mât dans des sortes d'anneaux. Ce style de bateau était évidemment en avance sur l'époque, mais étant donné qu'il n'y avait personne pour s'en apercevoir... Ça m'amènerait seulement à ajouter la poulie et le gouvernail au nombre des innovations.

Nous avons utilisé le même bois dont je m'étais servi pour les pirogues, et pour l'assemblage, j'ai eu l'idée d'essayer la résine au lieu de chevilles. Une femme venant de l'ouest nous a appris comment la durcir en y ajoutant de l'écorce broyée. Cela donnait au séchage un enduit genre goudron, étanche et solide. En tout cas le collage des planches se recouvrant chacune de 5 centimètres a été un succès. Un longeron a servi de support à une quille. Je pensais que les Vahussis ne comprendraient pas avant un bon bout de temps comment la quille les aiderait à remonter le vent, mais peu importe, l'histoire en attribuerait la découverte au hasard ou à un homme trop tôt disparu !

Il a fallu un mois, avec nos hésitations, les travaux à recommencer, etc., mais la baleinière a été terminée, ses voiles ferlées sur les baumes. J'avais prévu un foc à l'avant et je me demandais si finalement le bateau n'aurait pas trop de toile.

Pour la mise à l'eau, tout le village était là. Nous avons embarqué dès qu'il s'est avéré que la baleinière était bien équilibrée et ne chavirait pas. J'ai fait hisser les voiles et c'est parti.

Avec sa coque effilée, dès que les voiles ont été bordées, la baleinière a pris de la vitesse très vite, s'inclinant légèrement. Je me suis senti merveilleusement bien. Les premiers virements de bord ont été plus hésitants que sur les glisseurs que l'on rencontrait sur Terre avant mon départ, mais les actions du gouvernail et des voiles étaient classiques. À bord, les gars se sont excités au point que j'ai dû gueuler pour qu'ils restent tranquilles. Louro et Salvokrip étaient transfigurés ! On est allé loin au large. Si loin que la côte sud avait disparu. Il y avait de petites vagues de 40 à 50 centimètres qui claquaient ; contre les bordages ; les mâts chantaient dans le vent : un vrai bonheur.

Pour le retour par vent travers, j'ai donné la barre à Louro qui a tout de suite pigé. Moi je m'occupais des voiles dont les écoute étaient tenues à la main par l'équipage...

Il a fallu emmener à tour de rôle tous les habitants du village, enthousiasmés comme s'il s'agissait de la réussite de leur propre

projet. Tant mieux. J'en ai profité pour leur apprendre le rugby qui leur a tout de suite plu. Chaque soir une partie a été organisée.

Les jours suivants, six bateaux ont été mis en chantier dont deux baleinières plus longues que la première et, sur mon conseil, quatre bateaux genre cotre, plus petits et avec un seul mât. Parallèlement, j'ai tressé avec les enfants des nasses que nous sommes allés poser avec une des pirogues. En nageant un jour, il m'avait semblé repérer une sorte de crustacé, langouste d'eau douce ou écrevisse énorme. À tout hasard, nous avons mis des poissons morts comme appâts. Les gosses étaient terriblement fiers de participer eux aussi à une innovation. Maintenant ils nageaient pratiquement tous la brasse et le crawl, et faisaient des courses entre eux.

Le lendemain, les nasses étaient pleines de poissons à moitié dévorés... et de bestioles, mi-écrevisses, mi-homards, longues de 40 à 50 centimètres ! Les gosses les appelaient des sousouvs. C'était apparemment un met très recherché. En tout cas, je me suis rendu compte qu'il faudrait fermer davantage l'entrée de certaines nasses pour garder les poissons vivants...

Au bout de deux mois – entre-temps l'hiver était venu – les bateaux ont été terminés. J'avais appris aux six ou sept Vahussis les plus réfléchis, à commander la manœuvre. Quelques-uns étaient devenus barreaux, et d'autres, gabiers, s'occupaient des voiles. Salvokrip et Louro avaient pris en charge les deux grandes baleinières et s'en tiraient fort bien.

J'ai également fait tresser un long filet de pêche, genre de chalut que les cotres tiraient. Les pêches étaient fabuleuses ! Les enfants avaient plus ou moins le monopole des nasses à sousouvs qu'ils allaient mouiller en pirogue. D'autres bateaux ont été mis en chantier sans que je ne sois consulté. Désormais, les Vahussis en savaient assez pour les construire seuls et ils adoraient cela... Les embarcations avaient des dimensions très diverses, mais elles étaient soit du type baleinière à deux mâts, soit cotre.

Au printemps, nous avons vu un petit groupe venant d'un village de la rive nord-ouest du lac, à 3 ou 400 kilomètres ! On connaissait leur village, ici, et ils ont été bien accueillis. Ils avaient entendu parler de notre combat et des bateaux, et voulaient construire une baleinière. Les habitants du village ont beaucoup réfléchi et, à ma surprise, ont décidé de céder une de leurs embarcations aux visiteurs. Voulaient-ils garder ainsi le secret de la fabrication ? Je n'ai pas compris. En tout cas, les visiteurs ont, en échange, proposé des tissus. Effectivement, ils semblaient très en avance dans le domaine du tissage et des teintures. Il a été convenu que deux bateaux ramèneraient les visiteurs chez eux et qu'un seul reviendrait, avec la cargaison de tissus. Il a aussi été décidé à mon instigation de leur montrer la fabrication des arcs. Je ne

voulais pas qu'un village ait le monopole de l'armement. Nous leur avons longuement recommandé des arcs exclusivement pour la chasse et pour se défendre, et de n'en céder aucun aux voyageurs se dirigeant vers le pays des Tocosabs où, paraît-il, l'annonce de notre victoire aurait causé des remous.

C'est au début de l'été que j'ai entamé, avec Louro, la réalisation d'un autre projet. Désormais, nos bateaux partaient de plus en plus loin sur le lac, mais sur terre, les voyages étaient toujours aussi lents et longs ; ce pays est tellement vaste !

Dans une planche épaisse, j'ai taillé un cercle, percé au centre, et j'ai assemblé une brouette ! C'était un énorme coup de pouce à l'Évolution, mais il me paraissait nécessaire. Pressentiment peut-être, je ne sais pas, ou simplement l'attitude de Mez ? Elle attendait un enfant de moi et, après l'enthousiasme de la nouvelle je la trouvais un peu indifférente.

La brouette n'a eu un succès de curiosité, sans plus. Les Vahussis n'avaient que rarement l'occasion de transporter des charges et Louro a été un peu déçu, jusqu'à ce que je lui dise que nous allions faire autre chose. Et, cette fois, j'ai entrepris la construction d'un char à voiles ! Je comptais beaucoup là-dessus.

Un plancher, deux roues taillées dans le bois à l'avant, et une autre articulée en gouvernail à l'arrière, un mât et une grand-voile. L'engin était simple, rustique mais solide. Cette fois le succès a été prodigieux : un moyen de locomotion terrestre ! La dimension de la voile et la relative légèreté de l'ensemble faisaient que nous atteignions facilement 45 km/h...

Ce fut un été fébrile. Le village fourmillait véritablement. Chaque homme voulait son char à voile. J'ai perfectionné le modèle et nous en avons fabriqué de toutes les tailles, depuis les bi ou triplaces, jusqu'aux machines emmenant une dizaine de passagers. Moralement, les Vahussis ont été bouleversés. Dans un très lointain passé, la race avait été presque nomade et les voyages jouissaient ici d'un prestige certain. Or ils allaient pouvoir recommencer à rayonner. Déjà les bateaux leur en avaient donné la possibilité mais, n'ayant pas de tradition de navigateurs, le déclic ne s'était pas vraiment fait. Avec les chars, ce fut autre chose ! Louro préparait une expédition vers le sud-ouest, aux confins connus pour abriter des villages Vahussis. Quant à Salvokrip, il s'était définitivement donné à la navigation.

Au milieu de l'été, nous eûmes une tempête terrible, pas une de ces petites pluies nocturnes bienfaisantes, non, une vraie tempête, impressionnante de bruit et de puissance. Trois bateaux furent ainsi perdus et un équipage qui rentrait fut sauvé de justesse. C'est ce qui m'a amené à proposer la construction d'un bateau plus important. Je songeais depuis quelque temps à un brick. Un vrai bâtiment, cette fois,

avec plusieurs voiles sur chaque mât, entièrement ponté, évidemment, et avec des cabines à l'avant et à l'arrière de chaque côté des cales, sous le pont principal. J'ai fait un petit mélange des dimensions de plusieurs vaisseaux terriens, de manière à aboutir à un bateau de 37 mètres, un monument à l'échelle du village, très renforcé, aux châteaux à l'avant et à l'arrière pour résister à la mer. Car je pensais inciter Salvokrip à naviguer en mer. De toute façon, même très robuste, le brick n'en résisterait que mieux aux tempêtes du lac. L'idée a plu à Salvokrip qui en a commencé la construction avec les « marins ». Je dus partager donc mon temps entre les chars et le brick. Pour l'installation intérieure du brick, j'avais prévu des couchettes superposées sur un matelas de lanières entrecroisées, dans des cabines de quatre, et des hamacs tressés, dans l'entrepont, pour les passagers éventuels.

Le village était devenu un chantier et je ne reconnaissais plus l'indolence de mon arrivée. Après des générations d'immobilisme, la race s'enthousiasmait à nouveau. Et les villages les plus proches en sentaient le contrecoup, nous envoyant fréquemment des visiteurs qui repartaient avec quantité de récits à conter. Pour moi, ce fut une époque grisante. Je m'apercevais qu'il n'y aurait plus de retour en arrière ; quoi qu'il se produise, cet acquis resterait aux hommes de cette planète. Pourtant, il m'arrivait de m'asseoir et de regretter la douceur d'autrefois. Même sachant que j'avais raison d'apporter tout cela et que la douceur de vivre, la lenteur, reviendraient lorsque l'enthousiasme serait calmé, quand ces nouveautés seraient entrées dans les mœurs, je ne pouvais m'empêcher de regretter de vivre trop peu longtemps pour connaître à nouveau le charme lent des Vahussis, dans un ou deux siècles. Car je ne me faisais guère d'illusions, il n'y aurait que peu de changement pendant ce laps de temps. D'après mes conversations avec les voyageurs, on connaissait l'existence du grand lac, à l'est, l'océan, mais à l'ouest, rien. Manifestement, même ce continent n'était pas encore connu par ses habitants. C'est d'ailleurs pourquoi je parlais souvent avec Salvokrip d'une expédition vers l'océan, à l'est.

Tôt ou tard, des hommes se lanceraient sur l'océan et j'avais envie que ce soit mon copain Vahussi qui découvre d'autres terres. Je parlais donc de l'archipel. Les îles étaient les plus proches, même s'il y avait quelque chose comme 4 000 kilomètres pour y parvenir. Doucement, j'y revenais dans la conversation, parlant des récits imaginaires que j'avais entendus, de la longueur du trajet, de la navigation de nuit. Si le petit satellite, que l'on appelle ici Chagar, ne procure pratiquement pas de clarté, en revanche l'atmosphère très pure de la planète permet d'observer le ciel et les étoiles. Quelques-unes sont vraiment très distinctes et il est possible de se diriger en fonction de leur position.

J'en avais repéré huit, caractéristiques, qui marquent les points cardinaux et les demi-angles droits : nord-ouest, nord-est, etc. C'est vraiment étonnant et largement suffisant pour estimer une direction. Bref, Salvokrip commençait à avoir envie de connaître ces îles.

De son côté, Sospal, assez réservée au début de cette activité intense, m'avait finalement donné son accord.

Et puis l'enfant est arrivé au printemps de cette année. Un petit garçon aux cheveux d'un blond cendré, plus foncés que ceux des Vahussis. J'en ai été infiniment heureux. Mez avait retrouvé sa tendresse pour moi.

C'est à cette époque qu'un voyageur est arrivé. Il en venait chaque mois, maintenant. Le village était connu à plusieurs centaines de kilomètres à la ronde. Le gars venait du sud. Un soir il m'a parlé d'une montagne-où-il-ne-faut-pas-aller. Les Vahussis n'ont aucune religion, au sens habituel du terme, car en fait ils appliquent naturellement quelques lois simples sur le Bien et le Mal. Finalement, les religions terrestres n'avaient d'autre but que d'inciter à faire le Bien sous la menace de la punition ! Ils n'ont pas de superstitions non plus et cette espèce de légende, cet interdit était anormal. Mais le gars ne savait absolument pas pourquoi il ne fallait pas aller sur cette montagne ! Cela m'a intrigué quelques jours puis j'ai pensé à autre chose. Là-dessus, Ripou est revenu d'un voyage dans l'ouest, de 600 kilomètres en char. Il avait été l'un des premiers à utiliser le char pour une expédition. L'engin lui avait valu un succès prodigieux à chaque village visité. Il était le premier à pouvoir aller si loin et sans fatigue, très vite malgré les détours pour contourner forêts et obstacles naturels. Et à l'abri des fauves ! Dans un village très lointain, il a entendu parler lui aussi de la montagne-où-il-ne-faut-pas-aller. Et cette fois j'ai pris la décision d'aller voir ça.

Depuis quelques mois, je suis très occupé à apprendre à écrire et à compter aux Vahussis. Ma première élève a été Tsoura qui, elle, m'avait appris sa langue. Des voyageurs nous ont apporté une sorte de parchemin grossier fabriqué dans le nord-est, loin du lac paraît-il, et couvert de signes cabalistiques. J'ai sauté sur l'occasion. Après Tsoura, j'ai eu plusieurs élèves dont la moitié d'enfants. Aujourd'hui elle est capable d'écrire et, depuis que je lui ai demandé de continuer l'enseignement à ma place, elle y apporte beaucoup plus de soin et de volonté. C'est à Salvokrip que j'ai appris à compter, par le biais de la construction des bateaux. Tout naturellement, j'ai tracé des plans sur le sable, puis je lui ai appris les dix signes et les rudiments du calcul, addition et soustraction. Il n'a pas besoin d'en connaître davantage maintenant. Au dos d'un parchemin, avec une plume taillée et de la teinture en guise d'encre, j'ai tracé les plans du brick. Salvokrip en a aussitôt compris l'importance et ce fut gagné.

Tiens, voilà Mez qui sort du bungalow pour aller se baigner avec notre bébé. Elle s'arrête et fait demi-tour.

— Cal, tu penses toujours à ce voyage ?

Je lui en ai parlé l'autre jour, et je hoche la tête. Elle a l'air soucieuse.

— L'enfant est encore petit, tu sais ?

— Mais... il n'est pas question d'emmener l'enfant, Mez, j'irai seul. Son visage s'éclaire.

— Alors, je n'irai pas non plus ?

— Non, bien sûr, il vaut mieux que je parte seul.

Elle rit et court vers l'eau avant de se retourner.

— Quand pars-tu ?

— Dans trois jours, je crie.

Pourquoi ai-je dit cela ? Eh bien ! ça y est, je me suis décidé !

CHAPITRE XII

Par vent travers, la voile bordée serrée, le char avance rapidement malgré son chargement. Cal a voulu emporter des vivres, afin d'avoir le moins possible à chasser. Il a donc disposé des sacs de semoule et deux outres en peau au milieu du plancher, dans l'habitacle à ciel ouvert qu'il a bâti. Il a aussi emporté un lot de rechange de cordes et de voiles, et même une roue. Son arc est posé près de lui, à côté de la lance. Arrimé solidement, mais l'ouverture accessible, un autre sac contient les jumelles, le laser, la torche, la boussole et les cartes. La hache et le couteau sont à sa ceinture, la gourde à côté.

Le char, qui pourrait emmener trois ou quatre personnes, est assez long et la voile se gonfle bien. Il y a maintenant onze jours qu'il a quitté le village où personne n'a prêté grande attention à son départ. Un Vahussi doit faire un voyage dans sa vie, c'est de bon ton, et le sien a même tardé à venir ! L'enthousiasme peut-être, on a oublié qu'il était à l'origine des nouveautés et Cal en est ravi.

Il ne veut surtout pas que la légende parle d'un homme, cela déboucherait sur un culte ou une religion. Or les Vahussis n'en ont absolument pas besoin. Ils ont une morale à eux – curieuse peut-être pour un Terrien – mais qui a l'immense avantage d'être vague et de laisser à chacun le soin de diriger sa conduite. Une seule règle : respecter les autres. Au fond, il n'y a pas besoin d'en créer d'autres : tout est dans celle-ci.

Le char traverse une plaine qui s'étend à perte de vue. Coinçant la barre qui commande la roue arrière. Cal se penche, sort une cale et la boussole. Le char va au cap 171 et la position actuelle se situe aux deux tiers du chemin. Il y a une sorte de désert après cette plaine de 120 kilomètres. Il devrait arriver au désert en fin de journée. Il y a une petite rivière dans pas longtemps et il décide d'y remplir sa gourde et les deux de réserve. Malgré l'herbe épaisse, les roues sautent sur le sol

et le char est assez secoué. Finalement, l'étape du soir est la bienvenue. Cal range la carte et la boussole et reprend la barre, surveillant la plaine. Un peu plus tard, il croise un troupeau de chèvres qui détalent, effrayées.

*

La rivière. Doucement, Cal choque un peu la voile, donnant assez de mou pour qu'elle se vide peu à peu et le char ralentit. Empoignant l'arc, il se redresse sur les genoux, méfiant. Dans les mêmes circonstances, il est tombé sur un troupeau d'antilopes-léopards, il y a deux jours, et n'a eu que le temps de sauter à bord du char et de s'enfuir.

Effectivement, voilà une antilope-léopard. Ses cornes émergent d'un buisson épais. Sans attendre, Cal stoppe le char, vise soigneusement juste au-dessous du menton et la flèche vole, venant traverser le cou de la bête. Elle pousse un cri, mi-hennissement, mi-brame, et les branches s'agitent. Puis, plus rien. Cal place le char, roue bloquée, de manière à partir rapidement en le remettant dans l'axe et se dirige doucement vers le buisson. L'antilope est couchée sur le flanc, agonisante. Il revient chercher la lance et, à distance, achève la bête. Depuis l'épisode du village, il déteste plus encore les antilopes-léopards. Bon, ça va fournir une bonne grillade pour ce soir. Finalement, il décide d'enlever la peau. C'est toujours un cadeau de grand prix et il aura peut-être l'occasion d'en faire.

Une heure plus tard, il a rangé les 10 kilos de viande prélevés, et roulé la peau à l'avant.

*

Il lui faut deux jours pour arriver au bout du désert. Le sol, rocailleux, n'a pas permis de rouler bien vite, et il a décidé, au retour, de contourner cette zone. Mieux vaut s'allonger plutôt que de risquer de casser quelque chose et se retrouver bloqué en plein désert.

Au cours de la dernière journée, il a aperçu la chaîne des montagnes, dans la brume de chaleur. Elles ne semblent pas tellement hautes, enfin pour cette planète, mais elles ont un aspect rébarbatif. Des blocs massifs. Au-delà du désert, une nouvelle plaine s'étend, légèrement vallonnée, et il entreprend de suivre les lignes de crête pour bénéficier du vent. Il arrive enfin au pied de la chaîne. Il n'est pas très tard ; il doit rester encore deux à trois heures de jour, mais il préfère s'arrêter pour décider de la suite.

Installant son camp sur une hauteur, il affale la voile du char et le décharge de ce dont il a besoin, puis il coupe du bois avec sa hache. Il

en faut une bonne quantité pour alimenter toute la nuit les trois feux. C'est une technique qui consiste à s'entourer de feux pour dormir. Lui a décidé, au début du voyage, d'en faire trois en triangle. Il fait beaucoup de braises avant de dormir et y jette de gros morceaux de bois. En général, cela suffit jusqu'au matin. Mais de toute manière, il se lève toujours une ou deux fois durant la nuit et en profite pour rajouter du bois. Il prépare rapidement les feux et met à cuire son repas du soir. Après quoi, il sort la carte, les jumelles et la boussole, et s'assied face aux montagnes. Il s'agit de trouver celle-où-il-ne-faut-pas-aller !

D'après Ripou, on la voit facilement. Mais comment ? Il n'a pas été capable de le préciser. Il savait seulement qu'elle était juste à côté de celle-où-on-a-envie-d'aller ! Belle précision ! Longtemps, Cal reste là à observer la chaîne à la jumelle tout en consultant la carte. D'après celle-ci, une seule vallée permet de pénétrer au cœur du massif. Elle est orientée nord-ouest sud-est et on ne peut en voir l'entrée d'ici. Elle est plus loin à l'ouest.

Demain, il faudra longer la chaîne vers l'ouest, au moins jusqu'à cette vallée. Il se lève et va s'occuper du repas. La nuit tombe alors qu'il est en train de manger et il alimente davantage les feux. S'il faisait moins chaud, ça irait tout à fait, mais dans cette région, la température est élevée et les feux n'arrangent rien.

Ce soir-là. Cal a de la peine à s'endormir, se demandant ce qu'il est venu faire ici. Alors que ça lui arrive de moins en moins souvent, il songe à Giuse. Où est-il ? Est-il encore vivant ? Il se sent las, déprimé, et le sommeil ne veut pas venir.

*

Levé dès l'apparition du soleil, il fait rapidement ses préparatifs et se met en route. La nuit n'a pas été bonne, il a rêvé à la Terre, voyant l'éclatement de la planète sous l'impact des fusées antimatières. Deux heures plus tard, il arrive à l'entrée de la vallée. La brise était bonne ce matin et il roulait, la voile à 90° en vent arrière, l'allure la moins fatigante et la plus rapide sur ce char.

Elle s'ouvre largement mais rétrécit beaucoup au bout de quelques kilomètres. Cal balaie les sommets avec ses jumelles et s'arrête sur une pente herbeuse, douce. Des conifères poussant çà et là et un torrent ondule joliment à travers les sous-bois. « Voilà un coin magnifique » songe-t-il et il va reposer ses jumelles lorsqu'il se fige : la montagne-où-on-a-envie-d'aller ! Attentif, il ramène les jumelles sur les sommets proches, sans rien percevoir de particulier. Il range les jumelles, borde la voile et le char démarre vers une petite pente douce descendant vers la vallée. Rapidement il vérifie qu'il n'y a aucun obstacle et laisse

le char prendre de la vitesse. Il débouche ainsi dans la vallée à plus de 80 km/h et braque à gauche.

Dans la vallée, le vent a des tourbillons et le contrôle de la voile est délicat avec les sautes dues au relief. Il passe la convergence d'une autre vallée, très étroite, venant de gauche, et tout de suite les choses changent. Sous un effet de venturi, il débouche de la petite vallée étroite un vent violent qui fait accélérer brutalement le char. Le Terrien, à moitié éjecté par la puissance du démarrage, lâche l'écoute de la grand-voile qui part vers l'avant, retenue à 90° par les haubans. Jurant sourdement. Cal se penche à l'extérieur pour aller saisir l'écoute qui traîne à terre. Laissée libre, la roue arrière directrice change de direction selon les inégalités du sol et il a toutes les peines du monde à rester à bord, d'autant que le char file à toute vitesse.

Il réussit enfin à saisir l'écoute et revient prendre la barre pour contrôler la course de l'engin qui se dirigeait droit vers un rocher noirâtre. Le char le frôle à toute vitesse, pendant que Cal réalise en un éclair.

La vallée ne mesure plus que 300 mètres de large et le vent pousse le char à près de 70 km/h, forçant Cal à décrire des zigzags pour surveiller le sol devant.

Le vent forçait au fur et à mesure que la vallée se rétrécit, et maintenant le char est animé de folie, filant à une vitesse jamais atteinte. Cramponné à la barre de direction, Cal tente désespérément de trouver une solution pour arrêter la machine, mais elle semble accélérer de minute en minute. Il est impossible de continuer les courbes à droite et à gauche.

Un énorme bloc de rocher droit devant. Il se couche sur la barre pour forcer le char à obliquer à droite. La direction est terriblement dure, mais ça passe. Cette fois, c'est la catastrophe, il n'y a plus rien à tenter pour arrêter le char et il va sauter au sol lorsqu'il aperçoit sur la droite une pente herbeuse montant le long de la montagne. C'est une manœuvre dangereuse, car le vent venant de l'arrière gauche et la voile étant par conséquent à droite, il risque de voir passer la baume à toute vitesse. Mais il n'y a pas le choix ! Il tire la barre à lui et le char oblique, commençant à pencher sur la droite. Il faudrait lâcher encore un peu l'écoute pour libérer davantage la voile, mais quand elle va changer de côté, elle risque de briser les haubans à gauche. Cal rejette le corps en arrière pour faire contrepoids, sans quitter des yeux la pente. La voilà. Le char s'y engage au moment où la baume change de côté. Cal tire l'écoute désespérément pour gagner ce qu'il peut, et se cramponne. Une secousse terrible dans le bras. La voile n'a pas touché les haubans. Il ne manque pas grand-chose, mais il n'y a pas eu de choc. En revanche, le char qui avait ralenti en bas de la pente semble avoir repris de la vitesse. Incroyable ! Le sol monte mais le char

continue à grimper à plus de 80 km/h ! Cette fois. Cal braque droit vers le sommet, suivant la ligne de plus grande pente et, enfin, la vitesse tombe.

Sur son élan, le char est monté tout en haut de la pente, à plusieurs centaines de mètres de la vallée. Cal arrête la machine, affale la voile, bloque les roues et descend. Son corps est raide, tant il a été crispé. Des yeux, il parcourt le trajet suivi et hoche la tête, incrédule. En tout cas, pour le retour, il faudra tirer un bon nombre de bords... et il n'est pas sorti tout de suite de la vallée !

Revenant à sa position, il va chercher son matériel pour tâcher de se situer. Puis, avec les jumelles, il fait un tour d'horizon. La montagne-où-l'on-a-envie-d'aller est de l'autre côté de la vallée, à l'est. Il fait demi-tour sur lui-même pour examiner ce flanc-ci. Au-dessus de lui s'étend une forêt et, au-delà, commence la rocaille. Sur la gauche, des coulées de lave ont laissé de longues bandes lisses, noirâtres, et plus loin il... Rapidement, Cal revient en arrière. De la lave, ici ? Sans le moindre volcan ? Et une lave n'a jamais eu cette couleur ! D'un seul coup il sait qu'il est bien sur la montagne-où-il-ne-faut-pas-aller. Et sa curiosité est éveillée. Il n'est pas géologue, mais il y a là quelque chose qui l'étonne. Il revient au char, le fixe de son mieux et prend son arc, la gourde, le carquois et le sac contenant ses trésors terriens, laser, torche, cartes, etc.

Une heure plus tard, il a traversé la forêt. Depuis un moment, une idée trotte dans sa tête sans qu'il puisse la préciser. C'est une gêne qui l'énerve comme autrefois, lorsqu'il était sur le point de trouver la solution qu'un client attendait de lui.

Il s'arrête pour jeter un œil, à l'aide des jumelles. L'objectif passe sur un col dont l'un des côtés comprend une paroi et une énorme protubérance ronde, remonte à l'autre bout vers le sommet et... revient en arrière fixer la protubérance. Voici bien quelque chose d'extraordinaire. La nature est fantaisiste, bien sûr, mais comment a-t-elle pu donner cette forme si lisse et si régulière à ce bloc immense ? Il remet le sac sur son épaule et se met en route.

Il lui faut presque une heure pour arriver enfin au pied du rocher ; il s'arrête. Le bloc, beaucoup moins lisse vu d'ici, est encastré dans la paroi par son diamètre vertical en une demi-sphère dont la base est à 2 mètres du sol. Il est immense, mesurant facilement 30 mètres de diamètre. Cal en fait le tour sans rien remarquer.

« Pourtant il y a quelque chose », songe-t-il en reculant pour avoir une vue d'ensemble. Il s'assied et boit une longue rasade à sa gourde.

Rien. Il ne remarque rien, et pourtant il est sûr maintenant qu'il y a là quelque chose d'anormal. En bas de la demi-sphère, des sortes de gouttes granitiques sont figées. Elles ont une couleur sombre comme le rocher en bas qu'il a failli... Bon Dieu ! voilà ce qui lui trottait dans le

crâne depuis tout à l'heure. Le rocher de la vallée avait exactement la couleur de la roche qu'il a vitrifiée au laser dans la grotte ! Et ici aussi la sphère de granit semble avoir fondu !

Cette fois, Cal est pris d'une excitation qui fait trembler ses mains. Il sort le laser et la torche qu'il passe à sa ceinture et avance vers la sphère.

A 10 mètres, il s'arrête et branche la demi-charge du laser qu'il lève d'un geste lent. Brusquement, le fait de serrer la poignée de l'instrument, peut-être, il a repris son calme. Il décide de faire une entaille dans le bloc et sa main décrit une courbe rapide dans l'air. Quelques débris de granit tombent, c'est tout ! Ce n'est pas possible, le laser ne fonctionne plus ! Il le braque vers le sol où le rayon invisible entame immédiatement la roche... Il approche alors du bloc et, l'œil rond, cherche une trace. En vain. Rien. Il recule à nouveau et recommence d'un geste si vaste qu'il se termine en direction de la paroi. Elle non plus ne réagit pas, laissant seulement tomber quelques petits débris de roche. Cal en ramasse un morceau pour l'examiner. C'est bien du granit, et en tout cas une matière exactement semblable à celle qu'il a creusée pour faire la grotte. Et le laser ne peut pas la traverser ? C'est impensable ! Aucune matière ne résiste au rayon !

Cal braque à nouveau son instrument, longeant la paroi, presse la détente tous les trois pas, essayant de mesurer ainsi en quelque sorte la partie inattaquable. Il arrive de l'autre côté du col, après avoir parcouru une cinquantaine de mètres. La pente descend très fort, sur ce versant, et la paroi s'achève brusquement sur un éboulis.

*

Cela fait plus de six heures qu'il est là à essayer d'entamer la roche. Il a découvert, sur le versant nord du col, du côté où son char est immobilisé, que la roche devient tendre, ce qui est une façon de parler, une quarantaine de mètres avant la demi-sphère, et il y a taillé des petites marches pour grimper au sommet de la paroi. Mais là-haut, il s'est heurté au même problème.

Il est fatigué, affamé, mais ne peut pas renoncer. Il a entamé une demi-charge de laser et il serait trop absurde qu'elle soit fichue pour rien. Alors il se contente de boire et reprend ses recherches. Assis sur un rocher au point le plus haut du col, il réfléchit. Il a cherché au-dessus, au nord, de face, en vain. Finalement, il reste le versant sud... et le dessous ! C'est cela qui lui donne l'idée. L'éboulis comporte des blocs en équilibre. Marchant prudemment en haut de la pente, il se glisse jusqu'à la roche supérieure. Un coup de laser et, coupée en deux, elle commence à rouler vers la vallée. Réconforté par ce succès. Cal poursuit sa tâche, réfléchissant avant d'attaquer chaque bloc.

Un énorme rocher bascule et dévoile soudain un trou à la base de la paroi ! Cal descend tout de suite. L'excavation semble profonde et il allume la torche. Le rayon dévoile un coude à droite, au bout de 3 à 4 mètres. D'après cette orientation, le couloir, s'il continue, se dirige vers la région inattaquable au laser. L'entrée mesure un peu moins de 2 mètres de haut et il se baisse pour y pénétrer. Les parois et le sol sont secs, aucune trace d'animaux non plus. Il avance jusqu'au coude. Le couloir continue, en remontant apparemment et il décide de continuer. Si cela dure encore longtemps, il y aura peut-être un problème d'air. Aussi, il décide de marcher à pas lents et de surveiller sa respiration. Il parcourt ainsi quelques mètres. Le couloir continue tout droit et il entreprend de compter ses pas afin de savoir jusqu'où il pourra pénétrer dans le rocher.

Au soixante-dix-huitième pas, il entre dans une sorte de salle de plusieurs mètres de côté. Là, plus d'issue. Régulant le laser sur un faisceau de 20 centimètres de long, il entreprend de sonder les murs en creusant des petits cônes. Le mur de droite se laisse tout de suite entamer. Il continue ses sondages tous les 2 mètres, et un peu avant le mur du fond, brusquement ça ne marche plus ! Sélectionnant le faisceau de dispersion minimum, il approche le laser à 10 centimètres du mur et tente de faire fondre la roche. Elle rougit, bleuit et quelques gouttes coulent, mais c'est tout. Il recule un peu pour avoir une vue d'ensemble lorsqu'une somnolence brutale le saisit. Il a le temps de penser en une fraction de seconde que quelqu'un l'endort et qu'il avait raison, il y a là quelque chose d'anormal... et s'effondre...

CHAPITRE XIII

Des couleurs, des tourbillons de couleurs et une chute. Il tombe. Désespérément il lutte, se débat. Un peu comme une ivresse aux commandes d'un héli ; il faut garder assez de lucidité pour piloter, sinon c'est l'écrasement. Mais cette lucidité fuit, les objets se troublent, le tableau de bord danse et il faut faire un effort de plus en plus grand pour stabiliser les images quelques secondes, le temps nécessaire à la remise sur trajectoire de l'héli. Et ces instants de lucidité sont épuisants, mais ils sont les seuls à pouvoir ralentir la chute. En bandant sa volonté, il réussit même à remonter, mais aussitôt, comme un ascenseur fou, il retombe. Il faut pourtant remonter, sinon c'est... quelque chose de... Le Néant. Un Néant de fantasmagorie. Il faut...

Il retombe et la vitesse s'accélère encore, augmentant celle du défilement des couleurs. Cela devient insoutenable et c'est la fin si... Un effort de titan, sa volonté se bande au-delà de tout ce qu'on peut demander à un être humain.

L'effort de la dernière chance, désespéré, surhumain.

Et le tourbillon ralentit. Non, il ne ralentit pas, c'est la chute qui est plus lente. Elle stoppe même, et voilà qu'il remonte, centimètre par centimètre. Il ne veut pas songer à l'immensité de la chute et au gain ridicule qu'il grignote au prix d'un effort forcément momentané.

Puis le tourbillon cesse, les couleurs s'ordonnent. Elles hésitent et finissent pas s'inscrire en longues bandes verticales délimitant le long puits dans lequel il coulait. Elles sont maintenant ordonnées dans la suite logique du spectre : violet, indigo, bleu, vert, jaune, orangé et rouge. C'est comme cela que l'on doit voir les couleurs. Oui, il FAUT les voir de cette manière. Tremblant, vibrant d'un effort dément à faire éclater le crâne, il remonte, de plus en plus vite. Et les couleurs deviennent moins nettes, elles se fondent pour ne plus faire qu'un

puits de lumière, de lumière... de lumière...

La lumière.

Ses yeux, grands ouverts, fixent une source de lumière blanche, puis son corps se détend, s'apaise et il sombre dans le sommeil.

*

... veillez-vous !

Les mots ont atteint Cal, au fond du sommeil où il reprenait ses forces, et il bouge. Sa main s'agite et il ouvre les yeux. Un instant il regarde sans comprendre, puis l'image de la capsule lui revient à l'esprit, aussitôt chassée par celle de Mez. Et enfin il se souvient....

Le couloir ! On l'a endormi...

— Réveillez-vous, Cal. Soyez calme, vous ne craignez rien.

Il va se retourner pour voir qui lui parle, lorsqu'il prend soudain conscience que la voix s'exprime dans sa langue maternelle ! Du coup, il tourne la tête... et se rend compte qu'il repose sur... rien ! Enfin, rien de visible. Bien sûr, se dit-il, un filet magnétique. Un... quoi ? A peine a-t-il pensé cela qu'il se demande d'où, lui vient cette explication. Il n'avait jamais entendu parler de filet magnétique, il n'y a rien de semblable sur Terre et pourtant il sait ce que c'est. Jetant ses jambes sur le côté, il pose les pieds à terre, cherchant des yeux la personne qui lui a parlé. Mais il est seul dans la pièce, et un instant il a l'impression de se retrouver dans la capsule.

— Vous vous sentez bien. Cal ?

La voix vient de partout et de nulle part. «Diffusion ambiante », songe-t-il machinalement. Il se sent un peu fatigué et courbatu, mais à part ça, tout va bien.

— Est-ce que je pourrais savoir ? commence-t-il d'une voix encore pas très bien assurée.

Il se racle la gorge.

— Que s'est-il passé ? reprend-il.

— Vous recevrez toutes les explications tout à l'heure, continue la voix. Maintenant, vous allez suivre un traitement de remise en état. Dirigez-vous sur votre droite.

Il jette un œil, mais n'aperçoit qu'une paroi de couleur jaune tendre. Chaque paroi de cette pièce est d'ailleurs de couleur différente.

— Où ?

— Marchez sur cette cloison, elle s'ouvrira.

Il hausse les épaules et obéit. Une ouverture se dessine et il se retrouve dans une petite salle aux murs nus.

— Allongez-vous.

Il regarde à droite et à gauche.

— Où cela ?

— Où vous voulez.

Une nouvelle fois, il hausse les épaules, et, tâtant de la main devant lui, cherche en aveugle la couche. Voilà, il sent quelque chose de dur et s'y installe. Une sorte de tuyau s'allonge vers lui, serpent un peu inquiétant, et déverse le long de son corps un liquide incolore. Il se sent aussitôt trituré, malaxé, comme si le liquide était animé d'une vie propre.

— Ne vous inquiétez pas, il s'agit d'un traitement pour vous détendre.

*

Un long moment plus tard – il a fini par s'assoupir entre-temps – la voix reprend :

— Vous pouvez vous lever. Cal. Marchez vers la droite et suivez le couloir jusqu'à la porte bleue.

Il s'exécute et marche une trentaine de mètres dans un couloir large, éclairé de sources de lumière en forme de demi-fer à cheval, au plafond très haut. La porte bleue, il la pousse et pénètre dans une pièce peu éclairée. Un immense tableau de contrôle en occupe la majeure partie, entourant presque totalement un siège pivotant.

— Asseyez-vous.

La voix n'est pas hostile. À propos de cette voix, il pense qu'il serait bien incapable de lui donner un sexe. Reconstituée, probablement. Il pénètre à l'intérieur de l'espace, au milieu du tableau de contrôle, par un petit passage étroit, et s'assied sur le fauteuil, les bras reposant sur des accoudoirs haut placés.

— Prenez la résille... le casque devant vous et posez-le sur votre tête.

Il s'empare de l'objet, tressé largement, et, après une seconde d'hésitation, l'enfonce sur sa tête.

— Cal (cette fois, il a l'impression que la voix parle dans son crâne) nous allons donner les explications que vous souhaitez. Mais d'abord sachez que vous avez acquis des connaissances durant votre sommeil. Il est nécessaire pour la compréhension de ce qui va suivre que vous en preniez connaissance. Elles ont été emmagasinées par votre cerveau, mais vous n'en avez qu'une conscience fugitive. Pour les activer, basculez l'interrupteur jaune-vert-bleu à votre gauche, puis restez parfaitement immobile et détendez-vous au maximum. Lorsque vous vous sentirez imprégné, prévenez-moi.

C'est peut-être un piège, mais il n'hésite pas. De toute manière, il est totalement à la merci des êtres qui l'ont amené là, alors il ne servirait à rien de se battre contre eux. Du doigt, il bascule le petit levier, s'adosse au siège et fait le vide total dans son esprit. Il a le

sentiment d'être parcouru par un courant et c'est tout.

— Et maintenant, fait-il ?

— Attendez d'être parcouru par un léger frémissement indolore, détendez-vous.

— Mais c'est déjà fait, je l'ai senti votre truc.

— C'est trop tôt, il faut vous détendre complètement.

— Mais enfin ! Je vous dis que je l'ai déjà senti, dit le Terrien d'une voix impatientée.

— Comprenez-vous ce que je vous dis ?

— Bien sûr, mais moi je vous...

Cal s'arrête, prenant conscience que la voix s'est exprimée dans sa langue, le loyiu, et qu'il lui a répondu !

— Effectivement, le transfert s'est fait, continue la voix, c'est étonnamment rapide, voilà pourquoi je doutais. Vous êtes surpris de posséder une langue inconnue ? Elle vous a été enseignée durant votre sommeil. Êtes-vous bien ?

— Parfaitement, lâche Cal, pris d'une immense curiosité.

— Bien. Sachez d'abord que j'ai été trompé par votre arme. Elle ressemble à une vieille arme que notre civilisation utilisait autrefois. Je vous ai donc attribué un coefficient de connaissance que vous n'aviez pas, et vous avez été traité en fonction de ce coefficient. Lorsque j'ai compris l'erreur, il était trop tard. L'afflux brutal de connaissances inconnues a perturbé complètement votre raison. Vous étiez sur le point de devenir fou, lorsque vous avez eu une dernière réaction logique à la couleur. J'ai pu utiliser ce support pour vous ramener à la conscience. Mais tout le programme avait été passé et je ne savais pas dans quel ordre il avait été enregistré dans votre cerveau. Cette conversation montre que vous l'avez assimilé normalement, et la rapidité de la prise de conscience laisse prévoir que votre seuil de saturation est encore très haut. Vous avez par ailleurs un pouvoir de détente exceptionnel... par rapport aux Loys, en tout cas.

Cal comprend maintenant cet affreux cauchemar, ce puits sans fond qui l'absorbait et dont il ne s'est sorti que de justesse. Il a bel et bien failli devenir fou.

— Selon le degré de connaissance, nous déchiffrons la langue des... visiteurs ou, au contraire, nous leur apprenons la nôtre, ce qui permet de gagner beaucoup de temps dans les explications futures. Trompé sur votre compte, je vous ai appliqué un traitement sans préparation qui a failli causer une catastrophe. J'ai dû ensuite analyser vos paroles pour reconstituer la vôtre, sans sonder votre esprit qui, dans ces conditions d'épuisement mental, n'y aurait pas survécu. J'ai pu vous parler dans votre langue, mais je la possède mal ; c'est pourquoi je préférerais continuer dans celle-ci. La connaissance totale que vous en

avez est telle que certains mots que j'emploierai s'identifieront instantanément avec leur équivalent dans votre esprit. Si vous ne connaissez rien de semblable, il restera dans votre cerveau l'image que nous donnons, en loyiu, à ce mot. Tout cela se fera à la vitesse de la pensée. Cependant, il est nécessaire que vous posiez les questions pour commencer.

— Oui, dites-moi tout de suite qui vous êtes ?

— Je suis HI 20314, c'est-à-dire un ordinateur géant couplé à un cerveau électronique. J'ai aussi les banques mémorielles et le mécanisme de raisonnement. Je crois que dans votre langue, vous diriez : une simple machine.

— Mais où sont les hommes... enfin, les Loys, quoi !

— Ils sont morts. Il n'y a plus un seul être vivant dans cette base relais depuis des millénaires. En fait, il est probable que la race loy n'existe plus. Leurs bases relais ont dû sauter, et de leur civilisation, il ne doit rien rester, à l'exception de cette base et peut-être d'une ou deux autres qui, mathématiquement, ont pu se trouver dans des circonstances identiques et ne pas recevoir l'ordre de destruction.

— Qui a donné cet ordre ? demande Cal passionné.

— Le chef de relais.

— Et ici ?

— Il est mort très vite, et son assistant n'avait pas été nommé. Je n'ai donc pu enregistrer valablement un ordre de ce genre.

— Parce qu'on vous l'a donné ?

— Le dernier survivant a essayé de faire sauter le relais et j'ai dû l'en empêcher. J'ai parfaitement compris les raisons de son acte et j'étais d'accord, mais je n'avais pas reçu l'ordre...

— Vous devez toujours recevoir un ordre formel pour agir ? demande Cal un peu déçu.

— Non, jamais, sauf précisément pour la destruction de la base. J'ai été programmé pour refuser d'exécuter ceci sans l'ordre formel du chef de base.

— Et ce programme n'est pas modifiable ?

— Jamais un Loy ne modifierait un programme d'HI 20314. Seuls les robots exécuteurs du Conseil y sont habilités.

— Et ces robots ne peuvent pas être programmés par n'importe quel Loy ?

Un petit silence.

— La question ne semble jamais avoir été prévue, répond la machine.

Cal sent un petit frémissement le parcourir. Il s'agit d'une machine merveilleuse, extraordinaire, mais aux moyens très orientés. Elle ne peut pas lui faire un récit, car elle ne saurait pas où commencer et pourrait aussi bien débiter le contenu total de ses banques ! Elle a un

cerveau capable de raisonner parfaitement, mais à condition qu'il soit sollicité. Voilà pourquoi il doit poser des questions. Elle analyse mais ne peut faire de synthèse sans qu'on lui en fixe les limites. Il réfléchit un instant et passe à un autre sujet :

— M'êtes-vous hostile ?

— Non, vous n'avez pas eu de geste d'agressivité totale et le sondage initial de votre esprit n'a révélé aucun antagonisme envers les Loys.

« Et pour cause, je ne les connaissais même pas... ! » pense Cal.

— Que comptez-vous faire de moi ?

— Rien.

— Je peux partir quand je veux ?

— Oui.

— Et revenir ?

— Si vous le désirez, mais dans ce cas, je devrai enregistrer votre empreinte biologique, sinon vous serez endormi à chaque fois.

— Comment faire pour l'enregistrer ?

— Il suffit que vous m'en donniez l'ordre.

Ne sachant pas s'il est observé. Cal a décidé depuis un moment de rester impassible, en bon joueur de poker. Mais, cette fois, il a de la peine.

— Quelle est l'habitude pour les visiteurs de mon genre ?

— Le cas ne s'est jamais produit. Ils appartiennent généralement aux races autochtones et se sont glissés par hasard à une issue du relais, ou appartiennent à l'équipage d'une fusée, et nous sommes sur nos gardes. Les indigènes sont ramenés à l'extérieur, après sondage, pour mieux connaître les races locales.

— Est-ce que le cas s'est produit ici ?

— Cinq fois.

Voilà l'explication de la montagne-où-il-ne-faut-pas-aller : un interdit inconscient.

— Et lorsque le visiteur évolué ne présente aucun risque d'agression ?

— Nous faisons venir le reste de l'équipage dont nous sondons le cerveau. Au besoin, nous les aidons, nous leur apportons quelques connaissances et nous effaçons toute trace de notre existence dans leur mémoire.

— Comment leur enseignez-vous les connaissances ?

Avec les banques d'injection hypnotique ; de la même manière que vous avez appris le loyiu.

— Et comment déterminer ce qu'ils sont capables d'absorber sans risque ?

— Tout passage à la machine détermine le niveau d'évolution, celui des connaissances et le seuil à ne pas dépasser.

— Et moi alors ?

— Lorsque vos niveaux ont été connus, il était trop tard, vous aviez tout absorbé. L'enseignement mental peut se comparer à une quantité de liquide, toujours fixe, et un entonnoir dont le débit varie avec chaque individu, chaque niveau d'évolution et chaque race. Vous avez absorbé la bobine d'enseignement à une vitesse que nous n'avons jamais encore constatée. Trop vite, en tout cas, pour arrêter le mouvement lorsque vos valeurs mentales ont été connues. Me basant sur les éléments apparents, votre laser, j'en ai déduit que vous connaissiez cet enseignement et je vous l'ai appliqué sans préparation. Pour les humains non entraînés, on applique des banques progressives dont l'absorption dure le double de temps.

— Cet entraînement est long ? demande Cal.

— Cela dépend des individus.

— Et pour moi ?

— L'incident de tout à l'heure ne se reproduira plus. Votre mémoire a été forcée et se prêtera à de nouvelles absorptions sans risque, jusqu'à votre seuil.

— Qui en décidera ?

— Il n'y a pas de décision à prendre, à proprement parler.

— Je ne comprends pas ?

— En l'absence de consigne du chef de base, je n'ai pas d'ordre pour vous refuser un enseignement, puisque vous ne manifestez aucune hostilité à l'égard des Loys. Mon programme n'a pas prévu ce cas.

Cal ne veut pas encore souligner la disparition des Loys et le mystère qui s'y attache.

— Ces enseignements sont progressifs, je pense ?

— Oui.

— A mon niveau, quel enseignement pourrais-je recevoir ?

— Les connaissances générales.

— Et ensuite ?

— Ce que vous désirez, c'est à vous de me le demander.

En fait, le cerveau montre une certaine incapacité, car son programme ne correspond plus à la situation présente. Sans cadre aux limites précises, il est incapable d'agir. Il ne veut pas prendre de décision sans avoir reçu l'ordre d'agir.

— Je veux recevoir les connaissances générales ; quand est-ce possible ?

— Maintenant, si vous le désirez ; vous avez pris assez de repos.

— Depuis combien de temps suis-je dans la base relais ?

— Depuis trente-sept de vos heures. Voulez-vous sortir dans le couloir et prendre la porte rouge ?

Cal se lève et trouve la pièce en question. Des instruments bizarres

sont rangés le long d'un mur. Les autres sont couverts de petits alvéoles, de banques des connaissances. Il lit au passage : technicien de niveau supérieur en magnétique appliquée ; technicien de recherches en biologie ; technicien de niveau supérieur de fusées interplanétaires, pilote de fusées inter-planétaires, premier pilote intergalactique ; chef de mission galactique, etc. Un peu affolant ! Toute la Connaissance est sagement rangée le long des murs de cette pièce immense.

— Allongez-vous.

Il regarde autour de lui.

— Le long des injecteurs, à votre gauche, reprend la voix.

Cal tâte à nouveau et s'allonge dans l'air, merveilleusement soutenu par le filet magnétique invisible.

— Posez le casque le plus proche sur votre tête.

Il empoigne une résille, s'en coiffe et se renverse.

— Vous allez vous endormir. Détendez-vous et regardez la lumière au-dessus de vous.

Cal lève les yeux vers un point lumineux, se détend et n'a que le temps de voir puiser la lumière.

CHAPITRE XIV

CAL

Je suis assis devant un pupitre de la salle d'opération. Machinalement, mes doigts pressent des boutons et le grand écran semi-circulaire s'éclaire. Façon de parler, car il fait nuit dehors. J'éteins l'écran et commande à voix haute un verre de pezde. C'est un alcool de Loyi, la planète des Loys. Pas méchant, mais stimulant et efficace. Et j'en ai besoin. Je veux avoir une conversation avec le Cerveau. Auparavant, il faut que j'ordonne tout ça dans ma tête. L'enjeu est tellement important... Je suis sorti sans difficulté de l'injecteur hypnotique. Je sais maintenant quantité de choses, mais surtout je sais ce que je ne sais encore pas, autrement dit ce qu'il faut que j'apprenne !

Un petit grésillement dans la pièce, et un verre apparaît dans l'air sous une forme bleutée faite de lumière, un robot magnétique. C'est une vieille invention, on fait beaucoup mieux. ! Mais on en a mis en service dans les bases relais. Les Loys ont installé comme ça des relais dans l'espace. Et puis, en quelques endroits, ils ont ajouté des bases, sortes de dépôts de matériel et d'usines capables de construire n'importe quoi. La chance veut que ce soit le cas ici. Car la civilisation des Loys ayant disparu, comme me l'a dit le Cerveau, cet endroit est le dernier vestige de leur puissance, et il est intact. Cela dit, je ne sais pas encore ce qu'il contient.

— H1 20314. j'appelle.

— Je vous écoute.

— Je souhaiterais prendre contact avec vous plus simplement que par votre matricule. Désormais, je vous appellerai Cerveau.

— Bien.

— Racontez-moi comment les Loys ont disparu ?

— Au cours d'une exploration sur une planète bleue, à l'opposé de Loyi, un équipage a rapporté des spores. Elles avaient envahi le

système sanguin des Loys avant que les premiers troubles ne se fassent sentir. Lorsque le danger a été connu et identifié, il était trop tard. Il semble que ces spores microscopiques aient une vie intelligente, organisée. Au bout d'un certain temps, elles prennent possession d'un être humain, qui leur obéit totalement. C'est ainsi qu'une planète colonisée depuis très longtemps a soudain cessé de répondre aux Loys. Le stade suivant a été une hostilité à la race loy. Des massacres terribles ont eu lieu. Rien ne permettait par la suite de déceler un Loy envahi par les spores sans un sondage mental où son agressivité se révélait. Peu à peu, elles ont gagné tous les territoires sous contrôle, toutes les bases, poussant à chaque fois les Loys assujettis à éliminer toute trace de vie. Étant donné la puissance des territoires contrôlés, elles allaient bientôt détruire la vie dans une grande partie du Cosmos. Le Conseil a alors décidé de les empêcher de progresser en anéantissant leur agent de transmission : les Loys eux-mêmes. Tous les êtres humains encore lucides se sont supprimés.

J'ouvre la bouche pour m'étonner de cette obéissance, lorsque je comprends qu'il n'en a pas été question. Ces gens avaient seulement un niveau de conscience tel que la décision leur a paru la seule souhaitable. Voilà une chose que les Terriens n'auraient jamais été capables de faire, et j'éprouve maintenant une grande admiration pour ces êtres.

— Les spores étaient parvenues de la même manière dans les relais et les bases relais, poursuit le Cerveau, mais tous ont dû sauter, sauf celle-ci parce que le chef de base est mort brutalement d'un arrêt du cœur. Une manœuvre malencontreuse et trop rapide des spores comprenant probablement le danger. Les membres de la base se sont suicidés ou sont morts désintégrés, après être passés au sondeur mental comme j'en avais reçu l'ordre.

— Alors ces spores sont toujours ici ? je m'inquiète.

— Non. À la suite de recherches, il est apparu qu'elles avaient besoin d'un support vivant pour survivre elles-mêmes. Dès le début, j'ai stérilisé et isolé complètement la base. Aucun être vivant n'y a plus pénétré durant un millénaire et les spores sont forcément mortes. D'autant que tout cadavre, même d'insecte, a été désintégré. Elles n'ont pas pu contaminer cette planète. Mais d'un autre côté, les dernières consignes n'ont pu être exécutées et je n'ai pas pratiqué l'autodestruction.

Oui le Cerveau connaissait la consigne générale de s'autodétruire, mais son programme prévoyait qu'il devait en attendre l'ordre exprès du chef en titre de la base. Une précaution contre des messages pirates, je suppose. Car le Cerveau fonctionne parfaitement bien et peut agir selon les résultats de ses analyses. Finalement, ce sont les Loys eux-mêmes qui l'ont empêché de se détruire par leur excès de

précautions. Mais j'avoue que j'aurais fait de même moi aussi. Je vais maintenant passer à la partie la plus délicate.

— Aujourd'hui, à qui obéis-tu ?

— A personne. Je continue à appliquer les consignes générales.

— Pourrais-tu en recevoir d'autres ?

— Oui.

— De qui ?

— De n'importe qui, mais à condition qu'elles ne portent atteinte en rien aux Loys.

— Mais tu sais qu'ils n'existent plus !

— Oui, mais mon programme est toujours dans mes banques.

Je frémis, ça vient !

— Je pourrais donc te fixer des consignes générales, dans ce cadre ?

— Oui.

— Bien. Autre chose : je voudrais recevoir une banque de technicien en Cybernétique. Dans combien de temps ?

— Maintenant.

Je me lève et reviens dans la grande pièce.

*

J'ai l'impression que cette fois mon réveil a été un peu plus long. J'aurais peut-être dû me reposer avant. En tout cas, je possède maintenant quantité de connaissances en matière de robots, d'ordinateurs et de cerveaux. Suffisamment pour la suite de mon plan. Je reviens dans la salle d'opération.

— La base contient un matériel de quel genre ? je reprends.

— La liste est très longue et incomplète, puisque nous pouvons tout fabriquer, tout construire. Le mieux serait que vous absorbiez une petite banque de connaissance de la base relais ; c'est ce que nous faisons en général.

— Mais cela ne risque pas d'user une partie de mon potentiel ? Je n'ai pas la capacité des Loys !

— Oui, vous pouvez encore absorber trois banques, plus celle de la base.

— Et ce sera fini ?

— Jusqu'à ce que votre mental ait totalement assimilé les connaissances, oui. Par la suite, vous pourrez en recevoir probablement de temps à autre, mais avec prudence.

— Je souhaiterais maintenant vérifier mes nouvelles connaissances, et vous donner deux consignes générales, sans qu'elles ne soient enregistrées dans les banques. Faites-moi conduire au réceptacle manuel de ces dernières.

C'est là que tout va se passer... Comment va réagir le Cerveau ? En principe, il ne doit pas refuser, puisque je n'ai aucune hostilité envers les Loys. La demande est un peu bizarre, puisque je pourrais pratiquer la même chose d'ici en ordonnant que ces consignes ne figurent pas dans les banques générales, mais il ne doit pas se méfier pour autant.

— Suivez le robot magnétique.

Il s'est décidé. Maintenant, il faut espérer que mes connaissances en cybernétique vont être suffisantes pour comprendre très vite où se trouve la commande que je cherche.

Je suis la boule bleutée qui se déplace à hauteur de mes yeux. Nous enfignons une série de couloirs et passons deux colonnes verticales magnétiques. Une sale impression. Le corps est retenu magnétiquement dans des tubes de trois mètres de diamètre. Le passager aperçoit un vide sans fin sous ses pieds...

Nous pénétrons enfin dans une salle située très loin dans le sol. C'est une partie des banques mémorielles. Je m'approche des murs où sont fixées les boîtes. Chacune comporte l'énoncé de son contenu : c'est ce que je cherchais. Je fais mine de m'émerveiller en voyant tout cela. Bon sang où est-elle cette foutue boîte ? Pourvu qu'elle ne comporte pas une désignation anonyme, sinon je suis fichu !

La voilà ! J'ai failli sursauter, mais je passe devant sans m'arrêter. J'ai quand même eu le temps de lire : « Consignes particulières de contrôle de HI 20314 » ! Cette boîte est mon objectif. Il faut que je la fasse sauter de son logement.

— Une boîte vierge, je demande au robot magnétique en continuant ma visite.

En quelque endroit de la base où l'on se trouve, on est en contact avec le Cerveau et je lui parle d'ici :

— Je n'ai pas l'impression de connaître tant de choses ! Peut-être n'ai-je pas tout assimilé ?

— Il est arrivé à certains visiteurs d'assimiler lentement les connaissances de l'injecteur hypnotique, confirme le Cerveau.

— Je vais tenter d'enregistrer cette boîte manuellement, je lâche d'un ton léger.

J'arrive au bout du dernier mur, et je n'ai pas encore trouvé l'interrupteur que je cherche. Rien. Une affreuse déception. Des yeux, je cherche un logement libre pour glisser la banque que je vais enregistrer. Là-bas une série d'alvéoles est disponible et... Bon Dieu ! voilà le disjoncteur ! Il est placé en bas du mur, à ras du sol. Je vais avoir vingt-cinq secondes pour agir, d'après mes nouvelles connaissances, le temps que le Cerveau établisse un circuit de secours. Juste, mais si je ne m'affole pas... Le robot revient, apportant une boîte neuve et je vais vers la rangée vide. Ouvrant la boîte, je réfléchis et je sélectionne les divers contacts. J'agis lentement, comme si je

devais réfléchir, alors que tout est limpide dans ma tête.

D'un mouvement naturel, je m'appuie contre la paroi, et brusquement mon pied droit se relève et bascule l'interrupteur vert. Un claquement sec et tout s'éteint ! J'ai coupé toute vie à la base... Le robot magnétique perd sa luminescence, doucement.

Je fonce vers le mur où se trouve la banque des consignes particulières du chef de base, l'arrache frénétiquement et glisse la mienne à la place. Puis, avec les dernières miettes de lumière du robot, je plonge vers l'interrupteur que je branche à nouveau. Mon cœur bat la charge. Si jamais j'ai dépassé les vingt-cinq secondes de sécurité, je suis fichu.

La lumière revient et... rien ne se passe.

— M'entends-tu ? je demande au Cerveau.

— Oui.

La réponse est venue normalement. En fait, la banque que j'ai posée ne comprend qu'un branchement de contrôle. Je n'ai pas eu le temps de faire autre chose. L'important était d'ôter celle de l'ancien chef de base, d'annuler sa domination.

— Tu sais que je te prends sous contrôle total.

— Oui.

Ça a *marché* !

Dès que je suis calmé, je demande une nouvelle boîte au robot et j'y enregistre l'ordre de passer le Cerveau – et par conséquent la base – sous le contrôle de mon empreinte biologique. Parce que pour l'instant, le Cerveau obéit à n'importe qui, puisque je n'ai fait qu'enlever son obéissance au chef de la base et aux consignes que celui-ci lui avait données. Je pose la nouvelle banque dans un logement et enlève celle que j'avais posée il y a trois minutes. Désormais, toute la base est à moi. Encore une précaution à prendre, tout de même, puisque je ne sais pas ce que le chef de base avait donné comme consignes particulières.

— Tous les ordres précédents restent valables, sauf s'ils sont contraire à ma prise de contrôle, ou s'ils sont limitatifs. Cependant, avant de les effacer, tu me les feras passer dans la salle d'opération où je remonte.

— Bien.

De nouveau assis dans le fauteuil de la salle, je songe qu'il faudra supprimer le disjoncteur et trouver un autre système, je ne veux pas qu'on me fasse le coup que je viens de réussir !

— Je t'écoute, dis-je à l'intention du Cerveau.

— Les robots de combat sont forcément animés par un Loy, dit la voix.

— Annulé. Par moi, désormais.

Je ne sais pas encore ce que sont ces robots, puisqu'il s'agit du

matériel de guerre et que le cours de cybernétique que j'ai assimilé était du niveau de technicien, et non de technicien supérieur. Je verrai plus tard.

— Communique mon empreinte biologique à tout robot et enregistre de faire de même pour toute nouvelle mise en service ou construction. Je veux être obéi de tout.

— Bien.

— Autre chose ?

— Les sondages spatiaux et messages réguliers en direction de Loyi. L'appel de détresse.

— Annulés, le silence.

— Bien.

— Au cours de mon prochain passage sous l'injecteur hypnotique, je veux que tu acquiesces complètement ma langue maternelle et celle des Vahussis. A l'avenir, je te parlerai dans une de ces trois langues. Si je te donne un ordre visant ma sécurité propre ou celle de la base, contraire à tes instructions, un mot code devra figurer dans la phrase. Sinon, c'est que je serai moi-même sous contrainte et tu devras prendre toutes les mesures pour t'assurer de ma personne et me protéger. Ce mot sera...

Je cherche et me souviens de la date de mon départ de Terre : 19 juillet.

— ... Sera juillet,

— Bien,

— Chaque fois qu'une consigne prévoit une exécution, ou un ordre d'exécution, exclusivement par un Loy, tu effaces cette précision et la remplaces par mon empreinte. Maintenant, j'ai l'intention d'absorber les connaissances de technicien en électricité, de pilote intergalactique et de chef de base adjoint. Ces connaissances sont-elles accessibles pour mon cerveau ?

— Oui, mais lentement.

— Tu vas alors me les faire absorber. Tu veilleras aussi à mon bon état physique et mental, en prenant toute décision dans ce sens.

— Bien.

Je me lève et passe une nouvelle fois dans la salle d'acquisition des connaissances.

*

Je me réveille frais et dispos. Basculant les jambes hors du filet magnétique, je vais m'asseoir dans le fauteuil de la salle d'opération.

— Comment se comporte le secteur des mesures de radiations stellaires ? je demande machinalement avant de m'apercevoir de ce que je viens de dire...

Tout est tellement ancré en moi que j'ai naturellement épousé les préoccupations d'un chef de base adjoint. Je sais que c'est un secteur à surveiller.

— Tout est en état, rien à signaler.

— Dis-moi, depuis combien de temps le dernier Loy de la base est-il mort ?

— 17584 ans.

— Quelles sont les chances pour qu'il existe des survivants encore quelque part ?

— Pratiquement nulles.

Je sais tout de la base par la petite banque destinée aux visiteurs. À cette masse de connaissances que je viens d'acquérir se mêle ma formation de Terrien. Rien d'impressionnant, d'ailleurs ; une façon de voir, plutôt. Il y a autant de différence entre les Loys et les Terriens qu'entre ceux-ci et les Vahussis ! La civilisation loy n'a pas suivi la même évolution que la Terre. Ses débuts ont été assez lents et ensuite l'industrialisation s'est faite par l'électricité. Elle est à la base de leur technologie.

— Cerveau, j'ai faim !

— Que voulez-vous ?

C'est vrai, il y a le choix : des tablettes vitaminiques ou des plats typiquement loys.

— Tu vas envoyer un robot, la nuit prochaine, chercher des fruits d'arbre à pain, et une antilope-léopard. On en prélèvera la peau qui sera traitée, et la viande, congelée pour mon usage. Je la veux grillée en surface seulement. Pour l'instant, fais-moi apporter des tablettes et de l'eau.

— Bien.

Ces robots, que je connais bien – comme tout le reste désormais – sont d'extraordinaires réalisations. Mais j'ai l'intention de faire autre chose.

— Je veux que l'on commence la fabrication d'une nouvelle série de robots à l'image des Vahussis. Le tissu extérieur devra avoir l'apparence exacte de leur peau. Je veux des copies parfaitement ressemblantes, avec des visages mobiles, tels qu'ils puissent passer pour des humains. Chaque robot sera pourvu d'un cerveau électronique et de banques mémorielles dont je fournirai les éléments, d'un désintégrateur et d'un projecteur très haute tension qui puisse électrocuter.

Ces projecteurs produisent un flux électrique modulé, allant de la tension désagréable à l'électrocution pure et simple. C'est une arme qui permet de graduer l'intervention, alors que le désintégrateur, que nous ne connaissons pas sur Terre, transforme la matière touchée en énergie électromagnétique.

Le premier robot Vahussi construit sera à mon service. Je veux que l'on entreprenne la miniaturisation des banques afin que chaque robot puisse en contenir un nombre important. Combien de temps faut-il pour cela ?

La remise en route de la production allonge les délais. Une première tranche de vingt robots pourra être prête dans une semaine.

D'ici là, fais-moi remettre en état un dijar, et qu'il reste en veille permanente ; et aussi, un module d'exploration ; tout de suite, lui. Et envoie-moi un robot serviteur.

Les dijars sont des fusées de combat, ce qui se faisait de mieux sur Loyi. Elles emmènent généralement dix hommes d'équipage mais, en automatique, peuvent être dirigées par un seul homme, tout étant asservi à un cerveau électromagnétique commandé par le pilote commandant de bord. Quant au module, c'est une sorte d'œuf, ou plutôt de ballon de rugby, destiné à des équipages de deux ou trois personnes, pour les explorations planétaires ou spatiales. Son équipement est plus défensif, mais très varié. J'ai envie de m'offrir un petit tour dans l'espace. Une pirouette de bonheur.

Voilà le robot serviteur. Les boules bleutées sont en quelque sorte les mains et les doigts du Cerveau, tandis que les Loys avaient des robots mécano-magnétiques. Celui-ci est une boule métallique, portant son numéro : 205, peint en chiffres blancs. Il peut faire quantité de choses par l'intermédiaire de projections magnétiques, aussi bien aider à enfiler un vêtement qu'ouvrir une porte, ou servir à table. Extérieurement, un ordre comme « donne-moi une fourchette » est suivi de l'ouverture d'un tiroir et le vol d'une fourchette qui vient aboutir dans votre main. Impressionnant, au début !

— 205, tu ne me quitteras plus jusqu'à nouvel ordre.

— Bien.

Sa voix est beaucoup plus désagréable que celle du Cerveau, plus métallique. Il ne sert d'ailleurs que de relais. Une question de moi est retransmise au Cerveau qui lui donne par ondes les indications pour obéir, et c'est finalement le Cerveau qui me répond par son intermédiaire. Les robots Vahussis que j'ai mis en fabrication seront beaucoup plus indépendants et posséderont leur propre cerveau. Ils n'interrogeront le Cerveau de la base qu'au cas où leurs banques ne contiendraient pas les éléments de réponse.

— Cerveau, je veux que l'on mette en construction une salle de contrôle général à côté des appartements du chef de la base. Cette salle aura des équipements miniaturisés pour que je puisse tout contrôler seul et, éventuellement, sans ton aide. De même, tu vas mettre en chantier un second cerveau, moins complet que le tien, mais branché sur tes banques mémorielles. Il alimentera les tiennes au fur et à mesure des réponses. Il sera totalement indépendant de toi et

n'aura pour tâche que de suppléer s'il t'arrivait des défaillances ou détériorations. Vos circuits de contrôle n'auront absolument aucun point commun, à l'exception d'une liaison analytique. Préviens-moi lorsque le module sera prêt, je vais me changer.

Je veux pouvoir diriger la base sans me déplacer. Elle a été conçue pour une équipe de techniciens et je ne veux pas avoir à me promener d'un bout à l'autre. En automatique » elle fonctionne très bien. Donc je peux la prendre seul en charge, s'il le faut.

Je me lève et ordonne à 205 de me conduire à l'appartement du chef de base.

Tout y a été maintenu en état et c'est un peu pénible. Je me borne à demander à 205 une combinaison spatiale et reste dans la pièce de travail qui comprend une table basse. Les Loys, un peu plus petits que les Terriens, avaient une morphologie identique. La principale différence était un visage beaucoup plus plat à partir des sourcils. Mais ils avaient l'habitude de travailler sur des tables très basses. L'appartement comprend six pièces ; je vais faire changer ça ; un bureau donnant sur la salle de contrôle, une chambre, une pièce de séjour et une espèce de salon me suffiront largement. Je vais faire abattre des cloisons pour agrandir mes quatre pièces, notamment celle de séjour : je lui veux 10 mètres de côté et une cheminée ! Sur Terre, le bois était devenu rare et une cheminée était un luxe, que je vais m'offrir ici...

Le robot revient avec une combinaison jaune-ocre qu'il m'aide à enfiler. J'ai l'impression qu'elle est douée d'une vie propre !

*

Assis aux commandes du module, encastré, chaque partie du corps moulée dans le fauteuil magnétique, j'attends le signal de décollage. Les sondes vérifient qu'il n'y a personne dehors. C'est encore la nuit. Je veux décoller la machine à la main. Mes connaissances de pilote intergalactique me permettent de piloter tout ce qui vole.

Voilà le signal. Je mets en tension les générateurs antigravité et le module s'élève, piloté par ma main tenant fermement une boule articulée au bout d'une tige sortant du tableau de bord, devant moi. C'est tout ce qu'il y a de simple : il suffit de déplacer la boule dans le sens où l'on veut aller, mélangeant au besoin descente et virage, etc. Une transmission magnétique fait le reste. Tout est magnétique chez les Loys... Je monte lentement à travers le tunnel, les yeux fixés sur l'écran mural circulaire du poste de pilotage qui me restitue la vision extérieure des 360°, en vert puisque c'est la nuit et que les projecteurs à ondes sont branchés.

Je suis sorti. Un coup d'accélération de la main gauche. Sur l'écran,

je vois apparaître une boule bleue – la planète – qui diminue à vue d’œil ! Fantastique, cette accélération ! Et je n’ai rien senti ; un effet secondaire des générateurs antigravité. Encore une chose ignorée sur Terre, même si l’on songeait depuis longtemps à utiliser cette énergie gratuite qu’est la gravité, ou la pesanteur, comme on veut. Au fur et à mesure que l’on s’éloigne de la planète, les générateurs sont de moins en moins puissants, puisque la pesanteur diminue, et j’allume les propulseurs à énergie. La main sur la poignée de commande, je décris des cabrioles dans l’espace, puis mets les deux tiers de la puissance. J’atteins très vite la vitesse subluminaire ! Phénoménal ! Je suis enthousiaste et je chante, je hurle plutôt, dans le poste de pilotage... J’ai une telle puissance entre les mains : un roi, un empereur, un *dieu* ! Avec ça, je pourrais... je pourrais...

Une brusque lassitude me tombe sur les épaules. Que puis-je ? Aller sur Terre ? Même si je savais où la trouver, après des millénaires d’errance dans l’espace, au hasard, que trouverais-je ? Des débris. Je retrouve une colère vieille de trois ans, quand j’ai appris que la folie humaine avait assassiné une espèce... Dieu ! pourvu que les Vahussis soient moins bêtes, moins méchants.

Ah ! je voudrais les aider, faire qu’ils réussissent leur évolution, leur éviter toutes nos erreurs. Et voir surtout, voir ce qu’ils sont devenus. Ce qu’ils vont devenir.

Et, brusquement, la solution est là.

CHAPITRE XV

Le jour est proche. Cal descend du module de transport, un simple plancher avec un toit transparent et une cabine de pilotage à l'avant, une sorte de camion d'autrefois. Le char à voile a déjà été posé à terre par les robots.

La fausse dent qu'il s'est fait poser hier à la base l'agace un peu et sa langue vient s'y familiariser de temps à autre. Elle contient un émetteur radio qui est branché en permanence et en liaison avec le Cerveau. Un robot d'intervention est en vol stationnaire à 20000 mètres d'altitude, prodigieux garde du corps prêt à survenir à chaque instant.

L'un des robots allume trois feux et, au laser, fait en quelques secondes un tas de braises. Il ne reste guère qu'une vingtaine de kilomètres pour arriver au village. En une demi-heure, ce sera fait. Cal ordonne aux robots d'embarquer et au Cerveau de ramener le module.

Assis dans son char, il hisse la voile à la première clarté. Personne n'est debout, mais on s'agite dans les bungalows quand il traverse le village. Un petit pincement au cœur en arrivant auprès des siens. Là-bas, sur la plage, le chantier naval a encore grandi. Le brick est bien avancé. Plus près, des poteaux sont plantés dans le sol, indiquant deux terrains de sport. Une paix étrange l'envahit. Les Vahussis ont assimilé ses conseils.

Il se secoue et entre. Mez dort encore. L'enfant aussi. Il se penche sur celle qu'il considère comme sa femme et doucement lui embrasse les lèvres. Les grands yeux noirs s'ouvrent, embrumés de sommeil, le reconnaissent et sourient.

— Tu es revenu ! Cela fait si longtemps. Cal ; j'allais vivre avec un autre homme...

Elle a beau dire cela avec un sourire. Cal sent une contraction de tout son corps. Peut-être est-ce vrai, d'ailleurs... Cela fait deux mois

qu'il est parti, c'est peu et c'est beaucoup.

— As-tu trouvé la montagne ? poursuit-elle.

— Non, j'ai vu beaucoup de choses, mais je ne l'ai pas trouvée.

Il lui faut deux jours pour trouver la façon de présenter la chose à Mez. La construction du brick ne suffit plus à Salvokrip. Il est décidé à aller vers l'Océan pour y construire un autre brick et partir à la découverte des îles. La seule chose qui l'inquiète encore, ce sont les tempêtes et les avaries éventuelles.

— Alors, construis deux bricks, ainsi tu pourras en abandonner un s'il est très endommagé.

Salvokrip ouvre des yeux ronds.

— Mais ce sera très long !

— Pas tellement. Au lieu de faire une planche, vous en faites deux identiques et vous construirez ensemble les deux bateaux.

Du coup, Salvokrip va aussitôt en parler avec ses amis. Cal revient vers le bungalow où Mez fait un paréo dans une grande étoffe vert pâle. Il va à ses affaires et en sort une bague taillée dans une pierre sans valeur. Cependant la bague est assez jolie, rustique, mais jolie. Dessus, les lettres MK sont gravées grossièrement.

— Mez, j'ai apporté un cadeau pour notre fils. Regarde...

Elle tourne la bague et découvre le trou pour le doigt, ravie.

— Mez, je voudrais que notre fils porte cela avec lui. Dans le village où cela m'a été donné, on dit que ça porte chance. Je voudrais aussi que plus tard, il donne cet anneau à son premier fils, et ainsi de suite.

— Pourquoi ? fait Mez intriguée.

— Comme cela, pour le plaisir.

C'était la réponse à faire, et l'idée séduit la jeune femme.

— J'ai aussi apporté un cadeau pour toi, ajoute-t-il en montrant une autre bague taillée grossièrement dans une énorme émeraude.

Cette fois, Mez est emballée et sort en courant montrer son bijou à ses amis. « Il faut que je fasse vite, songe Cal, sinon je n'aurai pas le courage de continuer. Je ne sais pas si c'est la bonne solution, au fond. Je vais souffrir terriblement. » Volontairement, il détourne les yeux de son fils et fait un collier avec une petite corde tressée. Il y enfle la bague et l'accroche à la couche du bébé. Elle n'a pas grande valeur, si ce n'est qu'elle contient un émetteur et une pile solaire... Ainsi elle sera toujours localisable, comme son propriétaire, par la même occasion.

Le soir. Cal et Mez vont chez Louro et Sospal. Cal raconte un voyage imaginaire, et, pris par l'ambiance, raconte de nouvelles histoires qui déclenchent des rires homériques.

Le lendemain matin, il prépare sa pirogue, quand un Vahussi lui dit de monter dans son cotre.

— Non, je vais aussi vite que toi, avec ma pirogue, dit-il avec un sourire.

— Tu ne pourrais pas rester seulement à côté ! riposte le gars en rigolant.

— Veux-tu que l'on essaie ?

— Pars, je te rattraperai, dit l'autre en sautant à son bord pour hisser les voiles.

Cal pousse vigoureusement la pirogue vers le large et commence à pagayer. C'est exactement ce qu'il lui fallait. A 300 mètres du bord, le cotre n'est plus très loin. Cal paye comme un forcené.

— Cerveau, tu m'entends ? murmure-t-il essoufflé.

— Oui, résonne la voix dans sa dent, en lui chatouillant étrangement le palais.

— Je laisse le bateau me dépasser de 100 mètres, puis je renverse la pirogue. Dirige le robot sous moi, dès maintenant.

— Bien.

En hurlant, la grand-voile bordée à mort, naviguant au plus près serré, le Vahussi le dépasse. Ils sont devenus bons marins, en quelques années !

Le cotre est à une centaine de mètres devant. Cal surveille le barreur et dès que celui-ci le quitte des yeux, il s'assied brusquement sur le bord. Aussitôt la pirogue embarque et chavire.

Cal se laisse glisser dans l'eau claire en battant des bras, enregistrant fugitivement avant de pénétrer dans l'eau le geste du Vahussi qui se retourne. Le Terrien passe sur le dos sous l'eau pour vérifier que la pirogue est bien à l'envers. Oui, ça va. Il donne un coup de reins et s'enfonce. Où est ce sacré robot, bon sang ! Il n'a plus beaucoup d'air... Le voilà, fendant l'eau comme une torpille. Aussitôt Cal sent un frémissement le long de sa peau et l'eau s'écarte de lui, repoussée par la force magnétique. Il est dans une bulle d'air. Il relâche sa respiration et aspire un grand coup. Déjà la bulle se met en mouvement, descendant dans l'ombre. Dix mètres plus bas, un long fuseau métallique se balance. Cal y pénètre par un sas.

— Allons-y, ordonne-t-il au robot qui a pénétré derrière lui.

Le fuseau démarre.

*

A l'autre bout du lac, il fait surface.

— Personne dans cette région, annonce la voix du Cerveau ; le module de transport arrive.

*

Cal a coupé l'éclairage dans la pièce. Seuls les reflets des flammes dans la cheminée donnent un peu de lumière. Installé dans un fauteuil profond, il regarde les braises sans les voir.

Le robot stationnaire a repassé les scènes qui se sont déroulées après sa prétendue noyade ; Mez effondrée, Louro, Salvokrip, sombres, Sospal troublée. Il s'en est repu, attisant sadiquement sa peine. Depuis des jours, il les épie, comme pour se punir. Déjà Mez semble se remettre. Confusément, il sent qu'il est préférable de ne plus voir la suite. Il ne supporterait pas de la voir aimer un autre homme, et pourtant c'est certainement ce qui va se produire.

— Allume, 205.

La lumière jaillit. La pièce est agréable maintenant, des canapés, des fauteuils profonds, des petites tables. Sur les murs, des écrans habilement dissimulés renvoient le paysage extérieur, créant ainsi des fenêtres et un peu de vie, avec les arbres de la vallée qui ondulent dans le vent.

Il passe dans la salle de contrôle et s'assied.

— Cerveau, je veux que la sphère d'observation stellaire soit beaucoup mieux dissimulée sur le col, à l'extérieur. C'est ainsi que j'ai repéré la base. Recouvre-la de rochers.

— Bien.

— Où en sont les robots vahussis ?

— Ils sont terminés. Nous pourrons en lancer d'autres tranches de construction quand vous le demanderez.

— Sont-ils réussis ?

— Ils correspondent aux caractéristiques exigées.

« Autant pour moi, songe Cal, une question idiote. »

— Je veux qu'on étudie un robot de ce genre avec une miniaturisation très poussée, utilisant la technique la plus évoluée. Je veux qu'il ait une efficacité jamais atteinte encore, avec une pile dix fois plus puissante que celle utilisée habituellement, des banques mémorielles miniaturisées et très complètes, capables d'en faire un robot de combat, un pilote planétaire, un technicien en métallurgie, en électronique, un serviteur. Je veux qu'il connaisse les gestes des combattants sans armes et je veux qu'il ait un cerveau électronique indépendant analytique, c'est-à-dire pouvant raisonner et ensuite agir. Enfin, je veux qu'on lui attribue une banque de comportement humain.

— La construction d'humanoïdes était interdite par les Loys.

— Cette interdiction est levée, la série des robots vahussis aura aussi cette caractéristique, remets-les en chantier. La fabrication de ce robot sera longue ?

— Il y a de très nombreuses études à faire. Tout le potentiel technologique de recherche disponible dans la base devra y être

consacré. Cela durera plusieurs années, plusieurs dizaines d'années peut-être.

— Aucune importance. Lorsqu'il sera terminé, il ne portera pas de matricule, mais le nom de Louro... Non, de Lou ! Chacun des robots de l'autre série portera également un nom. Si, les problèmes résolus, la construction même de Lou n'exige pas de dépenses supérieures à dix fois les normes, tu feras exécuter trois autres robots de ce genre, tous extérieurement différents. Enfin, tu utiliseras au mieux les mises au point de nouveaux systèmes, à l'occasion de ces études pour la série de robots vahussis. Et tu complèteras celle-ci pour stocker deux cents de ces modèles. Je te laisse six cents ans pour accomplir tout cela. Pendant ce temps, la base sera en défense, c'est tout ; aucune activité autre que celle que je t'ai donnée, et l'entretien habituel... Ah ! si : fais établir un relevé des ressources naturelles de cette planète et reconstitue en totalité nos stocks de minerais purs en exploitant des gisements marins. Et enfin, mets en banques mémorielles le contenu des huit caisses que j'ai récupérées. C'est tout ce qui me reste de mes origines.

Cal sélectionne les écrans sur le village. On dirait qu'une longue colonne de chars à voile s'organise. Salvokrip s'est décidé, probablement.

— Cerveau, tu vas dégager la route devant ces Vahussis, pour les protéger et les guider vers un port naturel de la côte est du continent. Trouve un endroit bien abrité, ayant de l'eau douce à proximité et des arbres de toutes les essences.

— Bien.

— Par la suite, je veux que tu fasses chaque semaine un sondage pour repérer le porteur de la bague-émetteur. Sache où il se trouve. Maintenant, écoute bien ces consignes générales. Tu vas observer les trois continents et la région du lac en particulier. S'il se produit des événements pouvant modifier le sens de l'évolution, réveille-moi. Un phénomène politique ne m'intéresse que s'il va amener des conséquences catastrophiques. De même si l'évolution va très vite. Si tout se passe bien, réveille-moi dans six cents ans. D'ici là, fais examiner mon corps et ordonne une remise en état.

C'est ça la solution. Les Loys ont depuis longtemps maîtrisé eux aussi l'hibernation, et Cal va l'utiliser. Ainsi il pourra suivre les progrès de cette race, l'aider, la guider et surtout lui éviter les pièges. Finalement, ce qui a tué la Terre, c'est qu'elle a minimisé le rôle des penseurs, philosophes, psychologues, sociologues. La priorité était donnée systématiquement à la technique. C'est bien, cela permet de progresser, mais il y a un élément constant que l'on a oublié : l'homme. L'engin le plus merveilleux, porteur du génie le plus prodigieux, n'est jamais destiné qu'à servir l'homme. C'est l'homme,

toujours présent, le plus important, pas la technique. Il faut donc le préparer mentalement, le faire évoluer mentalement, presque parallèlement à l'évolution technique un peu en avance.

Quel travail ! Mais quelle passionnante aventure aussi ! Cal a la possibilité de voir se créer sous ses yeux une civilisation et, surtout, d'en modifier le cours. Avec l'expérience qu'il a, peut-être réussira-t-il à en faire des gens heureux. Finalement, ce qu'il faudra, c'est les garder longtemps à l'ère prés spatiale, celle où la vie est la plus facile.

Bien sûr, il aurait préféré garder Mez près de lui, mais elle n'était pas suffisamment évoluée, son cerveau n'aurait pas résisté à cet afflux de connaissances. Et puis, quelle vie pour elle ! hors du temps, hors d'une époque. Lui a déjà été mis hors de son temps, alors...

*

Cal le Terrien s'allonge dans la cabine d'hibernation.

— Dans six cents ans. Cerveau, dit-il avec un petit sourire.

FIN